This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

ut. Abbé de Mably
rincipes de la morale
ien G. Albrechts. Hinrich
ch H. Abbt von Merkwür
Nachrichten über den Verfass
ist [illegible] Deutsch Übersetzung
. Zweyte ist schon Druck.
rbindlich. 86 [illegible] 13

Berlin.
Recherches philosoph. sur
es Grecs p Mr de Pauw
Das Christenthum Jos. Fr. Jerusalem. Jerusalem by
de rep. II. 2) ist von Mirabeau. Wenn [illegible]
[illegible] von [illegible] Übersetzung [illegible]
Verbesserungen [illegible]

Paris
ratté philosophique sur le
ce. Par Mr l'Abbé Pluquet
th. 8vo 2 2
[illegible] Deutsch, Hinrichs Zeitung
[illegible] Deutsch, [illegible]
ibt nun die Kirchhofen [illegible]

Digitized by Google

Paris. Voyage du jeune Anacharsis en Grece, dans le Milieu du quatrieme Siecle avant l'Ere vulgaire. Erzehlend verfasst. 4to T. I—IV. und ein Recueil des Cartes. Geo. Mich. Hr. Obervogt Ludwig. Liberta Hr. Rath. was nebst Chronologie für Anfänger wird in

82. dr.

5-12-4-3.
10610
PERSONS LIBRARY
University of
MICHIGAN
BJ
55
.M112

ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE,

Traduits du Grec de Nicoclès,

AVEC DES REMARQUES.

Quid Leges sine moribus
Vanæ proficiunt? Hor. Od. 19. L. 3.

Par Gab. Bonnet de Mably.

ZURICH
chez HEIDEGGUER & COMPAGNIE.
1763.

Digitized by Google

K.H.Rau.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Il y a deux années que voyageant en Italie, un événement, dont il eſt inutile d'entretenir le Public, me fit paſſer quelques mois au Monaſtere du Mont-Caſſin. C'eſt le berceau de cet Ordre célebre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant pluſieurs ſiécles, a cultivé les Lettres avec ſoin, & auquel les Sçavans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des Ouvrages des Anciens. La Bibliothéque du Mont-Caſſin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, eſt fort riche, & principalement en Manuſcrits. Le haſard m'en fit rencontrer un qui doit être très-ancien, ſi les régles de critique ſur cette matiere ſont vraies;

Digitized by Google

il eſt bien conſervé ; & a pour titre : Entretiens de Phocion.

UN Ouvrage juſqu'alors inconnu, & qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grece, auſſi célebre par ſon éloquence que par ſes vertus & ſes talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus poſſible de le quitter. Je le lus & le relus pluſieurs fois. J'invitai le Bibliothécaire à enrichir le Public du tréſor qu'il poſſédoit ; mais comme il ne me répondit que d'une maniere peu ſatisfaiſante, en ſe plaignant du mépris que notre Siécle fait des Anciens, de la décadence des Lettres, & de l'inutilité de multiplier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homere, Platon & Démoſthene, que dans des verſions ; je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion. Ce premier eſſai me donna l'envie de traduire ſes Entretiens : la briéveté de l'Ouvrage me fit dévorer toutes les difficultés de mon entrepriſe, & depuis j'ai profité des premiers momens de loiſir dont j'ai joui, pour retoucher

Digitized by Google

ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte & littérale.

J'AI communiqué mon travail à quelques Sçavans, & les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, & qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils; & en même temps que je m'acquitte du tribut de reconnoissance qui leur est dû, je ne dois pas laisser ignorer aux Lecteurs, que si quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainsi que Platon & Xenophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres soupçonnent que cet Ouvrage pourroit bien n'avoir été composé que dans un siécle postérieur même à celui de Plutarque.

PAR quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les Philosophes de la Grece, & qui en expose souvent la doctrine avec une sorte de complaisance, ne cite-t-il Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ses Ouvrages philosophiques?

Digitized by Google

Ce silence n'est-il pas une preuve que le Philosophe Romain ne connoissoit pas les Entretiens que vous avez découverts dans la poussiere d'une Bibliothéque ? Et s'il ne les connoissoit pas, est-il vraisemblable qu'ils existassent de son temps ? Plutarque, ajoûtoit-on, cet Ecrivain si exact à rapporter tout ce qui est propre à faire connoître ses Héros, a écrit la vie de Phocion ; eût-il négligé de rendre compte de son système moral & politique, s'il eût eu entre les mains l'Ouvrage de Nicoclès ? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait & transmis à la postérité le tableau le plus précieux des mœurs & de l'esprit de son ami ? C'eût été relever la gloire de l'un & de l'autre. De-là on a conclu que les Entretiens de Phocion ne sont pas d'une aussi haute antiquité, qu'on seroit d'abord tenté de le croire, & que le véritable Auteur de cet Ouvrage n'a vraisemblablement emprunté les noms respectables de Phocion & de Nicoclès, que pour donner plus de crédit à sa doctrine.

Digitized by Google

QUELQUE prévenu que je le ſois en faveur des Critiques qui m'ont fait ces objections, je l'avouerai cependant, elles ne m'ont pas convaincu. Eſt-ce amour propre de Traducteur, ou ſuis-je fondé en raiſon? Le Public en jugera. Le ſilence de Cicéron, qu'je me trompe fort, n'eſt point un argument invincible contre l'Ouvrage dont je donne la traduction. Je ne vois pas que l'ordre des matieres qu'il traitoit dans ſes Offices, *ſes* Tuſculanes, *ſes* Dialogues ſur la nature des Dieux, *&c. le conduiſît à parler des Entretiens de Phocion; pourquoi les auroit-il cités? C'eſt dans ſon* Traité des Loix, *& ſur-tout dans ſes* Livres de la République, *qu'il auroit eu occaſion d'en expoſer la doctrine. Si je dis que vraiſemblablement il l'a fait, il me ſemble qu'on ne peut m'oppoſer qu'un doute vague qui ne prouve rien; puiſqu'il s'en faut bien que le premier de ces Ouvrages ſoit parvenu entier juſqu'à nous, & que le ſecond ne nous eſt connu que par quelques fragmens très-courts.*

Digitized by Google

LE ſilence de Plutarque forme, j'en conviens, une difficulté plus ſpécieuſe; mais de ce qu'il n'a pas cité l'Ecrit de Nicoclès, en faut-il conclure qu'il ne l'a pas connu? Ne voit-on pas que Phocion eſt peint dans cet Hiſtorien avec les mêmes couleurs qu'il ſe peint lui-même dans ſes Entretiens? N'étoit-ce pas expoſer de la maniere la plus intéreſſante le ſyſtême de morale & de politique de ce grand homme, que de le repréſenter lui-même inviolablement attaché à la pratique de toutes les vertus? Plutarque a crû avec raiſon que le devoir d'un Hiſtorien ſe bornoit là. C'eſt parce que l'Ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déja rendu compte dans quelqu'un de ſes Ouvrages de Morale; & ſi le temps nous en a dérobé pluſieurs, comment peut-on ſe prévaloir du ſilence de Plutarque? Je le remarquerai en paſſant, ce ſilence des Ecrivains, que la plûpart des Critiques employent à chaque inſtant comme un argument déciſif, ne forme preſque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque

Digitized by Google

choſe contre les Entretiens de Phocion, il faudroit ſe livrer au Pyrrhoniſme reproché au Pere Hardouin, & douter avec lui que la plûpart des Ecrits de l'antiquité fuſſent des Auteurs dont ils portent le nom.

MAIS ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'oppoſer, c'eſt l'éloquence, c'eſt la force, c'eſt l'énergie des Entretiens de Phocion. Si les Sçavans, qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me diſſimule pas l'extrême foibleſſe, avoient lû l'original, ils y auroient reconnu ſans peine ce caractere qui diſtingue le Siécle de Platon, de Thucydide & de Démoſthene, des temps qui l'ont ſuivi. Je ſçais que pluſieurs ſiécles encore après, & lorſque la Grece fut même devenue une Province Romaine, les Grecs continuerent à parler leur langue avec une extrême pureté; mais l'époque de la ruine de leur liberté fut l'époque de la décadence de leur génie. Les eſprits amollis & plus timides, n'eurent plus une certaine ſéve, une certaine vigueur. On parla avec élégance, mais on penſa ſans force; les idées du beau ſe perdirent, & l'éloquence cultivée par des

Digitized by Google

Rhéteurs, & non par des Philoſophes, abandonna ſon ancienne ſimplicité, pour ſe parer d'ornemens inutiles.

LA philoſophie ſi ſage, ſi lumineuſe dans les Ecoles de Socrate & de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les Sophiſtes, dont ces grands hommes commençoient déja à ſe plaindre, conjurerent contre la vérité, & l'étouffèrent. Pour augmenter le nombre de leurs diſciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils ſe firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies & extraordinaires, & un art de les défendre par de miſérables ſubtilités. Croira-t-on aiſément que de cette lie de la philoſophie ſoit ſortie la doctrine des Entretiens de Phocion? La Politique fut encore plus négligée que la Morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur Patrie, & qui faiſoient baſſement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop long-temps ſur cette matiere. Les Sçavans, qui connoiſſent le génie & la maniere, ſi je puis parler ainſi, de chaque ſiécle, ſe diront eux-mêmes, & mieux que je ne pourrois faire, tout ce

Digitized by Google

que je tais ici. Pour le reſte du Public, il ne s'occupe guère de ces ſortes de diſcuſſions. Un Ouvrage eſt-il bon; eſt-il mauvais? Voilà ce qui le touche, & non pas le nom de ſon Auteur, & la date du temps où il a été écrit.

QUAND Phocion prit part au Gouvernement de ſa Patrie, la Grece, diviſée par ſes querelles domeſtiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorſqu'unie par les loix de ſa confédération, & ſous la conduite de Miltiade, d'Ariſtide, de Thémiſtocle, de Léonidas, &c. elle humilia l'orgueil des Perſes. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choſes qu'Athènes avoit faites pendant la guerre Médique, & inquiets des ſentimens d'ambition ou de vanité que cette République laiſſoit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la conſidération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur côté, d'avoir ſauvé la Grece, & d'être les maîtres de la mer, ne tarderent pas à ſe plaindre de l'injuſtice de Lacédémone, & lui diſputerent le commandement des armées dont elle avoit joui ſans trouble, depuis qu'elle obéiſſoit aux ſages inſtitutions de Lycurgue.

Digitized by Google

Ces deux peuples ſe firent des injuſtices & des injures; la guerre fut enfin allumée entr'eux, & dès ce moment l'émulation, qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, ſe convertit en une jalouſie qui produiſit mille vices. Toutes les Républiques de la Grece prirent part à cette querelle; elles oublierent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple, & que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune régle, aucun ordre, aucune ſubordination; on ne conſulta que ſon ambition & ſa vengeance; & pendant près de trente ans qu'Athenes & Lacédémone ſe diſputerent l'empire de la Grece avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles ſe faiſoient, leur foibleſſe qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer ſur leurs intérêts, & de leur faire ſentir qu'elles couroient à leur ruine.

TOUT le monde ſçait la fin malheureuſe de la guerre du Péloponeſe. Les Athéniens aſſiégés par mer & par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus diſpoſé à abuſer des droits de la victoire, que ſes

Digitized by Google

ſuccès lui avoient coûté plus de peine. Athènes vit détruire ſes fortifications, Lyſander y abolit le gouvernement populaire; & cette ville, ſi jalouſe & ſi fiere de ſa liberté, fut condamnée à obéir à trente Tyrans. Traſybule la délivra de ce joug rigoureux, mais des hommes d'abord corrompus par la proſpérité, familiariſés enſuite dans la ſervitude avec les vices les plus bas, recouvrerent leur premier gouvernement, ſans reprendre leur ancien caractere. Le goût des plaiſirs & le luxe de quelques Citoyens porterent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, & la rendit inſolente & ſéditieuſe. L'amour de la Patrie fut éteint, l'amour de la gloire fit place à l'amour des richeſſes, les loix combattues par les mœurs ne conſerverent aucune force, & les Magiſtrats mépriſables & mépriſés n'eurent aucune autorité.

LES Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuſe que les vaincus. En dominant ſur la Grece, ils ne ſentoient que leur foibleſſe, parce qu'ils avoient renoncé aux principales inſtitutions de Lycurgue.

Digitized by Google

L'injuſtice, la force & la ruſe qu'ils voulurent employer pour affermir & conſerver leur Empire, ne ſuppléerent point à la juſtice, à la modération, à la bienfaiſance, par leſquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, & étoient devenus les chefs & les arbitres de leur confédération. Chaque ville, effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raiſon d'éprouver le ſort d'Athènes, ſi elle vouloit jouir de ſes droits. Toute la Grece s'agita pour ſecouer le joug ou pour prévenir la ſervitude; & la puiſſance de Sparte s'évanouit, dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en ſujets qu'en eſclaves, ſe révolterent contre ſa tyrannie.

ON vit Thèbes à la tête des affaires de la Grece, & l'élévation inattendue d'une République, qui ſeroit reſtée dans l'obſcurité, ſi elle n'avoit produit par haſard un Pélopidas & un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ſes vices, & par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu conſidérable qui ne crût devoir aſpirer à la même fortune

Digitized by Google

fortune que Thèbes. Chaque Peuple se fit des interêts à part; il ne subsista plus aucune trace de l'ancienne union; les alliances, jusqu'alors les plus respectées, furent oubliées, & celles qui se formerent au milieu du trouble & de l'anarchie, n'inspirerent aucune confiance. La Politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la société. C'est dans cette situation déplorable que Philippe surprit la Grece, en montant sur le trône de Macédoine; & on commençoit déja à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les Entretiens que Nicoclès nous a conservés.

CET Ouvrage traite de la matiere la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, & on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société, qu'autant qu'elle est attachée aux régles de la plus exacte morale. Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un Philosophe séparé

Digitized by Google

des affaires, & qui ne connoit pas les hommes. Ce ſont les préceptes d'un Sage dont la philoſophie ne fut jamais oiſive, que l'expérience éclaire, & qui puiſe dans la nature même de l'homme les principes de la ſcience propre à le gouverner. Phocion commanda preſque continuellement les armées d'Athenes. Ses Concitoyens le chargerent de pluſieurs négociations de la plus grande importance dans les conjonctures les plus difficiles ; & il avoit mille fois éprouvé dans le Sénat, & dans les Aſſemblées du peuple, que ſa République n'étoit foible, chancelante & mépriſée, que parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance & de nos caprices ; ſi Phocion nous la découvre, rétractons nos erreurs, & tâchons de profiter de ſes leçons.

IL ſeroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme ; en eſſayant d'égaler Plutarque, je ſens combien mes efforts ſeroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion,

Digitized by Google

propres à faire connoître ſes mœurs & ſon caractere.

IL paſſe des Ecoles que Socrate avoit formées, à l'armée de Chabrias, ſous lequel il fit ſes premieres armes; & tandis que le jeune Diſciple de Platon apprenoit l'art de la guerre de ce Général habile, mais quelquefois pareſſeux ou emporté, il lui enſeignoit à ſon tour à commander avec la diligence, l'exactitude & la modération dignes d'un grand Capitaine. Chabrias démêla ſans peine tous les talens de ſon éleve & de ſon maître, & à la bataille de Naxe il lui confia le commandement de ſon aîle gauche, qui décida de la victoire.

ATHENES n'avoit plus de ces Citoyens à la fois hommes d'Etat dans la Place publique ou dans le Sénat, & Capitaines à la tête des armées. Les uns ſe deſtinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, & depuis ce partage, les talens & la République étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien

Digitized by Google

uſage ; réunir les talens, c'étoit en quelque ſorte multiplier les Citoyens, les reſſources de l'Etat & les grands Magiſtrats. Il croyoit que toutes les connoiſſances ſe prêtent un ſecours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, & fut le rival de Démoſthene, qui l'appelloit la hache de ſes diſcours, *& ne craignit que lui de tous les Orateurs, dont Athenes étoit alors remplie.*

EN ſe rendant digne de tous les emplois de la République, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique ſûr de commander les armées, ſi on faiſoit la guerre, il conſeilla toujours la paix ; & le peuple, à qui il reprocha ſans ceſſe ſes vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaiſanterie fine & piquante, le proclama quarante-cinq fois ſon Capitaine Général. Il gagna une bataille conſidérable ſur les Macédoniens dans l'Eubée, chaſſa Philippe de l'Helleſpont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, & défit le Général Micion qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres Capitai-

Digitized by Google

nes avoient faites, & à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une République toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à sa Patrie, qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis long-temps à fuir avec leurs effets les plus précieux, des pays dont les armées d'Athenes approchoient, les voyoient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandoit; elles sembloient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venoit au-devant de lui en habits de fête, & avec des couronnes de fleurs; on lui apportoit des rafraîchissemens. Il rendoit les soldats aussi humains que braves; sa vertu étoit le gage de la sûreté & de la foi publiques; aucune ville, aucun port ne lui étoit fermé.

PHOCION avoit dans Athenes corrompue, les mœurs simples & frugales de l'ancienne Lacé-

Digitized by Google

démone. Né avec une fortune très-médiocre, ſa pauvreté lui étoit chere. Il regarda les richeſſes comme un fardeau incommode pour le Sage qui ſçait s'en paſſer, & comme un écueil pour la vertu qui n'eſt pas parvenue à les mépriſer. Il refuſa conſtamment les dons qu'Alexandre & Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une aſſemblée du peuple, à boire de la cigue, il n'eut pas de quoi payer le poiſon qu'on lui préparoit : Puiſqu'il faut acheter la mort à Athenes, *dit-il à un de ſes amis,* acquittez-moi de cette dette, & donnez douze drachmes à l'Exécuteur.

LUI ſeul fut tranquille dans cette aſſemblée tumultueuſe qui le condamna, & dont on n'exclut ni les eſclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y porterent que leur conſternation. Découragés par un ſpectacle ſi propre à intimider la vertu, s'il ne lui inſpiroit un généreux déſeſpoir, ils gémirent & baiſſerent les yeux, en voyant Phocion accuſé, & chargé de fers. Nous reprochons à

Digitized by Google

nos peres la mort de Socrate ; la poſtérité, dûrent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'aſſaſſinons. Malheureux Athéniens ! quel ſort funeſte nous attend ? puiſque c'eſt-là le prix que nous gardons à la vertu.

EN allant à ſa priſon, après avoir entendu ſon Jugement, Phocion, dit Plutarque, conſerva le même viſage que quand il ſortoit de l'Aſſemblée de la Place, aux acclamations du peuple, pour aller ſe mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoiſſoit dans le Sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la généroſité de pardonner ſa mort à ſes Concitoyens, & ordonna à ſon fils de ne jamais penſer à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux ſur leur injuſtice, & connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allerent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ſes ennemis avoient fait refuſer les honneurs de la ſépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau & une ſtatue aux

Digitized by Google

dépens de la République, & on fit mourir ſes Accuſateurs, ou du moins leur chef Agnonides.

NICOCLES, qui nous a conſervé la doctrine de Phocion, fut condamné avec lui à boire la cigue. Cet ami tendre & fidéle ne vit dans cette affreuſe cataſtrophe que l'horreur d'être témoin de la mort de Phocion, & le conjura de lui permettre de boire le poiſon avant lui. Mon cher Nicoclès, *lui répondit Phocion*, votre demande me déchire le cœur; mais puiſque je n'ai jamais rien refuſé à votre amitié, je veux bien vous faire encore ce dernier ſacrifice.

C'EST inutilement que j'ai parcouru les Hiſtoriens qui ont parlé des affaires d'Athenes & de la Grece, ſous les régnes d'Alexandre & de ſes premiers ſucceſſeurs, pour y trouver quelques éclairciſſemens ſur Ariſtias, à qui Phocion donne des leçons de morale & de politique. Ce nom eſt peu connu dans l'antiquité; je ne me rappelle pas même qu'il ait été porté par d'autre homme connu, que par un Poëte Dra-

Digitized by Google

matique, contemporain d'Eſchyle, & dont il ne nous reſte aucun Ouvrage. Sans doute qu'Ariſtius, qui avoit adopté les principes de ſon Maître, mourut avant que d'avoir pû conſacrer ſes lumieres & ſes talens au ſervice de ſa Patrie. Pour Cleobule, à qui Nicoclès adreſſe les Entretiens de Phocion, on ſçait qu'il étoit l'ami de ces deux grands hommes. Plutarque nous apprend qu'il ſervit dans l'armée que Phocion commanda dans l'Eubée, & contribua par ſes talens au ſuccès de la campagne.

JE n'ai qu'un mot à dire au ſujet des Remarques qui accompagnent ma traduction. Je me ſuis propoſé de ne point abuſer du privilége que les Traducteurs & les Commentateurs ſemblent s'être arrogé d'ennuyer par une érudition faſtidieuſe, ou par des réflexions puériles. Quand Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Ariſtide, de Themiſtocle, de Cimon, &c. ou qu'il indiquera quelqu'événement célebre de l'Hiſtoire ancienne, je ſuppoſerai que mes Lecteurs ont lû Herodote, Thucydide, Xenophon, & les

Digitized by Google

Vies des hommes illuſtres de Plutarque, & je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils ſçavent déja. Je tâcherai d'être court dans les Remarques qui ne roulent que ſur la Morale; elles ne contiendront ordinairement que quelque paſſage des Anciens. Je me ſuis fait la même régle à l'égard des Remarques qui regardent la Politique; je ſçais combien des lieux communs ſur l'art de gouverner ſont inſipides.

Digitized by Google

SOMMAIRES DES ENTRETIENS DE PHOCION.

PREMIER ENTRETIEN.

Idée générale de la ſituation d'Athenes & de la Grece, quand Phocion inſtruiſit Ariſtias. Que la Politique eſt une ſcience dont les principes ſont fixes. Sa premiere régle eſt d'obéir aux loix naturelles. L'autorité que les paſſions uſurpent, eſt la ſource de tous les maux de la Société. La Politique doit les ſoumettre à l'empire de la raiſon, p. 1.

SECOND ENTRETIEN.

Qu'il n'y a point de vertu, quelqu'obſcure qu'elle ſoit, qui ne contribue au bonheur des hommes. L'objet principal de la politique eſt de régler les mœurs. Sans elles il n'eſt point de bon gouvernement; elles en réparent les vices. Objections d'Ariſtias; Réponſes de Phocion, p. 35.

Digitized by Google

TROISIE'ME ENTRETIEN.

Méthode que la Politique doit employer pour rendre un peuple vertueux. Des vertus qu'elle doit principalement cultiver. La tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire. Nécessité de la Religion, p. 70.

QUATRIE'ME ENTRETIEN.

De l'amour de la Patrie, & de l'humanité. Des vertus nécessaires à une République pour prévenir les dangers dont elle peut être ménacée par les passions de ses voisins, p. 111.

CINQUIE'ME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit user, en réformant une République dont les mœurs sont corrompues. De l'usage qu'on peut faire des passions. Différentes maladies des Etats, p. 149.

Fin de la Table des Sommaires.

ENTRETIENS

Digitized by Google

ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

Idée générale de la ſituation d'Athenes & de la Grece, quand Phocion inſtruiſit Ariſtias. Que la Politique eſt une ſcience dont les principes ſont fixes. Sa premiere regle eſt d'obéir aux loix naturelles. L'autorité que les paſſions uſurpent, eſt la ſource de tous les maux de la Société. La Politique doit les ſoumettre à l'Empire de la Raiſon.

NE déſeſpérez pas du ſalut de la Patrie, mon cher Cléophane, Athenes n'a point encore perdu la protection de Minerve, puiſqu'el-

Digitized by Google

le poſſede Phocion. Peut-être nos Citoyens ne ſont-ils pas aſſez dépravés pour mépriſer conſtamment ſa philoſophie : ſi nous la conſultions, nous reſſemblerions bientôt à nos Peres ; nous verrions bientôt renaître des Miltiade, des Ariſtide, des Thémiſtocle, des Cimon, & une République digne de ces grands Hommes.

PE'NE'TRE' de douleur à la vûe des vices qui ont infecté l'ame de nos Citoyens, & des guerres implacables qui ont ſuccédé aux querelles paſſageres qui troubloient autrefois la Grece ſans la (1) diviſer ; je crois ne voir de tout côté que de funeſtes préſages d'une ſervitude prochaine, & je vais chercher de la conſolation dans les Entretiens de Phocion. Mon cœur épanche dans le ſien ſes craintes & ſes chagrins. Il n'y a, me dit-il, que les Dieux qui ſoient immortels ; les Empires, les Républiques ſe forment, s'élevent, & leur proſpérité même, dont ils abuſent toujours, eſt toujours le ſigne de leur décadence. Ouvrages des hommes, ils portent l'empreinte de leur foibleſſe ; ils ſont ſujets, comme eux, aux maladies, à la caducité & à la mort. Vous & moi nous au-

Digitized by Google

rions dû naître dans des temps plus heureux ; il eſt doux de voguer ſur les mers, quand un vent favorable agite mollement les vagues, & que le Pilote lit ſa route dans un ciel ſerain : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des choſes, qui ne nous a pas deſtinés à ce bonheur. Au milieu d'une mer orageuſe & couverte d'écueils, nous devons, s'il eſt poſſible, eſpérer contre toute eſpérance, & ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaiſſeau. Mon cher Nicoclés, me dit Phocion, il n'eſt jamais permis de déſeſpérer du ſalut de la République ; aux plus grands déſordres oppoſez une plus grande ſageſſe, aux plus grands périls oppoſez un plus grand courage ! attendez des miracles de la part des Dieux, & peut-être en ferez-vous. La République peut périr ; mais la conſolation d'un bon Citoyen, en s'enſeveliſſant ſous ſes ruines, c'eſt d'avoir tout tenté pour la ſauver.

Que n'êtes-vous avec nous, mon cher Cléophane ! Nous parlons de l'amour de la Patrie & de la liberté, qui ne vit plus que dans le cœur de

Digitized by Google

trois ou quatre Citoyens; nous regrettons cette ancienne simplicité qui servoit de rempart aux bonnes mœurs; nous gémissons sur la jouissance de ces faux plaisirs après lesquels nous courons, & qui ne nous préparent que des malheurs. Phocion, lui disois-je hier, je ne suis pas étonné que nos triomphes dans le cours de la guerre Médique, nous ayent inspiré une folle présomption. Les hommes sont plus faits pour résister aux malheurs qu'à la prospérité; nous devions nous tenir sur nos gardes, & conjurer les Dieux de mettre le comble à leurs bienfaits, en ne nous permettant pas d'en abuser, & nous nous sommes laissé imprudemment éblouir par notre gloire. Nous n'avons pas compris que cette prospérité disparoîtroit, si nous abandonnions les principes auxquels nous la devions. Trop fiers de régner sur la mer, nous avons cru, après la journée de Salamine, qu'il étoit indigne de nous de respecter les droits de Lacédémone, & de n'occuper que la seconde place dans la Grece. Nos Voisins & les Colonies ont recherché notre alliance, & nous avons cru leur faire une grace en la leur accordant; nous

Digitized by Google

avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuse ambition nous a bientôt fait commettre de nouvelles fautes ; nous avons cessé de respecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puissans que nous. Après les avoir affranchis du joug des Perses, nous avons voulu leur imposer le nôtre : ils souffroient patiemment notre orgueil ; mais notre (2) avarice a enfin soulevé la leur, & ils sont devenus nos ennemis.

Nous fûmes punis de nos injustices par la révolte ou la défection de nos Alliés ; & au lieu d'ouvrir les yeux & de nous corriger, nous espérâmes de pouvoir être injustes impunément, & nous recourûmes à la force pour régner sur des Peuples qui faisoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vaisseaux & leurs bras ; il a fallu les affoiblir & les ruiner, & nos succès mêmes sont devenus autant de disgraces pour nous. Qu'espérions-nous en rompant les nœuds de cette alliance antique & respectable, qui entretenoit la paix entre les Grecs, & qui les a fait triompher des ar-

Digitized by Google

mées innombrables de l'Asie? La guerre du Péloponese, dont nous sommes les auteurs, a été le germe fécond de toutes nos calamités : nous avons été vaincus, & quand nous aurions été vainqueurs, notre (3) sort & celui de la Grece n'en auroient pas été plus heureux. Un esprit de vertige s'étoit répandu d'Athenes dans toute la Grece. La haine, la vengeance, l'ambition, les soupçons étoient dans tous les cœurs. Les Grecs étoient devenus eux-mêmes leurs plus grands ennemis; & ce que chaque République fait depuis ce moment fatal pour conserver sa liberté ou se rendre plus puissante, c'est précisément ce qui la perd.

CEPENDANT quelle que soit notre situation, je ne sçais quel pressentiment m'avertit encore quelquefois que tout n'est pas désespéré. Si les Dieux, Phocion, avoient voulu notre ruine entiere, ils nous auroient laissé décheoir insensiblement; une corruption lente nous auroit privés des ressources nécessaires pour en sortir; un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêchés de voir l'abime où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des Dieux ne l'a pas permis; ils nous

Digitized by Google

ont donné au contraire de grands avertiſſemens ; ils ont permis que des révolutions ſubites & inattendues nous forçaſſent malgré nous à réfléchir.

NOTRE Patrie, qui aſpiroit à tout ſubjuguer, a vû en un jour renverſer ſes murailles, & établir dans ſon ſein trente Tyrans d'autant plus cruels, qu'ils étoient des eſclaves timides de Lyſander. Lacédémone, qui après ſa victoire tyranniſoit la Grece, & dont les armées, ſous la conduite d'Agéſilas, avoient porté la terreur juſques dans la Capitale même du *Grand Roi*, a vû expirer ſa puiſſance dans les champs de Leuctre ; cet Empire qui a tant coûté de travaux à nos Peres & aux Spartiates, que les uns cependant n'ont pû acquérir, que les autres n'ont pû conſerver : quelle ville inſtruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il eſt inſenſé d'y aſpirer par la force ? Pourquoi la Grece ne rentre-t-elle donc pas en elle-même ? Les Dieux ne ſe laſſent point de nous avertir & de nous inſtruire : l'ambition de Philippe ne ſuffira-t-elle pas pour nous rendre ſages ? C'eſt à nos vices, qui

Digitized by Google

font notre foibleſſe, que la Macédoine doit ſa force & ſes ſuccès. Il eſt temps de connoître nos vrais intérêts; nous le voyons, nous le ſentons, il ſemble même que nous voulions agir: mais toutes les facultés de notre ame ſe trouvent engourdies, & le moindre effort nous fatigue. Par quel art retrouverons-nous donc notre courage & nos forces?

PHOCION alloit me répondre, lorſque nous fûmes interrompus par Ariſtias. C'eſt un jeune homme né pour aimer & reſpecter la vertu, mais dont les ſophiſtes avoient déja commencé à gâter l'eſprit. Il entra avec cet air avantageux d'un étourdi qui croit poſſéder de grandes vérités, parce qu'il a des opinions biſarres, & qui s'admire avec complaiſance pour avoir eu la force de ſecouer quelques préjugés groſſiers. Je viens vous demander votre amitié, dit-il à Phocion en l'abordant, & vous ne pouvez me la refuſer, c'eſt pour le bien de la Patrie que je vous la demande.

JE commence, continua-t-il, à me laſſer de cette philoſophie oiſive, qui n'enſeigne que de ſtériles vérités, ou plutôt d'ingénieuſes rêveries ſur

Digitized by Google

la formation de l'Univers, & la nature des Dieux & de notre ame; on ſçait bien-tôt à quoi s'en tenir ſur tout cela. Les hommes après tout ſont faits pour vivre en ſociété; c'eſt à leurs mains à préparer leur bonheur, c'eſt donc l'étude de la ſociété, c'eſt-à-dire la politique, qui doit les occuper. Qui pourroit mieux me guider dans cette carriere que vous, Phocion, qui avez acquis à juſte titre une ſi grande réputation à la tête de nos armées, dans le Sénat & notre Place publique? Je ne ſçais pourquoi nos affaires vont ſi mal; car Athenes, qui n'eſt plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la premiere République du monde. Tout abonde ici de toutes parts; nos richeſſes (4), nos talens & notre induſtrie apportent parmi nous les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les Arts, nous les perfectionnons tous. La philoſophie a poli nos mœurs, & nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles & agréables. L'amour de la gloire ſçait nous arracher ſans effort aux plaiſirs, & nous poſſédons au ſouverain degré le ta-

Digitized by Google

lent de jouir des avantages de la ſociété. Sans nous flatter, ne valons-nous pas inconteſtablement mieux que nos voiſins ?

VOYEZ la peſanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois ſur ce qu'il falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la ſottiſe des Béotiens que leur préſomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grece, ils croyent bonnement être en droit de la gouverner. La Phocide avec ſon temple de Delphe, croupit dans un reſpect auſſi ridicule que profond pour les oracles de ſon Apollon. Corinthe n'eſt groſſiérement occupée que de ſon argent & du commerce qu'elle fait ſur deux mers : le reſte de la Grece ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; & ſi nous ne l'avions pas un peu façonné, tout y ſeroit encore auſſi barbare que nos reſpectables ancêtres du temps de Théſée. Malgré tous nos avantages, je ne ſuis pas content ; il me ſemble que nos Magiſtrats ne ſçavent pas tirer parti de nos bonnes qualités ; je ſens que la République, qui devroit gouverner impérieuſement la Grece, s'énerve & dépérit par notre faute. Il ne nous échappe pas le

Digitized by Google

moindre trait de génie ; nous ne faiſons rien de ce que nous devrions faire : à quoi nous ſervent donc nos talens ? Il faudroit propoſer de nouvelles loix, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois ; mais d'autres temps, d'autres ſoins. Une politique froide & ſans imagination, n'eſt propre qu'à engourdir les Citoyens : enfin Philippe & ſa Macédoine ne laiſſent pas de m'inquiéter ; c'eſt une choſe indécente, & nous devrions déja les avoir rangés à leur devoir.

PHOCION ſourit nonchalament à ce début ; pour moi je fus vivement tenté de corriger un petit préſomptueux aſſez mal-adroit pour exciter notre mépris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, & Ariſtias continua ſon diſcours, & nous expoſa en détail ſes réflexions. Tout fut critiqué dans la République, & grace à l'énormité de nos ſottiſes, le jeune homme eut aſſez ſouvent raiſon. Mais rien n'eſt égal à la folie des remedes qu'il nous propoſa. Il s'applaudiſſoit de ſes découvertes ; il blâma à pluſieurs repriſes la (5) loi qui défend de haranguer dans la Place publique avant l'âge de cinquante ans ; il

Digitized by Google

nous fit comprendre adroitement que cette loi ridicule privoit la République de ſes ſages conſeils, & il ſe tut enfin, quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le génie tutélaire d'Athenes, & qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui ſi la République tomboit en décadence.

JE vous rends graces, lui dit Phocion, des lumieres que vous m'avez communiquées, & je ne puis que louer votre zele pour la Patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'eſprit pluſieurs vices de notre République & de la Grece; cependant il me ſemble que dans le grand nombre de remedes que vous voudriez eſſayer, vous n'avez point ſuivi un certain ordre, une certaine méthode que je croirois néceſſaires, & ſans leſquels tout ce que vous propoſez, pallieroit peut-être pour un inſtant, mais ne guériroit pas nos maux. Que diriez-vous d'un Médecin que j'appellerois auprès d'un hydropique dévoré d'une ſoif ardente, & qui ordonneroit ſimplement de le faire boire? Un ſang enflammé circule dans ſes veines: qu'on le mette dans un bain. Ce n'eſt point là la Médecine, ce n'eſt que le conſeil perfide d'un Charlatan igno-

Digitized by Google

rant, qui, sans guérir la maladie, ne songe qu'à donner à son malade un soulagement passager, mais funeste.

OSERIEZ-VOUS vous ériger en Médecin, avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain ? Non sans doute, vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties; vous voudriez vous instruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, & avoir examiné la vertu & la propriété de chaque remede. La Politique, Aristias, est la médecine des Etats, & cette médecine n'a pas moins besoin que l'autre de connoissances & de méditations. Avant que d'imaginer tant de choses pour faire fleurir notre Patrie, avez-vous commencé par vous demander à vous-même, pourquoi les hommes ont consenti à renoncer à cette indépendance avec laquelle ils sont nés, & établi entr'eux un Gouvernement, des Loix & des Magistrats ? Avez-vous bien réfléchi sur la nature du cœur & de l'esprit humain, & du bonheur dont nous sommes susceptibles ? Etes-vous remonté à la source de nos passions ? Connoissez vous bien leur force, leur activité, leurs caprices ? Avez-vous

Digitized by Google

tâché de vous dépouiller de vos préjugés, pour ne consulter que la raison, & vous élever, par son secours, jusqu'à la connoissance des vûes générales de la nature sur nous ? Enfin avez-vous tâché de distinguer nos vrais besoins, de ceux que nous nous sommes faits nous-mêmes, de ces besoins artificiels qui causent peut-être tous nos malheurs, en nous procurant cependant par intervalle quelques plaisirs passagers dont nous sommes les dupes ?

SANS ces connoissances préliminaires, qui vous répondra que l'objet que vous vous proposez, soit en effet celui que vous devez vous proposer ? Comment serez-vous sûr que le remede que vous employez, produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la société, vous ne nuirez pas à l'autre ? La Politique ne seroit qu'un art aussi méprisable que les Charlatans qui l'exercent aujourd'hui dans la Grece, si ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas jusqu'à la cause des vices mêmes qui obstruent le corps de la République, ou qui en aigrissent & irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Aristias, qu'un recueil de

Digitized by Google

charlatanneries ou de tours de paſſe paſſe, je ne ſuis point votre fait ; mais je vous avertis que ce n'eſt pas là la politique. L'art de tromper les hommes, n'eſt point l'art de les rendre heureux. C'eſt parce que la Grece n'eſt plus gouvernée que par des Empiriques, qu'une fortune inconſtante, capricieuſe & cruelle décide impérieuſement de notre ſort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légere qui nous trompe, & que nos mains ne peuvent ſaiſir, pourquoi ſommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs ? Occupés du ſeul moment préſent, ce moment nous échappe ſans ceſſe ; & notre politique, toujours placée dans des circonſtances imprévues, voit tromper ſes eſpérances & déconcerter ſes projets. Nous éprouvons que ce qui ſembloit procurer hier une ſorte de calme à la République, y excite aujourd'hui un orage : que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes & immuables que la Nature nous a donnés pour chercher & affermir notre bonheur ?

Je jouiſſois d'un double plaiſir, mon cher Cléophane ; j'écoutois Phocion, & je voyois Ari-

Digitized by Google

ſtias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'inſtruire & la confuſion de s'être trompé. Ces ſentimens ſe peignoient tour à tour ſur ſon viſage, & j'allai au ſecours de ſa raiſon. Ariſtias, lui dis-je, je vous conſeille de vous conſoler de n'être pas tout-à-fait auſſi habile que Phocion. Il rougit & ſourit. Courage, ajoutai-je, ſi vous êtes aſſez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut ſans honte ignorer bien des choſes, vous ſerez ſans doute digne d'être le diſciple de Phocion. A ces mots l'amour de la vérité prit dans Ariſtias l'aſcendant ſur l'amour propre. Il me ſauta au col, & ce ne fut que par reſpect pour Phocion qu'il n'oſa l'embraſſer.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je ſois prêt à corriger nos loix, & reparer les fautes de nos Magiſtrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y réfléchis, moins je comprends votre penſée. Peut-il ſe faire, pourſuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui changent continuellement la nature des affaires

&

Digitized by Google

& la face des ſociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes; déterminés & immuables? Sans doute, repartit Phocion, puiſque la nature de l'homme que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés & immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens n'en apportent aucun aux régles de la nature, ni à la deſtination des hommes & de la ſociété. Mais, inſiſta Ariſtias, jettez les yeux, Phocion, ſur les Barbares qui entourent la Grece. Quelle prodigieuſe différence ne remarquez-vous pas entre les Perſes, les Scythes, les Thraces, les Macédoniens, &c.? Nous autres Grecs, nous ſemblons former une claſſe d'hommes à part. Chacune même de nos Républiques n'a-t-elle pas des mœurs & une conſtitution différentes? N'aſpirons-nous pas tous à un bonheur différent? Ce qui ſeroit ſage dans la Grece, où nous voulons être libres, deviendroit donc vicieux dans la Perſe où l'on aime la ſervitude. L'Arcadie, placée au milieu du Péloponeſe, peut-elle ſe propoſer le même objet

Digitized by Google

que Corinthe? Nous qui ne cultivons qu'une terre ſtérile & ingrate, devons-nous imiter le peuple qui habite la fertile Laconie? Puiſque la Société a, ſelon les lieux & les temps, des beſoins différens; puiſque de nouvelles circonſtances & une révolution rendent ſouvent un peuple ſi différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ſes principes & ſa conduite?

QU'ELLE varie la maniere d'appliquer ſes principes, j'y conſens, répondit Phocion, puiſque tous les peuples qui ſe trompent, ne ſont pas dans la même erreur, & que les uns ſont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Ariſtias, que, ſuivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, auſſi inconſtante & auſſi capricieuſe que nous, doive avoir différentes ſortes de bonheur à nous diſtribuer? Non, elle n'en a qu'un qu'elle offre également à tous les hommes, & la politique doit commencer par connoître ce bonheur dont l'homme eſt ſuſceptible, & les moyens qui lui ſont donnés pour y parvenir.

Digitized by Google

IMAGINEZ, Ariſtias, des voyageurs imprudens, qui partant d'Athénes pour ſe rendre à Corinthe, ſans s'inſtruire du chemin qu'ils doivent tenir, ſe ſeroient égarés ſur la route de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parviendront juſques dans les Provinces où naît le jour, chez les Nations Hyperborées, ou chez les Barbares qui habitent au-delà du Tanaïs; mais malgré leur courage & leur patience, ils périront de fatigue & de miſere, avant que de trouver ſur les frontieres du Monde cette Corinthe, qui n'étoit d'abord qu'à quelques ſtades d'eux, & où ils pouvoient ſe rendre commodément. Telle eſt l'erreur de tous les Peuples; ils cherchent péniblement le bonheur où il n'eſt pas; & ils nomment politique, l'inquiétude qui les agite dans une courſe incertaine & trompeuſe.

VOUS ſçavez, Ariſtias, continua Phocion, quelle étoit la ſituation de Lacédémone, quand les Dieux lui donnerent Lycurgue pour légiſlateur. Tous les Spartiates s'étoient fait des idées fauſſes & chimériques du bonheur. Les deux Rois croyoient

Digitized by Google

qu'il consiste à gouverner impérieusement une foule d'esclaves, les riches à voler le peuple, & la multitude à mépriser les loix dont on vouloit l'accabler. Les différens ordres de la République n'étoient quelquefois réunis que par des sentimens d'ambition, ou plutôt d'avarice, qui les rendoient odieux aux peuples voisins de la Laconie, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, & dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance.

Si Lycurgue eût nourri les erreurs de sa Patrie, au lieu de les dissiper, les Spartiates, tour à tour en proie aux désordres de la tyrannie & de l'anarchie, & toujours malheureux en se flattant d'être un jour heureux, n'auroient cessé de se déchirer, que quand un de leurs ennemis les auroit réduits eux-mêmes à la condition des Hilotes. Cet homme divin les mit sur la route du bonheur. Son opération fut simple. Au lieu de consulter leurs préjugés, il ne consulte que la nature. Il descendit dans les profondeurs tortueuses du cœur humain, & pénétra les secrets de la Providence. Ses loix faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer & affermir les

Digitized by Google

loix mêmes que l'Auteur de la nature nous preſcrit par le miniſtere de la raiſon dont il nous a doués, & qui eſt le Magiſtrat (6) ſuprême & ſeul infaillible des hommes.

A ces mots, mon cher Cléophane, Ariſtias, tout imbu de la doctrine de nos Sophiſtes, ne put s'empêcher d'interrompre Phocion. Quelles ſont donc, dit-il, ces loix myſtérieuſes que nous impoſe la raiſon? Pourquoi étouffer des paſſions dont le feu ſalutaire donne le mouvement & la vie à la ſociété? La Nature, qui nous ordonne impérieuſement de courir ſans relâche après le bonheur, ne nous fait-elle pas connoître clairement ſa volonté & notre deſtination par cet attrait de plaiſir ou cette pointe de douleur dont elle arme tout ce qui nous environne? Je fuis ou j'approche un objet, ſuivant qu'il me repouſſe ou qu'il m'appelle; & comment m'égarerois-je en obéiſſant à cet inſtinct? Mes paſſions nées dans moi avant ma raiſon, ne ſont-elles pas, comme elle, l'ouvrage de la Nature? Ce flambeau pâle & obſcur qui, dit-on, doit me guider, pourquoi luiroit-il le dernier

Digitized by Google

à mes yeux? Si la Nature avoit fait les hommes pour obéir à la raiſon, pourquoi ſeroient-ils les maîtres d'y déſobéir? Cette Nature eſt elle foible, timide, impuiſſante, & bornée comme nos Magiſtrats? Cette raiſon, dont on vante les oracles incertains, & dont nous ſommes ſi fiers, n'eſt après tout que l'ouvrage de notre vanité; c'eſt à des préjugés formés par haſard, & conſacrés par l'éducation & l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perſe, dans l'Egypte, dans la Thrace, différente dans preſque toutes les villes de la Grece, chacun croit l'avoir, & perſonne en effet ne la poſſede. D'ailleurs foible, languiſſante, par-tout eſclave, lui ſied-t-il d'affecter l'Empire? C'eſt aux paſſions que la Nature l'a donné, en leur donnant la force néceſſaire pour nous ſubjuguer.

JEUNE homme, repartit Phocion, que je vous plaindrois, ſi ces erreurs de votre eſprit étoient paſſées juſques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu. A votre âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, & il faut vous le pardonner, puiſqu'à votre âge on n'eſt

Digitized by Google

Philoſophe que par paſſion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits groſſiers de nos ſens, & les égaremens de notre ame, avec ces loix prudentes que nous preſcrit la raiſon.

AH! mon cher Cléophane, que n'avez-vous été témoin de cet entretien? Ce Phocion, toujours ſi tranquille dans les débats tumultueux de notre Place publique, vous l'auriez vû s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raiſon & de la vertu, car leur cauſe eſt commune, & parler enfin avec cette éloquence enflammée, que je ne puis vous rendre.

JEUNE homme, à qui les Dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Ariſtias, je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raiſon n'eſt qu'un préjugé, frémiſſez-en, la vertu n'eſt plus qu'un mot inutile & vuide de ſens. Vous la banniſſez de la terre, & quel affreux ſéjour ſerions-nous condamnés à habiter? Les tigres ſeroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés.

Digitized by Google

N'eſt-il pas évident que l'empire, que nous laiſſons uſurper à nos paſſions, eſt la ſource de tous nos maux ? Et plût au Ciel qu'une expérience éternelle, & toujours répétée, n'en multipliât pas chaque jour les preuves ! tandis que ma raiſon, miniſtre de l'Auteur de la nature parmi les hommes, & l'organe de ſes volontés, me crie d'être juſte, humain, bienfaiſant; qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public, & réunit les hommes par les vertus qui inſpirent la ſécurité & la confiance; examinez les ravages que les paſſions produiſent dans la ſociété. Chacune d'elles, aveugle ſur tout autre intérêt que le ſien, briſe les liens de la République, en ſe regardant comme l'objet & le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les Citoyens que la vertu rapprocheroit & tiendroit unis; il diviſe les peuples par les haines, les craintes & les ſoupçons. Rien n'eſt ſacré pour les paſſions; guerres, meurtres, trahiſons, violences, injuſtices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortége; tandis que la raiſon appelle autour d'elle la paix, la bonne foi & le bonheur à la ſuite de toutes les vertus.

Digitized by Google

Nous tenons le milieu, mon cher Ariſtias, entre les pures intelligences & les brutes; ne ſoyons ni tout l'un, ni tout l'autre. Le terme de la Philoſophie, c'eſt de connoître notre condition, & d'être aſſez ſages pour nous tenir ſans orgueil & ſans baſſeſſe à la place qui nous eſt aſſignée. Nous avons une raiſon & des paſſions; en riant du chagrin de ces Philoſophes farouches, qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos ſens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus dangereuſe de ces hommes ſans mœurs qui vous invitent à vous ſalir dans la fange de vos paſſions, & ſe repentent ſans ceſſe de s'être laiſſé tromper par les faux biens qu'elles préſentent. C'eſt aller plus loin que l'auteur de la nature, que de vouloir détruire nos paſſions; elles ſont ſon ouvrage & immortelles comme lui; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conſeils de la raiſon, puiſque ce n'eſt qu'ainſi qu'elles peuvent perdre leur venin, & contribuer à notre bonheur.

Digitized by Google

TANDIS que Phocion parloit ainſi, Ariſtias, profondément occupé, tenoit les yeux baiſſés, & paroiſſoit accablé du poids de la vérité. La Nature, dit-il enfin en ſoupirant, s'eſt donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet aſſemblage monſtrueux & bizarre de qualités oppoſées? Pourquoi nous avoir entourés de piéges? Pourquoi du moins n'avoir pas donné à notre raiſon les forces ou le charme que poſſédent nos paſſions?

HUMILIEZ-VOUS avec moi, lui répondit Phocion, devant la ſageſſe ſuprême. Ne ſoyons point aſſez téméraires, tandis que nous nous ſentons preſſés de tout côté par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embraſſer & meſurer un être infini. Qui ſommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ſes deſſeins & de ſa conduite? Ce que nous voyons de ſa ſageſſe, doit nous jetter dans une admiration timide & reſpectueuſe pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le ſyſtême général du monde, notre vûe ſeroit-elle aſſez ferme & aſſez étendue pour en ſaiſir toutes les parties & tous les rapports? Non,

Digitized by Google

mon cher Ariſtias, ſi l'auteur de la nature vouloit nous révéler ſes ſecrets, nous ne le comprendrions pas ; il ne nous apprendroit que des myſteres auxquels ne pourroit atteindre notre raiſon faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

BORNONS là nos connoiſſances & nos recherches. Les vérités qu'il nous eſt important de connoître, la Providence nous les prodigue ; elle les a miſes, pour ainſi dire, ſous notre main ; mais le reſte eſt caché ſous un voile impénétrable. De quoi nous plaindrions-nous ? N'eſt-il pas aſſez prouvé que nos paſſions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent ? Notre raiſon manque-t-elle de nous en avertir ? A ces Sirenes, dont la voix mélodieuſe ne nous appelle que pour nous dévorer, que n'oppoſons-nous donc la prudence d'Ulyſſe ? La politique attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les Etats, de nouvelles diſgraces, de nouvelles décadences pour ſe convaincre que le bonheur des ſociétés veut un autre fondement que des paſſions injuſtes, aveugles, légeres, inconſtantes & capricieuſes ? Faites-vous, mon cher Ariſtias, un tableau du ſpectacle que

Digitized by Google

préſenteroit la terre, ſi tous ſes habitans, ſemblables à ce divin Socrate, dont Platon & Xenocrate m'ont cent fois tracé le portrait, réuniſſoient en eux toutes les vertus. S'il eſt vrai que dans ce nouvel âge d'or, où les paſſions ſeroient réprimées & dirigées par la raiſon, la félicité habiteroit parmi les hommes; n'eſt il pas certain que la politique doit nous faire aimer la vertu, & que c'eſt-là le ſeul objet que doivent ſe propoſer les Législateurs, les Loix & les Magiſtrats?

LES Sophiſtes pourront déclamer contre les droits de la raiſon en faveur des paſſions, quand ils pourront nous faire appercevoir les grands avantages qu'une République retire de l'avarice, de la prodigalité, de la pareſſe, de l'intempérance, de l'injuſtice de ſes Citoyens & de ſes Magiſtrats. Pour les confondre, mon cher Ariſtias, invitez-les à remonter dans les ſiécles les plus reculés, &, pour ainſi dire, à la naiſſance du genre humain. Faites-leur remarquer que la Grece fut arroſée de ſang & de larmes, tant que nos Peres, plus ſemblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, vécurent ſous l'empire des paſſions. Invitez ces

Digitized by Google

grands Philoſophes, ſi ennemis de la raiſon, à nous apprendre pourquoi nous ne commençames à être moins malheureux, que quand des Loix & des Magiſtrats, par une ſuite des premieres conventions, ſe ſervant tour à tour des châtimens & des récompenſes, commencerent à réprimer quelques paſſions, & à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les faſtes de la Grece, & vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, ſuivant que la politique plus ou moins habile a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

CENT de nos Villes ont été déchirées par des diviſions inteſtines; recherchez-en les cauſes, & vous verrez conſtamment que quelque paſſion, enhardie par l'eſpérance du ſuccès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous ſçavons les maux qu'ont produits les paſſions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade; je puis vous les citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont faits les vertus de Miltiade, d'Ariſtide & de Cimon. Mille Tyrans ont autrefois uſurpé la ſouveraineté dans les Républiques;

Digitized by Google

en auroient-ils osé former le projet, si leurs Concitoyens, déja esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier leur patrie & leur liberté à leur vengeance & à leur avarice ?

MAIS nous, Aristias, mais nous, pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos Peres ? Pourquoi tombons-nous dans le mépris ? Pourquoi ne sommes-nous plus heureux ? N'en accusez pas, avec les Sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point ; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore, a étouffé l'amour de la patrie. Le Luxe du Citoyen refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la molleſſe, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Trasybule nous délivrera de ces Tyrans plus implacables que (7) Critias ? Rendez-nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xercès ; rendez à tous les Grecs leur premiere tempérance & leur justice, & vous nous rendrez en même-temps notre ancienne union, & les forces qui ont conservé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grece entiere

Digitized by Google

comme leur Patrie commune. Philippe qui nous brave, & médite notre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, trembleroit au nom de la Grece, ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son Royaume.

TEL est l'ordre établi dans les choses humaines, mon cher Aristias, que la prospérité des Etats, est la récompense certaine & constante de leurs vertus; & l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siécles passés instruit le nôtre de cette vérité, & nous servirons à notre tour de leçon à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'Empires; ce sont autant de voix par lesquelles la Providence crie aux hommes: *Défiez-vous de vos passions, elles ne vous flattent que pour vous tromper, elles vous promettent le bonheur. Mais si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux, elles vous conduiront à la servitude; un Tyran domestique, ou un Vainqueur étranger, servira d'instrument à votre punition.*

ALLEZ, mon cher Aristias, lui dit Phocion en l'embrassant, méditez les grandes vérités que

Digitized by Google

je viens de vous expoſer, & dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajoûter aux premieres réflexions qui ſe ſont préſentées à mon eſprit. Puiſqu'en nous donnant un déſir inſatiable de bonheur, la Nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les Sophiſtes, qu'elle eſt notre marâtre, & que nous ſommes condamnés à ſubir le ſort de Tantale. Impoſez ſilence à vos paſſions pour interroger votre raiſon, & elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre deſtination, & vous verrez que la politique ne nous égare, que quand elle ſe proſtitue au ſervice des paſſions. Vous êtes meilleur, Ariſtias, que vous ne croyez; il n'eſt pas poſſible que vous ſoyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos Sophiſtes ont pû, par je ne ſçais quel air de nouveauté ou d'audace, ſurprendre votre imagination; mais vous touchez à cet âge où l'on a déja aſſez d'expérience pour commencer à ſe défier de ſes paſſions, & on apprend bientôt à les vaincre, ou du moins à les combattre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous

Digitized by Google

Vous voyez, me dit Phocion, après qu'Ariſtias fut ſorti, de quelle doctrine on empoiſonne l'eſprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'eſt pas vrai, qu'ils croyent ridiculement que tout eſt faux. Enyvrés d'orgueil, ils font main-baſſe ſur tout ce qui ſe préſente. Dans leurs accès de philoſophie, ces petits héros meſurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils oſent attaquer. Aſſez ſots pour fermer les yeux à l'évidence, & douter imperturbablement de tout, ils croyent avoir tout détruit, ou perſuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix & l'autorité de la raiſon, quand on veut la rendre l'eſclave des paſſions, quelle ſûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes? Que voulez-vous que la République eſpere des Citoyens & des Magiſtrats? Elle touche au moment de ſa ruine. Ariſtias changera, ajoûta Phocion, je vous le prédis. C'eſt un bon augure que ce ſilence modeſte qu'il a gardé, pendant que je l'avertiſſois de ſes erreurs; il n'a pas de

Digitized by Google

vice qui les lui rende cheres. Il me ſemble que ſon cœur s'eſt ouvert à mes inſtructions. Plus étourdi, plus vain, plus préſomptueux que méchant, il ſe rendra aux lumieres de la raiſon; & plût aux Dieux que tous nos Athéniens lui reſſemblaſſent!

Digitized by Google

SECOND ENTRETIEN.

Qu'il n'y a point de vertu, quelque obſcure qu'elle ſoit, qui ne contribue au bonheur des hommes. L'objet principal de la politique eſt de régler les mœurs. Sans elles il n'eſt point de bon gouvernement; elles en réparent les vices. Objections d'Ariſtias; Réponſes de Phocion.

PHOCION ne s'eſt point trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumiere dans l'eſprit d'Ariſtias. Ce jeune homme vint hier chez moi, il étoit embaraſſé en m'abordant; il n'oſoit preſque pas me regarder. Que Phocion eſt ſage! me dit-il en rompant le ſilence; je m'égarois, & ſes diſcours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureuſement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé! quoiqu'il humiliât mon amour propre. Que je crains de lui paroître auſſi mépriſable que je me le parois à moi-même!

Digitized by Google

Depuis que je l'ai vû, je n'ai été occupé qu'à méditer ſa doctrine. Je m'étonne à la fois de ma témérité de vouloir tout ſçavoir, & de la foibleſſe avec laquelle j'ai été la dupe de quelques ſophiſmes. En commençant à me connoître, je commence à goûter une ſorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne jamais l'erreur. Je brûle d'impatience de revoir Phocion, & je crains de me préſenter devant lui; je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

ARISTIAS, lui répondis-je, les Sophiſtes s'irritent, quand on oſe attaquer leurs opinions; c'eſt que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercénaire, ne ſoient décriées. Mais un Philoſophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, & il ſçait trop combien elle nous eſt étrangere, pour n'être pas indulgent. Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laiſſé tromper par les Sophiſtes, & par les paſſions bien plus habiles qu'eux. Il vous ſçaura gré de votre repentir, & peut-être même de vos erreurs, puiſque vous les abjurez; car il eſt toujours beau

Digitized by Google

de se corriger. Venez, Aristias, venez apprendre avec moi de nouvelles vérités, & veuillent les Dieux les rendre utiles à la République!

Jouissez de votre victoire, dis-je à Phocion, en l'abordant, voici Aristias; vous l'avez rendu à la raison, dans un âge où l'on se fait un mérite de ne la pas consulter. La présence d'un homme vertueux a-t-elle donc, mon cher Cléophane, le même pouvoir que les Autels des Dieux, qui rassurent les Supplians qui en approchent? Aristias n'eut plus aucun embarras. Il assura Phocion qu'il rendoit à la raison toute sa dignité & tous ses droits. C'est une étrange folie, dit-il, d'oser usurper le nom de Philosophe, en même-temps qu'on se ravale à la condition des animaux, & de prétendre raisonner en soutenant qu'il n'y a point de raison. J'ai quelque peine à comprendre par quels écarts j'étois venu à croire qu'il est sage d'obéir à des passions, dont une expérience journaliere nous fait connoître l'emportement, les caprices & l'injustice. Le bonheur est sans doute compagnon de l'ordre & de la paix;

Digitized by Google

& les passions, mêmes ennemies les unes des autres, sont dans un état perpétuel de guerre. Quels biens puis-je en attendre? Quels maux au contraire ne dois-je pas en craindre, si ma raison ne se rend leur médiatrice, leur arbitre & leur juge? Je me suis rappellé ces courts momens de ma vie où je n'ai obéi qu'à ma raison, & j'ai goûté une sorte de volupté supérieure à celle que donnent les sens. J'ai comparé ces instans à ces jours d'erreurs où mes passions me gouvernent; ma mémoire ne m'a représenté que des plaisirs accompagnés de trouble, d'inquiétude & de repentir; mon cœur ne s'est point ouvert à ce souvenir.

J'AI jetté les yeux sur un plus grand théâtre, & j'ai vû les passions, comme autant de furies, porter la désolation dans toute la terre, changer les Magistrats en ennemis de la société, fouler aux pieds les loix les plus saintes de l'humanité, & détruire dans un instant les Empires les plus formidables. J'ai interrogé ma raison, j'entrevois la vérité, je crois être sur le chemin qui y conduit; mais mes égaremens passés m'ont appris à me défier de moi. Je n'ose, Phocion, marcher

Digitized by Google

ſans votre ſecours ; je n'oſe entrer ſeul dans le ſanctuaire de cette politique ſublime, qui n'a d'autre inſtrument, ni d'autre appui que la vertu ; je craindrois de le profaner. Soyez mon guide, & me donnez un eſprit tout nouveau.

ARISTIAS, mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion après l'avoir tendrement embraſſé, vos progrès ſont plus rapides que je n'aurois oſé l'eſpérer. Vous avez eu le courage d'arracher aux paſſions le maſque dont elles ſe couvrent, & qui nous trompe ; il n'eſt plus de vérité dont la découverte vous ſoit interdite. Vous êtes perſuadé que la raiſon eſt l'organe par lequel l'Auteur de la nature nous fait connoître ſes volontés ; vous êtes perſuadé qu'elle ſeule peut nous conduire au bonheur. Penſez donc, mon cher Ariſtias, que la Politique doit être le miniſtre & le coopérateur de la Providence parmi les hommes, & que rien n'eſt plus mépriſable que cet art illuſoire qui en emprunte le nom, qui n'a de régle que les préjugés publics & les paſſions de la multitude, qui n'employe que la ruſe, l'injuſtice & la force, & qui

Digitized by Google

ſe flattant de réuſſir par des voies contraires à l'ordre éternel des choſes, voit s'évanouir entre es mains le bonheur qu'elle croyoit poſſéder.

L'ESCLAVE qui cultive vos champs, eſt plus ſage que nos Législateurs. Pour recueillir d'abondantes moiſſons, il a étudié la culture qu'exige la terre; il a obſervé quelles ſaiſons elle a deſtinées à la production de chaque fruit, & il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la Politique, après avoir pénétré dans les ſecrets de la nature ſur la deſtination de la ſociété & les cauſes de ſon bonheur, ſuive conſtamment cet exemple. Dès qu'elle ſera aſſez prudente pour ne ſe pas croire plus habile que la nature, elle fera ſa principale étude de la Morale, qui enſeigne à diſtinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont que le nom, & que les préjugés, l'ignorance & la mode ont imaginées. Que ſon premier ſoin ſoit d'épurer ſans ceſſe la Morale. En donnant une attention particuliere aux vertus qui ſont les plus néceſſaires à la ſociété, ſon principal objet doit être de prendre les meſures les plus efficaces pour empêcher que les paſſions ne ſortent victo-

Digitized by Google

rieuſes du combat éternel que notre raiſon eſt condamnée à ſoutenir contr'elles. Son but, en un mot, eſt de tenir les paſſions courbées ſous le joug, & en affermiſſant l'empire de la raiſon, de donner, pour ainſi dire, des ailes aux vertus.

ENTRONS dans le détail des vertus que la Politique doit cultiver; mais répondez-moi d'abord, Ariſtias. Quand vous achetez un eſclave, vous importe-t-il peu qu'il ſoit gourmand, pareſſeux, fripon, menteur, ou qu'il ait les qualités oppoſées à ces vices? Ne vous eſt-il pas avantageux que votre voiſin ſoit juſte, humain & bienfaiſant? Vous eſt-il égal que votre ami ſoit emporté dans ſes goûts, débauché, injuſte, crapuleux, ou qu'il ſoit attentif à remplir tous les devoirs d'un honnête homme? Quand un mariage, que je vous ſouhaite heureux, vous aura élevé à la dignité de pere de famille, vous ſera-t-il indifférent que vos enfans contractent l'habitude du vice ou de la vertu, & que votre femme ait les mœurs d'une Courtiſane, ou ſoit chaſte, modeſte, retirée & économe?

Digitized by Google

Je n'attends pas votre réponſe, pourſuivit Phocion, je la ſçais. Mais puiſqu'une femme, des enfans, des amis, des voiſins vertueux, & des eſclaves fidéles à leurs devoirs, ſont ſi propres à nous rendre heureux dans le ſein de nos familles où nous paſſons la plus grande partie de notre vie, pourquoi la Politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur? Je n'ignore pas que, ſous prétexte de je ne ſçais quelle élévation d'eſprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaiſantent aujourd'hui avec dédain des vertus domeſtiques. On diroit que ce n'eſt pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'eſt parce que la corruption, qui régne dans le ſein de nos maiſons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domeſtiques, que nous avons pris le parti de les mépriſer. La modeſtie dans les mœurs nous paroît baſſeſſe ou ruſticité. Nous voulons que nos maiſons ſoient une eſpéce d'aſyle, où la loi n'oſe point entrer pour nous inſtruire de nos devoirs; & cependant c'eſt dans le ſein des familles que des peres tendres & prudens ont donné le pre-

Digitized by Google

mier modéle des loix & de la ſociété. Nous diſons que c'eſt dégrader les Magiſtrats, que de les occuper de nos ſoins domeſtiques; mais en effet nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaiſes mœurs. Dégoûtés de la ſimplicité de nos Peres, nous voulons du faſte & de l'élégance juſques dans les vertus. Que c'eſt bien mal connoître leur nature, & le lien qui les unit les unes aux autres!

Je ne crois pas aiſément aux qualités ſublimes de ces Héros à qui il faut un grand théâtre, & des foules de ſpectateurs. Ce n'eſt que par l'exercice des vertus domeſtiques qu'un peuple ſe prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne ſçait être ni mari, ni pere, ni voiſin, ni ami, ne ſçaura pas être Citoyen. Les mœurs domeſtiques décident à la fin des mœurs publiques. Penſerez-vous, Ariſtias, que des hommes accoutumés à obéir à leurs paſſions dans le ſein de leur famille, & ſans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront ſubitement un nouveau génie & de nouvelles habitudes, en entrant dans la Place publique &

Digitized by Google

dans le Sénat; ou que leurs passions & leurs vices n'oseront les inspirer, quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la République, & de décider de son sort? Lycurgue, moins présomptueux que nos Sophistes & nos Orateurs, ne l'espéroit pas; aussi eut-il une attention particuliere à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de loix pour faire d'honnêtes gens, que pour régler la forme du Sénat, & la police des assemblées de la Place publique. Il sçavoit que des hommes vertueux vont, comme par instinct, au-devant de leurs devoirs, & qu'ils auront toujours de bons Magistrats.

PAR quel prodige en effet une République verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires, si elle ne commençoit pas par avoir pour Citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les devoirs de la vie privée? Il faut qu'un peuple sache estimer la vertu, pour donner à ses Magistrats le courage & la constance nécessaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la justice pour désirer un Magistrat toujours juste, toujours ferme, toujours aussi in-

Digitized by Google

flexible que la loi. Des Citoyens corrompus le redouteroient, ſa probité leur ſeroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur eſt ouvert à l'intérêt, & dont la main nonchalante & foible laiſſe pencher inégalement la balance de la juſtice.

JUGEZ, mon cher Ariſtias, de la doctrine que je vous expoſe, par ce qui s'eſt paſſé de nos jours dans notre République. A peine Periclès (1) eut-il corrompu nos mœurs, en prétendant les polir; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de ſomptuoſité dans nos ſpectacles, de magnificence dans nos meubles, de délicateſſe ſur nos tables; à peine les Courtiſanes autrefois mépriſées, à préſent les arbitres du goût, des vertus & des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes gens une école de galanterie & d'oiſiveté; à peine, en un mot, avons-nous eſtimé la volupté, l'élégance, les richeſſes, & reſpecté les grandes fortunes, que nous en avons été punis, en voyant les graces, le faſte, le luxe & les richeſſes tenir lieu de talens, & devenir autant de titres pour s'élever aux

Digitized by Google

Magiſtratures. Quelle République auroit pu réſiſter aux hommes mépriſables qui ont ſuccédé à Periclès? Des voluptueux, des étourdis, des avares, &c. n'ont vû, dans l'adminiſtration dont ils étoient chargés, que le pouvoir de ſatisfaire plus aiſément leurs paſſions. Ne craignant ni les regards, ni le jugement d'une multitude auſſi vicieuſe qu'eux, devoient-ils ſe gêner pour faire le bien? Ils ne s'étudiérent, dans les conjonctures difficiles, qu'à éblouir & duper les Spectateurs. Ne gouvernant que par des cabales & des intrigues, ils ne chercherent qu'à rendre les loix ſouples & dociles à leurs deſirs. Ils eurent tout au plus l'adreſſe ou la complaiſance, pour ménager un reſte de Citoyens vertueux, de faire une ou deux actions honnêtes avec éclat & appareil, afin de pouvoir être impunément injuſtes à l'abri d'une bonne réputation uſurpée.

CONCLUEZ, Ariſtias, qu'il n'y a point de petite vertu aux yeux de la Politique, & qu'elle ne peut, ſans péril, en négliger aucune. Ajoûtons même que les loix les plus eſſentielles au bonheur & à la ſûreté des Etats, ce ſont celles

Digitized by Google

qui regardent le détail des mœurs. Je vous l'avouerai, je ne comprends point ce que nos Sophiſtes penſent ou imaginent en parlant de bon & de mauvais Gouvernement, ſi par ces mots ils ne veulent faire entendre des formes de police, qui étant plus ou moins propres à réprimer les paſſions des Magiſtrats & des Citoyens, rendent l'empire des loix plus ou moins ſolide.

J'AI ſouvent entendu raiſonner Platon ſur cette matiere. Il blamoit la (2) Monarchie, la pure Ariſtocratie & le Gouvernement populaire. Jamais, diſoit-il, les loix ne ſont en ſûreté ſous ces adminiſtrations, qui laiſſent une carriere trop libre aux paſſions. Il craignoit le pouvoir d'un Prince, qui, ſeul legislateur, juge ſeul de la juſtice de ſes loix. Il étoit effrayé dans l'Ariſtocratie, de l'orgueil & de l'avarice des Grands, qui croyant que tout leur eſt dû, ſacrifieront ſans ſcrupule les intérêts de la ſociété à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure Démocratie, les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ſes deſirs, & qui condamnera demain avec emportement

Digitized by Google

ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthouſiaſme.

CE grand homme, pourſuivit Phocion, vouloit que, par un mêlange habile de tous ces Gouvernemens, la puiſſance publique fût partagée en différentes parties propres à s'impoſer, ſe balancer, & ſe tempérer réciproquement. Mais il ne s'en tenoit pas là, mon cher Ariſtias, le Diſciple de Socrate connoiſſoit trop bien les hommes, pour penſer que le Gouvernement, dont toutes les parties ſeroient combinées avec le plus de ſageſſe, pût ſe ſoutenir ſans le ſecours des mœurs domeſtiques. Liſez ſa *République*; voyez avec quelle vigilance il cherche à ſe rendre le maître des paſſions, & la régle auſtere à laquelle il ſoumet la vertu. Peut-être a-t-il paſſé les bornes de la prudence; mais cet excès même de précaution prouve combien il croyoit les mœurs néceſſaires à la conſervation de ſon Gouvernement.

EN effet, à quoi ſerviroit de donner la conſtitution la plus ſage à des hommes corrompus, dont

Digitized by Google

dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices? Lacédémone, en ſortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le deſire Platon. Les deux Rois, le Sénat & le Peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une conſtitution mixte, dont toutes les branches ſe tenoient mutuellement en reſpect, par l'eſpéce de cenſure qu'elles exerçoient les unes ſur les autres. Quelque admirables que ſoient les proportions de ce Gouvernement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les déſordres qui ont perdu les autres Républiques de la Grece, qu'autant qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les loix que Lycurgue avoit faites pour les mœurs.

D'ès que Lyſander, en portant dans ſa Patrie les tributs & les dépouilles des vaincus, y eut développé le germe de cupidité juſqu'alors étouffé, l'avarice ſe gliſſa ſourdement avec les richeſſes dans les maiſons des Spartiates. La ſimplicité de leurs Peres, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop groſſiere. Un vice n'eſt jamais ſeul dans une République; il en produit cent autres.

Digitized by Google

Peu à peu les vertus & les talens perdirent autant de leur crédit, que les richeſſes en acquirent. A meſure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, ils ſe perſuaderent que les richeſſes pourroient tenir lieu de mérite, & dès-lors elles commencerent à donner quelque conſidération à leurs poſſeſſeurs. La pauvreté fut enfin mépriſée; & dès qu'il fut néceſſaire d'acquérir des richeſſes, les Spartiates, occupés de leurs affaires domeſtiques, ne donnerent plus toute leur attention aux intérêts de la République. Les paſſions, alors enhardies, relâcherent les reſſorts du Gouvernement, & il lui fut impoſſible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laiſſer naître.

LES riches, tourmentés par la crainte qu'on ne les dépouillât de leurs richeſſes, ſe révolterent contre le partage de l'autorité établi par Lycurgue, & voulurent être tout-puiſſans, pour être en état de défendre leur fortune. Le peuple de ſon côté, tantôt rampant & tantôt inſolent, n'eut plus que des Ephores dignes de lui. En vain tenteroit-on aujourd'hui d'arrêter les déſordres de Lacédémone,

Digitized by Google

en rappellant les loix qui fixoient les bornes de la puiſſance des Rois, des Sénateurs & du Peuple. A quoi ſerviroient des loix mépriſées par les mœurs publiques, & auxquelles l'ambition & l'avarice ne peuvent plus obéir? Le vice les a énervées, la pratique de la vertu peut ſeule leur rendre leur force. Si on ne ſe hâte, mon cher Ariſtias, de réparer & d'étayer par la tempérance & la frugalité les reſtes d'un Gouvernement ébranlé par la licence des paſſions, ſoyez ſûr que ces Rois, ces Sénateurs, ces Ephores autrefois ſi généreux, ſi ſages & ſi magnanimes dans l'exercice de leur autorité, ſe laſſeront bientôt de cette ſorte de modération qu'ils affectent encore malgré eux, & ceſſeront d'être des Magiſtrats, pour devenir les oppreſſeurs (3) d'une République qui ſe déchirera par ſes querelles domeſtiques, juſqu'à ce qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

VOULEZ-VOUS, mon cher Ariſtias, pourſuivit Phocion, un ſecond exemple de la puiſſance des mœurs? Tranſportez-vous en Egypte, & vous verrez que ſi leur décadence a rendu inutile dans

Digitized by Google

Lacédémone le ſage gouvernement de Lycurgue; leur ſainte auſtérité a autrefois purifié juſqu'au deſpotiſme même.

LES Rois d'Egypte n'avoient que les Dieux au deſſus d'eux, & ils partageoient en quelque ſorte avec eux l'hommage de leurs ſujets. Leurs ordres étoient autant de loix ſacrées & inviolables, & tout devoit ſe proſterner en ſilence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir ſans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouverent aucun effet funeſte, parce qu'ils avoient des mœurs, & en donnerent à leur Maître. Il n'étoit point permis à ces Monarques tout-puiſſans d'être avares, oiſifs, prodigues ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine avoient-ils ſacrifié aux Dieux, & médité dans le Temple ſur quelque vérité des Livres ſacrés, qu'ils étoient arrachés à eux-mêmes. Il falloit écouter les plaintes des malheureux, juger les procès de leurs ſujets, tenir des conſeils, & expédier des ordres dans les Provinces pour y prévenir quelques abus, ou y former quelque

Digitized by Google

établiſſement avantageux. Juſqu'aux délaſſemens & aux beſoins de l'humanité, tout étoit preſcrit par les Loix. Le bain, la promenade, les repas, avoient des heures marquées. La table étoit un autel élevé à la frugalité; on y meſuroit le vin, jamais on n'y ſervoit que deux mêts, & toujours les mêmes. Dans le Palais aucun faſte n'inſultoit à la condition des ſujets, & n'inſpiroit de l'orgueil au maître. L'amour enfin, cette paſſion, Ariſtias, trop ſouvent ſi impérieuſe, ſi puérile, ſi emportée, ſi molle, n'étoit qu'un ſimple délaſſement après le travail; c'étoit la loi qui fermoit & ouvroit l'appartement de la Reine au Prince.

C'EST ainſi que les Egyptiens firent leur bonheur. Leur pays ne renfermoit, pour ainſi dire, qu'une nombreuſe famille, dont le Monarque étoit le pere. Le Prince, toujours Roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre conſtant & périodique de ſes occupations accoutumoit ſon eſprit à la régle, & tenoit lieu de tout l'art que nous employons ſouvent inutilement, pour empêcher que nos Magiſtrats n'abuſent de

Digitized by Google

l'autorité qui leur eſt confiée. Les paſſions étoient étouffées dans le cœur du maître; & ne pouvant deſirer & vouloir que le bien, il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous ſommes ſi jaloux. Les loix toujours juſtes & impartiales, quoique faites par un ſeul homme, étoient également aimées & reſpectées par tous les ordres de l'Etat. C'eſt ainſi que malgré le Deſpotiſme, les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuſe, & nos anciens Philoſophes l'ont regardée comme le berceau de la ſageſſe.

JE dévore vos diſcours, s'écria Ariſtias, je me ſens entraîné par la force de vos raiſons. Sans doute c'eſt profaner la Politique qui doit rendre les ſociétés heureuſes & floriſſantes, que d'en donner le nom à ce petit manége toujours incertain de ruſe, d'intrigue & de fourberie, que je regardois comme un grand art, & qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais Citoyens qui ne regardoient, dans l'adminiſtration de la République, que le malheureux avantage de ſatisfaire eux-mêmes leur ambition & leur

Digitized by Google

avarice. Sans doute que les mœurs doivent ſervir de baſe à la loi, & que ſans leur ſecours le Légiſlateur n'élevera jamais qu'un édifice chancelant, & prêt à s'écrouler.

MAIS, vous l'avouerai-je, Phocion? continua Ariſtias en baiſſant la vûe & d'un ton affligé; dans le moment même que je céde à l'évidence de vos raiſonnemens, mes anciens préjugés ſemblent ſe révolter contre ma raiſon. L'Egypte, autrefois vertueuſe, a été heureuſe, & Lacédémone n'a perdu ſa proſpérite, qu'en perdant ſes mœurs. Sans doute il eſt digne de la ſageſſe de l'Auteur de la nature, que le bonheur ſoit le prix de la vertu, & l'adverſité la compagne du vice. Tel eſt l'ordre le plus ordinaire; mais n'eſt-il point d'exception à ces loix générales? Celui qui les a portées, pour des raiſons qu'il ſeroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais? N'a-t-on pas vû quelquefois des Empires élever leur fortune ſur l'injuſtice, & fleurir par des moyens que la Morale réprouve? Quelle vertu ont les Perſes qui dominent ſur l'Aſie entiere? Il me ſemble que Phi-

Digitized by Google

lippe, à qui tout réuſſit, n'a guere plus de vertu que nous qui tombons en décadence; il me ſemble que tous les jours des intriguans, à force de lâchetés & ſcélérateſſes, enlevent à des hommes de bien la récompenſe qui n'eſt dûe qu'à la probité. Pourquoi par les mêmes voies, des Etats ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes ſuccès? Nous avons vû des Tyrans uſurper dans leur Ville la ſouveraineté, jouir de leur vol, & mourir tranquillement dans leur lit. Socrate au contraire n'a poſſédé aucune de nos Magiſtratures, & il a trouvé des Juges qui l'ont condamné à boire la cigue. Ah, Phocion, Phocion, quel ſpectacle ſcandaleux ne nous préſente pas quelquefois l'hiſtoire du bonheur & du malheur des hommes?

PRENEZ-Y garde, mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion, ce n'eſt pas votre raiſon, ce ſont vos paſſions qui viennent de parler. C'eſt parce que vous confondez encore les dignités, les richeſſes, l'éclat, le pouvoir avec le bonheur, que vous voudriez qu'ils fuſſent la récompenſe de la vertu; mais ils ne peuvent tout au plus procurer

Digitized by Google

qu'un plaisir passager, tel que le donnent les caresses trompeuses d'une Courtisane, & des plaisirs passagers ne sont pas le bonheur.

Vous voyez tous les jours des hommes méprisables qui parviennent aux premieres Magistratures; mais soyez sûr qu'elles ne sont un bien que pour l'homme vertueux qui se dévoue à sa patrie, qui est assez habile pour la rendre heureuse, ou qui du moins a tout tenté pour y réussir. Le bonheur dans chaque individu, c'est la paix de l'ame, & cette paix naît du témoignage qu'il se rend de se conduire par les régles de la justice. Ces Tyrans, ces ambitieux dont la multitude admire la prospérité, gémissent en secret sous le poids de l'administration à laquelle ils ont la lâcheté insensée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice & les remords? Mon cher Aristias, que cette apparence de prospérité, qui n'environne que trop souvent le vice, ne vous scandalise pas. L'élévation des méchans, faisant à la fois leur châtiment, & celui

Digitized by Google

des peuples qu'ils gouvernent & qui les élevent, eſt au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'eſt attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate ; mais ce verre de cigue, qui deshonorera éternellement vos Peres, ne troubla point ſon repos. Les ſcélérats qui vouloient le perdre, étoient incertains du ſuccès de leurs calomnies, & il étoit ſûr de ſon innocence. Puiſqu'il ne fit aucune plainte, aucune ſollicitation, & qu'il refuſa de ſe ſouſtraire par la fuite à la haine de ſes ennemis, comment pourroit-on le ſoupçonner d'avoir été inquiet ſur le jugement qu'il attendoit ? Pendant les trente (4) jours qui s'écoulerent depuis qu'on lui prononça ſa ſentence, juſqu'au moment de l'exécution, il continua à inſtruire ſes diſciples. Il leur parla de l'immortalité de l'ame, & du bonheur attaché à la vertu. Les yeux les plus perçans ne virent point qu'il fît quelqu'effort pour être ou paroître tranquille, & qu'il ſoupçonnât que ſa priſon & ſa mort fuſſent une objection contre ſa Doctrine. Il regarda la mort, comme nous voyons le coucher du ſoleil & l'approche du ſommeil ; il remercia les

Digitized by Google

Dieux de lui donner une fin qui lui épargnoit les infirmités de la vieilleſſe & les angoiſſes douloureuſes de l'agonie. C'eſt Athenes ſeule qui étoit malheureuſe ; & quelle longue ſuite de calamités ne pouvoit-on pas prédire à une ville aſſez aveugle & aſſez corrompue pour punir la vertu de Socrate du dernier ſupplice ?

A l'égard de la proſpérité des Etats, je conviens, pourſuivit Phocion, qu'il s'eſt formé de grands Empires par des moyens que la morale déſavoue ; mais répondez-moi, ces Etats quoiqu'injuſtes, ambitieux & ſans foi, n'étoient-ils pas moins abandonnés aux voluptés, à la pareſſe & à l'amour des richeſſes que les peuples qu'ils ont ſoumis ? N'étoient-ils pas plus exercés au courage & à la diſcipline ? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur Patrie, & plus d'amour pour la gloire ? Ce n'eſt point parce que Philippe a peu de vertu que nous le craignons, c'eſt parce que nous en avons encore moins que lui, & qu'il ſe ſert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injuſtice, la ruſe, la violence peuvent ſans doute former de grands empires ; mais c'eſt parce

Digitized by Google

qu'à ces vices on n'oppose que d'autres vices: d'ailleurs, quel est l'avantage de cette grandeur usurpée ? Peut-elle faire la prospérité d'un Etat, puisqu'il est impossible de l'asseoir sur un fondement solide ?

LA Politique, dupe d'un bonheur passager & toujours suivi des revers les plus funestes, doit-elle donc sacrifier l'avenir au moment présent ? ô mon cher Aristias, si vous aimez votre Patrie, que les Dieux vous préservent de lui souhaiter des succès qui prépareroient sa décadence & sa ruine. C'est pour avoir voulu usurper l'Empire de la Grece, que nous & les Spartiates sommes aujourd'hui à la veille de perdre notre liberté. La modération de nos villes les avoit mises en état de repousser Xercès ; leur ambition va les soumettre à Philippe. De grandes provinces & de grandes richesses, quoi qu'en disent nos Orateurs, ne contribuent ni au bonheur domestique des Citoyens, ni à la sûreté de la République à l'égard des Etrangers. Que sert aux Perses d'avoir conquis l'Asie entiere ? En sont-ils plus libres ? Le Sujet jouit-il avec plus de confiance de sa fortune, depuis que

Digitized by Google

le Prince a monſtrueuſement augmenté la ſienne? Qu'un grand Empire eſt foible ; puiſqu'Ageſilas, avec une poignée de Soldats, a porté la terreur juſques dans Babylone. Une autre fois je vous développerai les preuves de cette vérité ; mais dans ce moment contentez-vous de remarquer, Ariſtias, que ſi l'Etre, protecteur de la vertu, ſe ſert quelquefois des vices d'un peuple pour en détruire un plus vicieux, il ne manque jamais de briſer l'inſtrument de ſa vengeance après s'en être ſervi. Ce n'eſt point par des miracles qu'il agit, mais par une ſuite naturelle de l'ordre qu'il a établi dans le gouvernement du monde.

Je ne haſarde point ici une conjecture vaine & téméraire. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des paſſions, le mouvement réciproque qu'elles ſe communiquent, & vous en verrez réſulter cet ordre favorable à la morale. La trahiſon, la fourberie, la ruſe peuvent ſurprendre & tromper un Etat qui n'eſt pas précautionné contre leurs piéges, & obtenir d'abord quelque ſuccès ; mais leur ſuccès même déchire le voile ſous lequel elles ſe cachoient, & la mau-

Digitized by Google

vaiſe foi, en inſpirant une défiance & une haine générales, ſe trouve enfin elle-même embarraſſée dans les embuches qu'elle dreſſoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ſes propres fineſſes, jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle eſt menacée ; ſans ceſſe elle ſe précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainſi ſans regle, elle ne peut réuſſir que par haſard, & bientôt doit néceſſairement échouer. Ces ſophiſtes (5), qui tâchent de réduire en art la perfidie, & qui nous étalent avec complaiſance cent exemples d'injuſtices heureuſes, ſe gardent bien de nous en faire connoître les ſuites funeſtes. Toujours vagues dans leurs diſcours, ils n'analyſent jamais les cauſes des ſuccès de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi; jamais ils n'établiront le point fixe, où triomphant de tous les obſtacles, elles ſont ſûres de réuſſir. La force de la vérité oblige au contraire les ſophiſtes à ſe réfuter eux-mêmes. Ils ne peuvent ſe déguiſer que les ſuccès paſſagers de l'injuſtice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conſeillent-ils d'éviter la haine & le mépris, comme les deux écueils les

Digitized by Google

plus funeſtes de la Politique ? N'eſt-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, & avouer que ſes opérations ſeules ſont ſûres ?

SI un peuple, au lieu de la ruſe & de la fourberie, employe la force & la violence contre ſes voiſins, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas lui-même agité par la crainte qu'il inſpire. En même temps qu'il augmente le nombre de ſes ennemis, il devient ſuſpect à ſes alliés. En croyant ſe rendre puiſſant, il multiplie ſes dangers & diminue ſes forces. Plus heureux que pluſieurs Nations dont nous connoiſſons l'hiſtoire, & qui ſe ſont affoiblies & enfin ruinées à force d'efforts pour augmenter leur fortune ; je veux qu'il ne ſuccombe pas ſous le poids des difficultés qui l'entourent, & que la réſiſtance de ſes ennemis éguiſe au contraire ſon courage, ſes forces & ſes talens. Le moment fatal du ſuccès arrive ; il triomphe, mais le vainqueur périt au milieu de ſes conquêtes.

REMARQUEZ-LE, mon cher Ariſtias, c'eſt l'ambition, c'eſt l'avarice déguiſées ſous le

Digitized by Google

nom d'une fauſſe gloire, qui peuvent ſeules porter les hommes à être conquérans ; & par quel prodige ces deux paſſions, qui n'ont pas craint de violer tous les droits humains & de verſer des torrens de ſang, uſeroient-elles avec prudence de la victoire, ſi capable d'enyvrer d'orgueil les hommes les plus modérés ? Seſoſtris peu content de régner ſur l'Egypte, fait violence à ces ſages loix dont je vous parlois il n'y a qu'un moment ; il médite la conquête de l'Aſie, & rien ne réſiſte d'abord à ces Egyptiens ſobres, laborieux, tempérans & courageux qu'il a armés pour ſervir ſon injuſte ambition. Mais ſes Soldats victorieux prennent bientôt les vices & les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amollis par les voluptés & les richeſſes, rapportent dans leur Patrie les dépouilles de l'orient. Le peuple étonné d'un ſpectacle qui développe en lui le germe de l'ambition & de l'avarice, ſe croit parvenu au comble de la gloire & de la proſpérité ; cependant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, eſt prête à les abandonner ; & au milieu des chants d'allégreſſe &

de

Digitized by Google

de triomphe, le châtiment de l'Egypte commence. Une négligence préſomptueuſe relâche les reſſorts du gouvernement; tous les anciens établiſſemens ſont bientôt détruits par les paſſions. Les ſucceſſeurs de Seſoſtris, eſclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, & d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des loix, ils ne ſe croyoient plus en ſûreté. Ils craignirent des Sujets que la molleſſe, le faſte, la pauvreté & les richeſſes avoient rendus à la fois lâches & inſolens; & leur Royaume, ſans défenſe & troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, eſt deſtiné à devenir la proye du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'HISTOIRE nous offre mille exemples pareils. Les Medes, en aſſerviſſant les Aſſyriens, perdirent les mœurs & les loix qu'ils devoient à la ſageſſe de Déjocès; ils ceſſerent d'être heureux par une trop grande proſpérité, & préparerent une conquête aiſée aux Perſes, qui à leur tour amollis & corrompus auſſitôt que vainqueurs, fonderent un grand Empire dont tout annonçoit la

Digitized by Google

décadence. Que de leçons pour la Politique, ſi elle veut connoître ſes devoirs! Vous parlerai-je, mon cher Ariſtias, des malheurs domeſtiques de la Grece? Nos ſuccès brillans pendant la guerre Médique, où nous ne faiſions que nous défendre, ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos peres; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les ſuccès d'une guerre entrepriſe par ambition & par avarice? L'époque de l'ambition & de la foibleſſe d'Athenes eſt la même. Nous nous ſommes perdus quand nous avons voulu nous rendre les maîtres de nos alliés; & Lacédémone, après nous avoir vaincus, n'a plus été en état de ſe défendre contre les Thébains.

PHILIPPE abuſe aujourd'hui de nos diviſions & de nos vices; il ne cherche qu'à nous ſubjuguer & nous aſſervir: mais voyez avec quelle adreſſe ſon ambition emprunte le maſque de la modération, de la juſtice, de la bienfaiſance même; c'eſt par-là qu'il eſt véritablement redoutable. Il recueille dans la Macédoine les vertus fugitives qui nous abandonnent; il rend ſon peuple ſobre, actif, patient, laborieux & brave. Que de vertus,

Digitized by Google

qui, par l'emploi insensé que ce nouveau Sésostris en fait, ne procureront qu'un faux bonheur aux Macédoniens! Si ce Prince avoit l'ame assez grande pour connoître ses devoirs, & les préférer aux intérêts de sa vanité & de son ambition, il mettroit à profit les circonstances heureuses où il se trouve. Au lieu de fomenter nos vices pour acquérir avec moins de peine l'empire de la Grece, il se serviroit de ses talens pour nous aider à nous corriger; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la considération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous diviser, il travailleroit à nous réunir, & à ne faire des Grecs & des Macédoniens qu'un peuple d'amis & d'alliés, qui seroit heureux, & dont le pays deviendroit inaccessible aux attaques des Etrangers.

Il procureroit ainsi un bonheur durable à sa nation; mais puisque Philippe n'aime la vertu que pour en faire l'instrument de son ambition; j'ose vous prédire, sans vouloir empiéter sur les droits de l'oracle de Delphe, que cette fortune des Macédoniens, préparée & conduite avec tant d'art,

Digitized by Google

de courage & d'habileté de la part du Prince, & tant de vertu de la part des Sujets, disparoîtra en naissant. Le moment où leur empire sera parvenu à la situation en apparence la plus brillante, sera l'époque où il commencera à (6) déchoir. Ses succès ouvriront enfin les yeux à ses voisins; ses conquêtes lui feront plus d'ennemis qu'elles ne lui donneront de sujets. Les qualités que nous admirons aujourd'hui dans les Macédoniens, feront place aux vices des vaincus. La Macédoine sera malheureuse, & trouvera enfin un vainqueur.

Il faudroit, mon cher Aristias, que la nature du cœur humain changeât, pour que la politique de nos sophistes pût conduire un peuple à un bonheur durable. Si ce n'étoit que notre raison seule qui nous fît haïr l'injustice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, &c. peut-être qu'on parviendroit à l'éblouir, la tromper & l'envelopper de préjugés qu'elle ne pourroit détruire; mais ce sont nos passions mêmes qui détestent ces vices dans nos pareils. Blessées dès qu'elles les rencontrent, elles s'aigrissent, elles s'irritent, & rien ne peut les distraire. Tant qu'un homme

Digitized by Google

injuſte & ſans foi indiſpoſera ſes Concitoyens; tant qu'une République ambitieuſe, avare & orgueilleuſe ſe rendra ſuſpecte & odieuſe à ſes voiſins, c'eſt-à-dire, tant que la nature de l'homme ne changera pas; ſoyez perſuadé que la politique doit regarder la vertu comme la ſource & le fondement de la proſpérité. Je devrois vous parler actuellement de la méthode avec laquelle la politique doit affermir la vertu dans une République; mais en voilà aſſez pour aujourd'hui, dit Phocion, & je craindrois, mon cher Ariſtias, de nuire à la vérité en vous fatiguant: s'il vous reſte même quelques doutes ſur les matieres que nous avons traitées, la ſuite de nos Entretiens les diſſipera.

Digitized by Google

TROISIEME ENTRETIEN.

Méthode que la Politique doit employer pour rendre un peuple vertueux. Des vertus qu'elle doit principalement cultiver. La tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire. Néceſſité de la Religion.

ARISTIAS & moi nous nous rendimes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'eſt aujourd'hui, lui dis-je, nos grandes Panathenées, & comment pourrions-nous mieux célébrer une fête conſacrée à Minerve, & deſtinée à perpétuer le ſouvenir de la réunion que Theſée fit des différens peuples de l'Attique dans Athenes, qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre ſur la morale & la politique?

JE ſçais trop de gré à Ariſtias, me répondit Phocion, de préférer un entretien auſtere au ſpectacle de nos fêtes, pour ne pas conſentir à ce que vous déſirez. Il eſt vraiſemblable ajouta-t-il en ſouriant, que Minerve qui voit nos Pana-

Digitized by Google

thénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe & moins de vertu que nos peres, trouvera bon que nous n'en augmentions pas la cohue.

PUISQUE vous le voulez, reprenons la ſuite de nos Entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inſpirant une confiance mutuelle, & que le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, & les diviſe. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne ſoit utile à la Société; mais ces connoiſſances ſeules ne ſuffiſent point pour guider la politique dans ſes opérations. Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes ſoins de la part du Légiſlateur & des Magiſtrats; quelques-unes n'ont pas un rapport auſſi direct, auſſi immédiat que les autres à ce qui fait & conſolide le bonheur des Citoyens & la ſûreté de la République. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale diſtance, toutes n'ont pas une tige également forte, quelques-unes même ont

Digitized by Google

beſoin d'un appui, ou languiſſent & ſe flétriſſent ſans ce ſecours. Les unes jettent de plus grands rameaux, & portent des fruits plus abondans que les autres; il y en a même qui fécondent, pour ainſi dire, tout le terrein qui les environne; vous verrez naître au tour d'elles mille vertus particulieres qui ſembleront venir ſans ſemence, & n'exiger aucune culture.

SI la politique, mon cher Ariſtias, conſidere les vertus ſuivant leur ordre en dignité & en excellence, elle place à leur tête la juſtice, la prudence & le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois ſources découlent l'ordre, la paix, la ſûreté & tous les biens en un mot que les hommes peuvent déſirer. L'objet de la politique eſt de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus; mais elle connoît trop bien l'activité de nos paſſions & la pareſſe de notre raiſon, pour eſpérer de nous en faire contracter l'habitude, ſi en nous familiariſant d'avance avec d'autres vertus dont elle eſt plus maîtreſſe de régler l'exercice & la marche, elle n'é-

Digitized by Google

carte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être juſtes, prudens & courageux.

Ce ſeroit un étrange Politique, qu'un Légiſlateur, perſuadé qu'il ſuffit de faire des loix pour que les hommes y obéiſſent. Il n'a encore rien fait quand il n'aura réglé que les droits de chaque Citoyen & donné des bornes fixes à la juſtice. Laiſſez agir nos paſſions, elles auront bientôt dérangé ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au milieu des loix les plus juſtes, l'injuſtice, ſecondée par la ruſe & la chicane, & enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'eſprit général des Citoyens. Publiez dans la place de Sibaris qu'il eſt ordonné à tout Citoyen d'avoir aſſez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, & mépriſer dans l'adminiſtration de la République les dangers auxquels un Magiſtrat eſt quelquefois expoſé ; & je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne ſortiront point de leur molleſſe pour prendre du courage. La Loi nous preſcriroit, à nous autres

Digitized by Google

Athéniens la police la plus ſage dans nos délibérations publiques, pour nous empêcher d'être inconſidérés, & nous forcer de peſer & d'examiner avec maturité les intérêts de la Patrie; que ſi nous devenions prudens, ce ſeroit pour l'intérêt de nos paſſions, & non pour celui de la République.

TOUT Législateur qui ignore ſur quelles vertus la juſtice, la prudence & le courage doivent être, pour ainſi dire, entés; tout Législateur qui ne ſait pas préparer les hommes à les aimer & les pratiquer, verra que ſes loix inutiles n'auront fait aucun bien à la Société. Il y a en effet, mon cher Ariſtias, des vertus qui ſervent de baſe & d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces vertus, que j'appelle *meres* ou *auxiliaires*, & qui ſont les premieres dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire, & le reſpect pour les Dieux.

PAR tempérance, j'entends, pourſuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choſes que la Nature exige indiſpenſablement pour notre conſervation, diminue le

Digitized by Google

nombre de nos besoins & les simplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, sera toujours malheureux. Vous sçavez ce que Socrate (1) disoit à Euthydeme, que les voluptueux sont les hommes du monde les plus déraisonnables. A force de se repaître de voluptés, ils éteignent en eux le sentiment du plaisir; ils n'ont pas l'esprit d'endurer la faim & la soif, & de résister aux premieres amorces de l'amour & du sommeil; ils gâtent tout par leur attention insensée à prévenir leurs désirs.

La volupté vend ses faveurs à trop haut prix; elle employe trop de mains, trop de temps, trop de peine à la composition de son ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en essayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que rassasiée, elle rejette avec faste & dédain ce qu'elle avoit désiré avec emportement. Nos sophistes, à leur ordinaire, ont mal raisonné sur cette matiere, parce que la Nature a voulu que nos besoins fussent la source de nos plaisirs, ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit aussi les autres;

Digitized by Google

mais ils n'ont pas fait attention que la volupté eſt moins habile & moins libérale que la Nature. Celle-ci ne donne aucun beſoin, ſans donner en même temps un moyen aiſé de le ſatisfaire; & la volupté, qui flatte, échauffe, irrite notre imagination par des eſpérances & des ſonges, ne donne jamais ce qu'elle a promis; elle fuit quand nous croyons la ſaiſir, & nous laiſſe le dégoût, l'ennui & la laſſitude à la place du plaiſir.

MAIS il ne s'agit pas entre nous de l'inconſéquence des voluptueux; & quand leur paſſion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Ariſtias, bannir la volupté de notre République. Croyant acheter des plaiſirs à prix d'argent, elle eſt toujours avare & prodigue, & jamais on n'a vû la juſtice, la prudence & le courage ſe mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice & la prodigalité. Toutes les richeſſes de la Perſe n'enrichiroient pas (2) Demadès; l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ne ſuffiroient pas aux beſoins de trois voluptueux comme lui: comment donc la vérité ſeroit-elle l'ame de ſes diſcours? Patrie, honneur, juſtice, il vendra tout à qui vou-

Digitized by Google

dra l'acheter. Ce Senateur, accablé du poids d'une digeſtion difficile, livreroit l'Etat à qui lui offriroit un elixir propre à ranimer les reſſorts uſés de ſon eſtomac, & vous voulez qu'il s'informe s'il n'y a point quelque malheureux Citoyen que la faim pourſuit? Croirez-vous que des Magiſtrats, avides & fatigués de plaiſirs, ſoient bien propres à penſer aux beſoins de la Société? Que ce ſoient des ſentinelles vigilantes & attentives à prévoir, prévenir ou repouſſer les périls dont la République peut être menacée?

Ne l'eſpérez pas; la République elle-même ne l'exige plus, quand une fois les eſprits ſont infectés par la jouiſſance ou le déſir des voluptés; elle tiendra même compte à ſes Magiſtrats de leur molleſſe & de leur faſte. Dès que la recherche dans les plaiſirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté, les Citoyens ont trop de beſoins pour être contens de leur fortune. Leur ame eſt déja ſouillée des vols que leurs mains n'ont encore pû commettre; ils feront un commerce honteux de leur ſuffrage, & vendront leur voix au plus offrant. On ne verra dans les Magiſtratures

Digitized by Google

que la facilité de s'enrichir impunément par des injuſtices; on ne voudra plus avoir de crédit dans la République ni commander les armées, que pour faire fortune, & s'abîmer enſuite dans les voluptés. Tout eſt alors perdu; il ne ſubſiſte plus qu'un vain ſimulacre de République. A la place des loix mépriſées, les paſſions regnent impérieuſement, & les mœurs ſeroient atroces, ſi les ames étoient encore capables de conſerver quelque force.

QUAND en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la juſtice & de la prudence, il ſuffit qu'elles énervent le corps pour que la République ne doive plus attendre de ſes Citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où dépend ſouvent ſon ſalut. Tandis que de jeunes gens, laſſés de leurs débauches, dorment laborieuſement dans le duvet, penſez-vous, ſi on les réveille en ſurſaut pour repouſſer l'ennemi qui eſcalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces & le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher ſur la dure à côté de leurs armes, & à mépriſer les plaiſirs des ſens? Depuis que le goût

Digitized by Google

des plaiſirs nous poſſede, j'ai vû, oui j'ai vû les deſcendans des Héros de Marathon & de Salamine aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur. L'exemple contagieux des riches a corrompu juſqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'eſt plus d'Athénien qui ne murmure contre les fatigues de la guerre & la rigueur de notre diſcipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute la Grece; nous ſuccombons aujourd'hui ſous les exercices dont nos peres ſe jouoient autrefois; nous trouvons nos armes trop peſantes, & la molleſſe de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

QUE Lycurgue, mon cher Ariſtias, étoit profond dans la connoiſſance de nos vertus & de nos vices! Méditez ſes loix, un Dieu ſans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proſcrire un vice, & n'en pas couper la racine; ordonner la pratique d'une vertu, & négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconſidérément à leurs tranſports; il vouloit qu'un mari n'habitât

Digitized by Google

pas d'abord dans la même maiſon que ſa femme; il lui ordonnoit de dérober ſes faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinſſent une ſource de corruption & de molleſſe en les abandonnant aux voluptés, & que raſſaſiés de plaiſirs légitimes, ils n'en cherchaſſent de défendus. L'adultere ne fut point connu à Lacédémone: quel avantage! s'il eſt vrai que tout commerce de galanterie ſuppoſe dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, & dans les hommes l'art de ſéduire & de corrompre réduit en principes, & par-là même d'autant plus dangereux, qu'il les occupe ſérieuſement de cent miſeres, qui ôtent à l'ame les reſſorts néceſſaires pour méditer & exécuter de grandes choſes.

FAUTE de connoître le penchant du ſexe à la molleſſe, & l'empire qu'il a ſur notre ame, la plûpart des Légiſlateurs ont tendu un piége à nos mœurs, en négligeant de régler celles des femmes. Lycurgue devina qu'elles nous donneroient leurs vices, s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes; il leur inſpira un généreux mépris

Digitized by Google

mépris pour les beſoins auxquels la nature ne les a pas aſſujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (3), enhardi par cet exemple, voulut même en faire des ſoldats dans ſa République. Il ſçavoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y ſommes attachés, & en exigeant beaucoup des femmes, il eſpéroit avec raiſon de tout obtenir aiſément des hommes.

LYCURGUE établit enfin dans ſa ville des repas publics, dont le brouet noir, ſi décrié aujourd'hui, faiſoit les délices. Voilà ſes deux principales inſtitutions, & ſans leur ſecours, il auroit inutilement proſcrit l'uſage de l'argent & les arts inutiles, aiguillons à la fois & alimens des paſſions. L'exercice des vertus les plus difficiles & dans le degré le plus héroique, devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates; parce que c'eſt le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre ſituation préſente agréable, & de nous porter ſans effort au bien. La tempérance inſpire né-

Digitized by Google

ceſſairement le mépris des richeſſes ; & ce mépris, qui ſuppoſe l'ame débarraſſée des beſoins frivoles qui nous tourmentent, eſt toujours accompagné de l'amour de l'ordre & de la juſtice. Moins les paſſions ſont vives & nombreuſes, plus la raiſon eſt libre de faire valoir ſes droits. Oui, mon cher Ariſtias, depuis que nous avons renoncé à la ſimplicité des mœurs de nos peres, nous avons beau faire tous les jours de nouvelles (4) Loix & multiplier nos Magiſtrats, c'eſt convenir de notre corruption, & n'employer que des remédes inutiles pour nous corriger. Le premier Magiſtrat & la premiere Loi d'une République, ce doit être la tempérance ; & le peuple le mieux gouverné après les Spartiates, c'eſt celui qui approchera le plus de leur frugalité.

CEPENDANT telle eſt la foibleſſe humaine, que toute vertu a ſes momens d'erreur, de diſtraction & de laſſitude. La tempérance a autant d'ennemis qu'il y a de ſortes de voluptés, & quel que ſoit ſon pouvoir, elle ſuccombera à la fin, ſi la politique n'empêche qu'elle n'ait à combattre contre l'oiſiveté & cet ennui qui ſuit l'inac-

Digitized by Google

tion de l'ame & du corps. Tout le temps où la loi nous abandonne à nous-mêmes, eſt un temps qu'elle donne aux paſſions pour nous tenter, nous ſéduire & nous ſubjuguer. La politique doit donc inſpirer aux Citoyens l'amour du travail. Cette vertu répandant ſur les plaiſirs les plus ſimples & les plus honnêtes un charme capable de nous ſatisfaire, tempere notre imagination, & empêche, pour ainſi dire, qu'elle n'aille à la découverte de quelque nouveau plaiſir.

Ne vous hâtez pas, mon cher Ariſtias, de conclure de cette doctrine que toute eſpece de travail ſoit utile à la Société; il eſt au contraire une ſorte d'oiſiveté qui lui ſeroit peut-être moins funeſte. Voyez quel eſt le procédé de la Nature à notre égard. Libérale de tous les biens qui nous ſont néceſſaires, elle veut cependant que nous les achetions pas le travail. La terre eſt ſtérile, ſi nos mains ne la fécondent pas; & par l'ordre établi pour la production des fruits, ce travail eſt léger, mais continuel. Que la politique imite la nature. Si le travail qu'elle nous impoſe n'eſt pas

Digitized by Google

proportionné à nos forces, ſi l'eſpérance qui le feroit entreprendre avec joie eſt trompée, s'il ne peut pas ſuffire à nos beſoins, il devient inſupportable, & ne peut être que l'occupation, ou plutôt le châtiment d'un eſclave.

L'EGYPTE fut malheureuſe ſous les ſucceſſeurs de Seſoſtris, dès que le Prince, conduit par une inſatiable avarice, s'écarta de ces principes, & condamnant ſes Sujets à des travaux trop durs, en voulut ſeul recueillir les fruits. Les mains des Egyptiens s'engourdirent. La nation la plus active s'avilit dans la pareſſe, qui étoit devenuë ſon ſeul bien. L'Etat fut vexé à la fois par la pauvreté & le luxe; les eſprits s'effaroucherent, & on traita les Citoyens comme des bêtes farouches qu'il falloit dompter (5) par la fatigue. Cependant quel ſpectacle préſentoit la malheureuſe Egypte! Sans les eaux bienfaiſantes du Nil, les campagnes auroient à peine pû ſuffire à nourrir leurs habitans. Au milieu de ces monumens qui ſemblent deſtinés à vivre autant que le monde, & qu'un peuple malheureux eſt condamné à élever à l'orgueil de ſes maîtres; que deviendra le Monar-

Digitized by Google

que, si un ennemi étranger se présente sur ses frontieres, & veut lui enlever sa couronne & ses plaisirs ? Quels bras armera-t-il en sa faveur ? Quel intérêt auront ses peuples de défendre, aux dépens de leur sang, ses voluptés & leur misere ?

A Tyr, à Carthage, nous disent les voyageurs, tous les Citoyens sont occupés : mais nous préservent les Dieux, mon cher Aristias, de les imiter. Ces peuples, dont on nous vante l'industrie & l'activité, ont été les corrupteurs des nations. Contentes des richesses que la nature prudente répand dans chaque climat, elles vivoient heureuses sans faste & sans luxe. Les Tyriens & les Carthaginois ont tenté leur cupidité ; ils les ont façonnées au goût des choses rares & recherchées ; ils ont eu la perfidie de leur faire mépriser les biens qu'elles possédoient. Combien la pourpre de Tyr & les superfluités élégantes de Carthage n'ont-elles pas fait commettre de crimes, & produit de malheurs sur la terre ? Mais ne pensez pas, Aristias, que ces empoisonneurs publics ayent eux-mêmes échappé aux poisons qu'ils pré-

Digitized by Google

parent. Je ne connois ni Tyr ni Carthage ; j'oserois cependant assurer que ces deux villes sont malheureuses. L'amour du travail, qui est une grande vertu quand il accompagne la tempérance, & sert avec elle à réprimer & régler nos passions, est au contraire l'ouvrage de l'avarice & de la cupidité chez les Carthaginois & les Tyriens. Plus ces deux vices s'accroissent au milieu des richesses, plus toutes les autres passions acquiérent de force. L'amour du travail n'est propre dans ces deux Républiques qu'à humilier les esprits, ou leur inspirer de l'insolence ; il doit y faire des mercénaires & des tyrans.

NOTRE Solon, fatigué des émeutes & des séditions que l'oisiveté du peuple excitoit parmi nous, fit des loix pour faire aimer le travail. Un pere qui n'avoit pas fait apprendre un métier à son fils, ne pouvoit exiger aucun secours de lui dans sa vieillesse ; loi absurde, parce qu'elle est contraire aux devoirs éternels & inviolables de la nature, & qu'on n'attachera jamais un Citoyen à la Patrie, en lui apprenant à manquer de reconnoissance pour son pere. Chaque Citoyen fut

Digitized by Google

obligé de rendre compte de ſes occupations devant l'Aréopage, chargé de punir la pareſſe. A quoi aboutit cette grande politique? Chacun choiſiſſant à ſon gré ſes occupations, que la loi auroit dû régler, nous devinmes tous des mercénaires. Teinturiers, Cordonniers, Maçons, Marchands, Maréchaux, Revendeurs : voilà ce qui forme le fond de nos aſſemblées dans la Place publique.

Nos Citoyens, livrés à des occupations baſſes & ſerviles, que Lycurgue n'avoit permiſes qu'aux Hilotes, devoient en prendre les mœurs. Que ſeroit devenue la République? Marathon & Salamine auroient-ils été témoins du courage & de la gloire de nos peres? La Grece entiere ne ſeroit-elle pas aujourd'hui gouvernée par un Satrape orgueilleux des Rois de Perſe? Si à la faveur d'un concours heureux de circonſtances extraordinaires, ſur leſquelles il ne faut jamais compter, d'autres cauſes, en conſervant dans un peuple d'artiſans l'ancien amour de la gloire & de la liberté, ne l'euſſent préparé à ſe laiſſer conduire (6) aveuglément par un Miltiade, un Thémiſtocle & d'autres

Digitized by Google

pareils grands hommes ? Quand ces causes étrangeres à notre constitution, s'affoiblissant peu à peu, cesserent enfin d'influer sur nos mœurs, & que la République, gouvernée par des Ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous sçavez dans quel avilissement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour à tour extrêmes dans toutes nos passions, timides le matin, téméraires le soir, lâches & emportés à la fois, nous ne connûmes jamais nos forces, notre foiblesse ni nos ressources; jamais nous ne sçûmes agir à propos; jamais nous ne sçûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune ? Devoit-elle faire des miracles pour rendre juste, prudente & magnanime une assemblée d'Artisans ?

Tout art nécessaire aux besoins réels des hommes, est sans doute honnête; il ne devient dangereux que quand par une trop grande recherche il donne aux choses un prix qu'elles ne doivent point avoir, & rafine inutilement notre goût. J'aime la simplicité des mœurs peintes dans Ho-

Digitized by Google

mere; des Rois qui ſçavent le nombre de leurs vaches, de leurs chevres, de leurs moutons, & qui préparent eux-mêmes leur ſouper; une Reine Areté qui file les étoffes dont ſon mari eſt habillé; & une Princeſſe Nauſicaa qui va elle-même ſur une charette laver à la riviere les habits de ſa famille. Chacun peut avec gloire être lui-même ſon propre artiſan, & plût aux Dieux que la ſageſſe de nos mœurs, la ſimplicité de nos beſoins, & l'égalité de nos fortunes, le permiſſent encore! Mais dans une République où la Politique ne peut plus ramener les Citoyens à cette pureté primitive des anciens temps, les arts ſont toute la richeſſe de ceux qui les cultivent; les artiſans ne ſubſiſtent que du ſalaire qu'ils reçoivent des riches qui les occupent, & le travail doit néceſſairement (7) avilir leur ame. Que le Légiſlateur, mon cher Ariſtias, ſe garde donc de leur confier le dépôt ou l'adminiſtration de la ſouveraineté. Si la Loi les déclare hommes libres, & en fait des eſpéces de Citoyens, que la Politique ne les regarde cependant que comme des eſclaves qui n'ont

Digitized by Google

point de Patrie, & qui ne peuvent participer aux assemblées de la Nation. Nos plus grands hommes, Miltiade, Thémistocle, Cimon, &c. favorisoient l'Aristocratie. Je suis leur exemple, & ce n'est ni par vanité, ni par ambition, je connois trop l'égalité des hommes, & les droits de l'humanité; mais je consulte le bonheur de la République, & il importe à la multitude même, que son travail & ses occupations aviliſſent & retiennent dans l'ignorance, de ne pas s'emparer du Gouvernement.

PLEINE d'humanité à l'égard des artisans, que la République, qui ne peut s'en passer, les gouverne sans les mépriser. Le Magistrat doit avoir soin que le travail fourniſſe aux artisans une subsistance facile & abondante, ou bien ils deviendront les ennemis de la République, comme les Hilotes le sont des Spartiates, & on aura à se reprocher la moitié de leur crime, & le châtiment même dont on les punira. Des Citoyens assez sages pour vouloir conserver leurs mœurs, ne permettront jamais qu'on invente de nouveaux arts. Qui seroit instruit de l'origine & des pro-

Digitized by Google

grès des Arts, connoîtroit peut-être l'hiſtoire de tous nos vices. A l'exemple des Spartiates, croyons que les peuples ſe civiliſent par de bonnes loix & la pratique des vertus, & non par un tas de ſuperfluités que le luxe eſtime, & que la raiſon réprouve. Lycurgue voulut que les Lacédémoniens ne ſe ſerviſſent que de la cognée & de la ſcie pour faire les meubles de leur maiſon. Loi admirable! Contraignez de même les artiſans à laiſſer aux arts les plus néceſſaires une certaine groſſiéreté, ſi vous ne voulez pas que le goût & le luxe des riches ne produiſent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vû Platon ſe plaindre amérement des progrès de la Peinture parmi nous. Un jour que j'admirois dans le Temple de Minerve la *défaite des Géans*, je me le rappelle avec plaiſir, il me tira par mon manteau; *Ces ſottiſes vous gâteront*, me dit-il; *que d'art, que de peine, que de génie pour exciter une admiration dangereuſe! Dans ma République, un Peintre ſera obligé de commencer & de finir ſon tableau dans un* (8) *jour.*

Digitized by Google

ENFIN, mon cher Ariſtias, ſongez que la Politique ne doit admettre au gouvernement de l'Etat, que des hommes qui poſſédent un héritage; eux ſeuls ont une Patrie. Mais pour empêcher que leur oiſiveté ne nuiſe à la République, qu'une Loi ſévere proſcrive ces fortunes ſcandaleuſes qui corrompent encore moins ceux qui les poſſédent, que les Citoyens imprudens qui les envient. Que la médiocrité des héritages force les Propriétaires à les cultiver eux-mêmes. Si la Coutume s'y oppoſe, que la République arrache les Citoyens à leurs paſſions, en multipliant leurs devoirs & leurs occupations.

C'EST un ſpectacle admirable que préſentoit l'ancienne Lacédémone. Des hommes toujours occupés des exercices de la chaſſe, du diſque, de la courſe, du pugilat, de la lutte, &c. ſe préparoient dans leurs plaiſirs mêmes à devenir d'intrépides défenſeurs de la Patrie. Ils ſe délaſſoient de leurs travaux dans des écoles où on leur apprenoit moins à diſcourir, comme nous, ſur les vertus, qu'à les pratiquer. Chaque âge, chaque ſexe, chaque heure avoit ſes occupations particu-

Digitized by Google

lieres. Le temps fuyoit rapidement pour les Spartiates ; & au milieu de cette vie toujours agiſſante, comment les paſſions, malgré leur diligence & leur adreſſe, auroient-elles trouvé un moment pour tromper, ſéduire & corrompre un Lacédémonien ?

JUSQU'ICI, mon cher Ariſtias, pourſuivit Phocion, je ne vous ai en quelque ſorte préſenté que les foibleſſes, la miſere & la honte de l'humanité ; juſqu'ici la Politique ne vous a paru occupée qu'à briſer les liens par leſquels mille paſſions différentes, tenant l'homme attaché à ſes intérêts perſonnels, le ſeparent de ceux de la ſociété. Pour rompre le charme de ces Circé, qui nous menacent du ſort que ſubirent les Compagnons d'Ulyſſe, admirez à préſent la ſageſſe infinie de la Nature à notre égard, & le ſecours qu'elle nous offre. Ces vertus ſi timides, ſi contraires à nos paſſions, ſi peu agiſſantes, ſi étrangeres dans notre cœur, mais cependant ſi néceſſaires, apprenez par quel ſecret la Politique peut leur communiquer une force ſupérieure à celle des paſſions mêmes. Apprenez par quelles reſſources la pra-

Digitized by Google

tique des devoirs en apparence les plus auſteres, peut devenir agréable, & même délicieuſe. C'eſt en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, ſentiment noble & généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine & de notre deſtination. C'eſt ce ſentiment, par lequel nous ſommes les rivaux des ſubſtances ſpirituelles, qui nous apprend que nous ſommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Ariſtias, l'ame n'a aucun reſſort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire. D'autant plus ſublime, qu'il ſe plaît à trouver des obſtacles & des combats, par combien de triomphes obtenus ſur les paſſions les plus hardies & les plus impérieuſes, ne s'eſt-il pas illuſtré? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriſer les charmes de la volupté, & aimer la pauvreté? L'amour de la gloire ſemble en quelque ſorte nous ſéparer de nous-mêmes. Nous nous oublions par une ſorte de preſtige; prêts à lui ſacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame & l'enyvre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuſes victimes de ce ſentiment?

Digitized by Google

SOCRATE, qui connoiſſoit ſi bien le cœur humain, ne ſe contentoit pas, pour exciter à la vertu, de démontrer qu'elle nous rend heureux, & porte avec elle ſa récompenſe. Il auroit craint que les paſſions plus éloquentes que lui, en offrant un plaiſir préſent, n'euſſent fermé l'oreille de ſes diſciples à la vérité. Pour les rendre attentifs & dociles, il leur montra la gloire. C'eſt dans ſon école que ſe ſont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre République; & combien Athénes n'auroit-elle pas encore été heureuſe & floriſſante, ſi par l'organe des Loix & la bouche des magiſtrats, la Politique avoit perſuadé à tous les Citoyens ce que Socrate perſuadoit à ſes Diſciples!

SI les Barbares ne connoiſſent point l'amour de la gloire; ſi cette vertu, déja affoiblie dans la Gréce, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne l'étoit il y a un ſiécle, ne croyez pas que la Nature ait été plus liberale envers nos Peres qu'à notre égard, ou que par une prédilection injuſte elle ait pris plaiſir à nous diſtinguer des Etrangers. En tout temps, en tout lieu, elle

Digitized by Google

répand également ſes bienfaits ; mais en tout temps & en tout lieu, la Politique ne ſçait pas en profiter également. Pendant la guerre Médique, les Thébains auroient montré autant de courage qu'ils laiſſerent voir de timidité, ſi un Epaminondas eût rallumé dans leur cœur le ſentiment éteint de l'amour de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Ariſtias, que cette vertu osât pénétrer dans la Perſe, & y produire quelques fruits ? Un ſouffle contagieux en a fait mourir le germe même. Il n'eſt point de récompenſe imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare inſolemment. Une Cour enyvrée de plaiſirs, & qui eſt l'ame de tout l'Empire, n'a de faveurs à répandre que ſur les miniſtres ou les inſtrumens de ſes voluptés. Elle ſe gardera bien de donner le gouvernement d'une Satrapie à un homme intelligent & vertueux ; elle s'en défie, & le craindroit. Pour devenir Grand en Perſe, il faut être un homme très-médiocre, ou s'avilir juſqu'à cacher ſes talens.

Le peuple ne raiſonne point. Naturellement porté par ſon ignorance à donner ſon admiration à ce

Digitized by Google

à ce qui flatte son imprudence, son orgueil, son avarice, sa jalousie, &c. il confondra le bizarre & l'extraordinaire avec ce qui est véritablement sage & grand. N'en doutez pas ; il courra après une gloire de préjugé & de mode, si la Politique, de concert avec la Morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, si on cesse un moment d'éclairer & de guider sa marche, & bientôt il dégoûtera par ses éloges ridicules & bruyans les appréciateurs du vrai mérite, & égarera avec lui ceux qui sont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas assez de lumiere pour sçavoir où il faut la chercher.

Quand la Politique est parvenue à connoître ce qui est véritablement estimable, quand elle aura, pour ainsi dire, pesé les vertus, qu'elle accorde une plus grande considération à celles qui sont les plus avantageuses à la société, & d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer les honneurs, que la République ne les dispense qu'avec une extrême économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les récompenses soient rares,

Digitized by Google

que tous les désirent, que peu les obtiennent; elles seront mépriſées, ſi on les donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre; mais ce n'eſt que quand ils ſont utiles à la Patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens Peintres, d'excellens Comédiens, d'excellens Sculpteurs? Malheur à la Nation inſenſée, qui, ſous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand Capitaine ou du grand Magiſtrat, & leur donne les mêmes éloges. En eſt-on plus heureux, quand la Peinture & la Sculpture animent en quelque ſorte la toile, le bronze & le marbre? Philippe apprend avec plaiſir la magnificence de nos Panathenées; il eſt ravi que nos Citoyens ne puiſſent ſe raſſaſier de fêtes, de muſique, de ſpectacles. Autrefois nous n'élevions que des ſtatues à peine ébauchées aux bienfaiteurs de la Patrie, & nous avions une foule de grands hommes; aujourd'hui nous n'avons que des Sculpteurs & des Peintres. Convenez-en, Ariſtias, il eſt fort intéreſſant pour Athénes que quelques hommes, à force d'étude & d'art, parviennent à rendre parfaitement ſur nos théatres les rôles de Priam, d'Her-

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE LIBRARY
University of MICHIGAN

cule, d'Achille & d'Ulyſſe, tandis que perſonne ne ſçait être Citoyen dans la Place publique, ni Magiſtrat dans le Sénat ou l'Aréopage.

MAIS il faut déſeſpérer de la République, ſi elle diſtribue les récompenſes de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funeſtes, mon cher Ariſtias; ce ſont des foſphores brillans qui trompent le voyageur, & le conduiſent au précipice. En recherchant les cauſes de la proſpérité ou des revers des différentes Républiques de la Grece, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui ſont néceſſaires, & que les talens ſont toujours inutiles, quand la vertu ne les ſeconde pas. Quel avantage Thébes eût-elle retiré d'Epaminondas & de Pélopidas, s'ils euſſent été avares, ambitieux, & jaloux l'un de l'autre? La Grece dut autrefois ſon ſalut à la penſée hardie, mais ſage, de Themiſtocle, qui conſeilla à nos Peres d'abandonner leur Ville à Xercès, de tranſporter leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans à Salamine, & de conſtruire une flotte avec la charpente de leurs maiſons.

Digitized by Google

Oh ! qu'il eſt heureux pour nous que nos Peres ayent ſçû ſacrifier leur intérêt particulier à la fortune publique ! A quoi nous ſerviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme ? Si Ariſtide & Cimon euſſent eu alors les mœurs baſſes & corrompues de notre temps, ils ſe ſeroient ſoulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs ; ils auroient préféré la perte de la République, & de la Grece entiere, au chagrin jaloux de les voir ſauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs publiques qui permit à Themiſtocle (9) d'être un grand homme, & de vaincre les Perſes.

Ce n'eſt pas tout, mon cher Ariſtias ; c'eſt à ces malheureux talens des hommes vicieux que la Grece a dû tous ſes malheurs. Si le vice étoit ſtupide, il ne ſeroit jamais dangereux. C'eſt quand il ſe cache ſous les talens, que faiſant illuſion à tous les eſprits, il porte un coup mortel à la République. A-t-elle un établiſſement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des Citoyens ? Un homme corrompu abuſe de ſes talens pour le décrier, & réuſſit enfin à détruire des Loix qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans ſa conſti-

Digitized by Google

tution ? C'eſt par-là qu'il l'attaque, qu'il la renverſe, & s'éleve ſur ſes ruines. Telle a toujours été la conduite des Tyrans qui ont uſurpé dans leurs villes la puiſſance ſouveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des loix, & à tromper l'autorité ou la vigilance des Magiſtrats. Ils ont ſemé des ſoupçons, ils ont fait naître des craintes & des eſpérances pour exciter des querelles ; ils les ont fomentées avec aſſez d'art, pour perſuader qu'ils n'aimoient que le bien public. Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres diviſions ſont dégénérées en eſpéces de guerres civiles ; & en feignant de ſervir les gens de bien, & de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet établi que leur tyrannie.

PE'RICL'ES, dont le génie ſupérieur pouvoit faire le bonheur d'Athénes & de la Grece, n'a pas craint de corrompre (10) nos mœurs, pour flatter & gagner la multitude ; de nous rendre les tyrans de nos alliés, pour ſe faire croire néceſſaire ; & d'allumer enfin la guerre fatale du Péloponèſe, pour raffermir ſon crédit chancelant, & ſe

Digitized by Google

dispenser de rendre compte de son administration Avec les mêmes talens, l'ambitieux Lysander ne songea qu'à renverser le gouvernement de sa Patrie, pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes loix, & rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla sourdement qu'à donner ses vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire, il abusa de leur amour pour la Patrie; & sous prétexte d'affermir leur puissance, il les rendit avares, ambitieux, & ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas causés Alcibiade, dont les talens séduisans servoient à faire excuser les vices? Et ses talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ses vices ont fait parmi nous?

La terre entiere, mon cher Aristias, n'offre qu'un vaste tableau des erreurs de la Politique. Elle s'égare presque toujours à la suite d'une fausse gloire; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne rend-t-elle pas respectables? Elle n'employe que rarement les moyens propres à favoriser l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce

Digitized by Google

ſentiment eſt délicat, jaloux de ſes droits, & combien il exige de ménagemens. La menace le choque, & la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les loix ſanguinaires de Dracon fuſſent nées au milieu d'un peuple libre, & qu'on vouloit rendre vertueux ? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'eſclave, ſi nous avions eu la lâcheté d'y obeir. La peine de mort qu'il décerne contre les moindres fautes, ne ſçauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif & plus général ? Que la honte vous ſuffiſe pour punir les coupables. Ce n'eſt qu'une Morale outrée, & conduite par une haine aveugle contre les vices, qui les confond tous ; en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le ſentiment d'humanité qui en eſt la baſe. Laiſſez à des Critias prodiguer le ſang. Ne menacez de la mort que ces ames ſerviles, qui ne ſont coupables que de crimes qui ne demandent aucun courage, ou ces hommes dont l'atrocité ne ſuppoſe aucun retour à la vertu.

C'EST l'eſtime publique, qui étant la récompenſe naturelle de l'amour de la gloire, peut ſeule

Digitized by Google

porter notre ame à un certain degré d'élévation. C'eſt ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une ſtatue. C'eſt avilir la vertu, c'eſt la profaner, que lui préſenter un prix que l'avarice & la convoitiſe peuvent ſeules déſirer. On diroit que le Roi de Perſe regarde l'honneur comme une marchandiſe qui s'évalue & s'échange au poids de l'or & de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce Monarque de l'Aſie, la Grece ne le redouteroit point. Son or ne lui ſert qu'à faire & acheter des traîtres parmi nous; il nous le prodigue, mais il en eſt avare dans ſes Etats. C'eſt en ménageant adroitement l'eſtime publique chez ſes Sujets, que la Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons eſclaves, commence à produire aujourd'hui des Citoyens propres à tous les devoirs & à tous les beſoins de la ſociété. Quand l'eſpérance d'acquérir des richeſſes porteroit à l'héroïſme, leur poſſeſſion ne l'étoufféroit-elle pas? Que vaut, diſent les Perſes, cette récompenſe que j'ai reçûe? Combien rapporte cette Satrapie? Quels ſont les profits de

Digitized by Google

cette Charge du Palais? Voilà donc les fruits qu'a produits la Politique aveugle & prodigue des ſucceſſeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos Courtiſans, vous êtes parvenus à n'en faire que des eſclaves & des mercénaires; ils ne ſont plus dignes que des récompenſes qu'ils reçoivent.

SI je ne me trompe, mon cher Ariſtias, les réflexions dont je viens de vous entretenir, ſuffiſent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail & l'amour de la gloire, en nous débarraſſant d'une foule de paſſions contraires aux intérêts de la ſociété, nous portent ſans effort à la pratique de la juſtice, de la prudence & du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas là; car tandis que nos paſſions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre imagination & nos ſens, ſont dans une action continuelle, notre raiſon, ſujette à de fréquens aſſoupiſſemens, n'eſt que trop diſpoſée à ſe laiſſer tromper. Quelque ſolidement établi que paroiſſe l'empire des bonnes mœurs par le concours de pluſieurs vertus qui ſe ſoutiennent

Digitized by Google

& s'étayent réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il ſera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour Magiſtrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate & Platon pour en faire des Ariſtide, je le veux; ils ſeront infatigables & incorruptibles, j'y conſens. Mais ces Magiſtrats ſeront hommes; ils ne verront que les actions extérieures du Citoyen, & ſouvent ils viendront trop tard au ſecours des mœurs, de la juſtice & des loix offenſées. Il ſeroit à ſouhaiter, pour étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de deſcendre dans nos conſciences, de ſonder les profondeurs de notre cœur, & de juger nos penſées & nos déſirs, quand ils naiſſent.

MAIS les Dieux ſe ſont réſervé à eux ſeuls cette connoiſſance; & puiſque le privilége de juger nos penſées & nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit ſa tyrannie, puiſqu'il ouvriroit une porte libre aux paſſions du Magiſtrat, peut-être plus funeſtes à la ſociété que celles du Citoyen; je voudrois que tous les hommes fuſſent perſuadés de cette vérité importante, que la Pro-

Digitized by Google

vidence, qui gouverne le monde, & qui voit les mouvemens les plus ſecrets de notre ame, punira le vice, & récompenſera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée ſur la juſtice des Dieux, ſi chere à notre raiſon, ſi proportionnée à nos beſoins, n'eſt effrayante que pour nos paſſions. C'eſt pour étonner par des paradoxes, ou ſecouer le joug d'une crainte ſalutaire, que les Sophiſtes ont méconnu cet Etre ſuprême, qui eſt le principe de tout, & dont le nom eſt écrit en caracteres ineffaçables ſur toutes les parties de ſon ouvrage. Ils ont dit qu'un hazard ridicule qui avoit tout fait, préſidoit à tout, ou plutôt ne préſidoit à rien. Pour ne pas fatiguer je ne ſçais quels Dieux pareſſeux & voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne veulent point que leurs regards deſcendent juſques ſur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le Vautour de Promethée, les Eumenides, leurs ſerpens, ſont d'ingénieuſes fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune récompenſe n'attend la vertu après la mort, que le vice ſera impuni, & qu'il eſt in-

Digitized by Google

ſenſé de ſe donner la peine de réſiſter à ſes paſſions, & d'être vertueux?

ON ne ſe porte point ſubitement & ſans crainte à une premiere injuſtice; l'ame étonnée s'y refuſe ſouvent; & le crime, en un mot, a ſes dégrés, parce que les ſcélérats ont beſoin de s'eſſayer à la ſcélérateſſe. D'abord on ſe familiariſe avec l'idée du crime; on cherche enſuite les moyens de tromper la vigilance des Magiſtrats, & d'echapper à la rigueur des loix. A meſure qu'on médite ſon injuſtice, on la careſſe, pour ainſi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit, & on l'exécute enfin avec audace & ſans remords. Mais ſi le coupable eût ſçû qu'il a un Juge qu'on ne trompe point, & auquel il ne peut échapper, la crainte auroit ſans doute produit un effet ſalutaire ſur ſon cœur, & réprimé ſes paſſions dans le temps qu'elles pouvoient encore obéir à la régle.

LES Sophiſtes ont beau dire, mon cher Ariſtias, que les hommes les plus religieux ſont les moins vertueux. Ils ſe trompent; ils appellent Religion ce qui n'eſt que ſuperſtition ou hypocriſie.

Digitized by Google

Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui, dupe de quelques vaines expiations, ne ſçait, ni ce que le Ciel lui ordonne, ni ce qu'il lui défend, ou ce fourbe qui feint de craindre les Dieux, pour mieux tromper les hommes; mais ſi le ſentiment de la Religion eſt ſaint, comme le Dieu éternel & infini qu'elle adore, quelle force ne doit-il pas préter aux loix? Il inſpirera certainement un reſpect timide aux paſſions. L'impiété de Salmonée & d'Ajax, qui ne révéroient que des Dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je conſens même qu'il puiſſe y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus, ou tel autre Dieu d'Homere qu'il vous plaira, mais cet Etre ſuprême qu'adoroit Socrate; qu'en concluront les Sophiſtes? Ce qui eſt inutile à dix ou douze inſenſés dans le monde, ſera-t-il également inutile à tous les hommes? Parce que les Loix, les Magiſtrats, & les châtimens que la Politique employe pour mettre une barriere entre les hommes & le crime, ne produiſent aucun effet ſur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la légiſlation que comme une reſſource vaine pour

Digitized by Google

nous conduire au bien? Faut-il détruire les Loix, & dépouiller les Magiſtrats de leur autorité?

Je ſçais combien nous ſommes eſclaves de nos ſens. Les paſſions, en troublant notre raiſon, peuvent ſans doute nous diſtraire de la crainte des Dieux; mais cette crainte eſt toujours un frein de plus. D'ailleurs, leur yvreſſe ne dure pas toujours. La raiſon a ſes inſtans pour ſe reconnoître, & l'idée d'un Dieu vengeur doit alors étonner, & troubler ſalutairement un coupable. L'âge enfin ſurvient, les paſſions s'affoibliſſent, & les ſentimens de Religion font du moins réparer des maux qu'ils n'ont pu prévenir. On déteſte ſes erreurs, & on donne des exemples de vertu propres à inſtruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la Patrie, ſi Phocion, avoit voulu répondre à l'impatience d'Ariſtias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler; demain, nous dit-il, je ſatisferai votre curioſité.

)o(

Digitized by Google

QUATRIE'ME ENTRETIEN.

De l'amour de la Patrie, & de l'humanité. Des vertus néceſſaires à une République pour prévenir les dangers dont elle peut être menacée par les paſſions de ſes voiſins.

PHOCION nous avoit donné rendez-vous à ſa maiſon de campagne pour notre quatriéme Entretien, & je m'y rendis hier avec Ariſtias. Oh! l'heureuſe mélite! Oh! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui ſert de retraite au plus ſage des hommes! C'eſt là que Phocion, auſſi grand qu'à la tête de nos armées, médite le ſalut de la République, & cultive de ſes mains victorieuſes l'héritage borné qu'il tient de ſes peres. La femme de cet homme, qui a porté la guerre dans de riches Provinces, pétriſſoit (1) le pain, quand nous entrâmes chez elle. Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroſer les légumes groſſiers qu'il a ſemés, & leur eſclave ſembloit ne remplir à leur égard que les devoirs de l'amitié. Qu'Homere

Digitized by Google

avoit raiſon! le plus bel ornement d'une maiſon, c'eſt la vertu de ſon maître. Je crus entrer dans un Temple plein du Dieu qui l'habite. Je lus ſur le viſage d'Ariſtias le reſpect dont il étoit pénétré. Que la pauvreté eſt quelquefois auguſte! Hélas! mon cher Cléophane, la plûpart de nos Citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maiſons de ſtatues, de vaſes & des plus rares peintures, ils croyent mériter l'eſtime publique, & font ſeulement admirer la folle impudence avec laquelle ils oſent élever des trophées à leurs rapines & à leurs injuſtices.

JUSQU'À-préſent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ſes inſtructions, nous nous ſommes entretenus des vertus que la Politique doit regarder comme les fondemens de la ſociété, & les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne ſont pas moins importans. Mon cher Ariſtias, continua-t-il en ſouriant, malgré la ſévérité de ma Morale, je vous ai un peu ſcandaliſé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez

Digitized by Google

m'avez laiſſé voir votre étonnement au ſujet de mon ſilence ſur l'amour de la Patrie. Voici les raiſons de ce ſilence, jugez-les. J'ai cru que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même que la Politique doit les ranger pour en rendre la pratique plus aiſée & plus familiere. Il n'y a point, & il ne peut y avoir d'amour de la Patrie dans les états où il n'y a, ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni reſpect pour les Dieux. Le Citoyen, occupé de lui ſeul, s'y regarde comme un étranger au milieu de ſes Concitoyens. Dans une République au contraire, où ces vertus ſont cultivées avec ſoin, l'amour de la Patrie y naîtra de lui-même, & produira ſans ſecours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Ariſtias, qu'il ne doit point être placé dans la claſſe de ces vertus, que j'ai appellées *meres* ou *auxiliaires*.

Je ne ſçaurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Ariſtias à ce diſcours. Quoique ſubjugué par la ſageſſe de Phocion, il ne put s'empêcher de l'interrompre. Eh! quoi,

Digitized by Google

Phocion, lui dit-il avec chaleur, peut-il y avoir une vertu qui ne le céde même à l'amour de la Patrie? C'eſt lui qui eſt l'ame de toutes les vertus du Citoyen, il tient lieu ſouvent de toutes. Il produira à ſon gré la tempérance, il fera ſupporter avec courage les travaux les plus pénibles, il mépriſera tous les dangers. Ces Barbares, que nous regarderons comme la lie du genre humain, leur refuſerions-nous notre eſtime, s'ils aimoient leur Patrie, & ſçavoient vivre & mourir pour elle? N'eſt-ce pas parce que la nôtre nous devient de jour en jour plus indifférente, que nous craignons aujourd'hui des voiſins qui nous reſpectoient autrefois, & que nous ſommes prêts à ſubir le joug de la Macédoine?

Que cette chaleur me plaît, s'écria Phocion, en embraſſant tendrement Ariſtias, & plût aux Dieux, protecteurs de la Grece, que tous les Grecs penſaſſent comme vous! Ah! mon maître, ah! Phocion, reprit Ariſtias, dont la ſurpriſe augmentoit encore, pourquoi vous plaiſez-vous à m'embarraſſer? Pourquoi faites-vous ce vœu, ſi je ſuis dans l'erreur? C'eſt que nos Citoyens, ré-

Digitized by Google

pondit Phocion, auroient au moins une vertu; ils commenceroient à rougir de leurs vices, leur ame auroit encore quelque reſſort, & tout ne ſeroit pas déſeſpéré. Non, Ariſtias, l'amour de la Patrie, s'il n'eſt enté ſur d'autres vertus, ne produira point les miracles que vous imaginez. S'il s'allume par hazard dans des Citoyens livrés aux plaiſirs, pareſſeux & indifférens ſur la gloire, ce ne ſera qu'un engouement paſſager, ſur lequel il ſeroit imprudent de compter, & dont la Politique ne peut tirer un avantage durable. Cette plante née, pour ainſi dire, dans une terre étrangere, & mal préparée à la recevoir & la nourrir, y mourroit en naiſſant. L'amour ne s'ordonne point: ſi vous voulez que le Citoyen aime ſa Patrie, ouvrez ſon ame à cette vertu par la pratique de celles dont je vous parlois hier.

J'y conſens, répartit vivement Ariſtias; mais du moins, Phocion, vous allez placer l'amour de la Patrie au rang de ces vertus ſublimes, d'où découlent tous les biens de la ſociété. Qu'avec la juſtice, la prudence & le courage, il ſoit le

Digitized by Google

terme où la Politique doit nous conduire par la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire & la crainte des Dieux. Je vous tromperois par cette complaisance, reprit Phocion en badinant, & il ne dépend pas de moi de disposer du rang des vertus, comme un maître de celui de ses esclaves.

PAR la nature des choses, poursuivit Phocion, il y a des vertus qui n'ont besoin que de se consulter elles-mêmes pour agir, & toujours produire le bien; tels sont la justice, la prudence & le courage. Mais d'autres vertus sont subordonnées entr'elles, & c'est à la vertu supérieure à diriger celle qui lui est soumise. Vous m'allez entendre. La Morale, par exemple, nous ordonne d'être économes, généreux, compatissans; mais ces qualités deviendroient autant de vices, si elles n'étoient gouvernées par une vertu supérieure, la Justice. Mon économie sera criminelle, si je manque à ce que la justice exige de moi à l'égard de mes proches & de mes Concitoyens. Je suis coupable à force de générosité, si je prodigue ma fortune à mes amis, aux dépens de mes Créanciers.

Digitized by Google

Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais ſans foibleſſe, pour ne pas leur ſacrifier les Loix & la République. J'en ſuis fâché pour vous, mon cher Ariſtias, il en eſt de l'amour de la Patrie, comme de l'économie, de la généroſité, &c. Soumis, comme elles, à une vertu ſupérieure, il doit, comme elles, lui obéir; ou ſes erreurs, loin de ſervir la République, en précipiteront la décadence.

CETTE vertu ſupérieure à l'amour de la Patrie (2), c'eſt l'amour de l'humanité. Etendez votre vûe, mon cher Ariſtias, au-delà des murailles d'Athénes. Eſt-il rien de plus oppoſé à ce bonheur de la ſociété, dont nous recherchons le principe, que ces haines, ces jalouſies, ces rivalités qui diviſent les Nations? La Nature a-t-elle fait les hommes pour ſe déchirer & ſe dévorer? Si elle leur ordonne de s'aimer, comment la Politique ſeroit-elle ſage, en voulant que l'amour de la Patrie portât les Citoyens à rechercher le bonheur de leur République dans le malheur de ſes voiſins? Faiſons diſparoître ces frontieres, ces

Digitized by Google

limites qui séparent l'Attique de la Grece ; & la Grece des Provinces des Barbares ; & il me semble que ma raison s'étend, que mon esprit s'éleve, que tout mon être s'aggrandit & se perfectionne. S'il est doux pour moi de voir que mes Concitoyens veillent à ma sûreté, combien n'est-il pas plus agréable de penser que le monde entier doit travailler à mon bonheur ?

COMMENT s'est-il pû faire que des hommes, qui renoncerent à leur indépendance, & formerent des sociétés parce qu'ils sentirent le besoin qu'ils avoient les uns des autres ; n'ayent pas vû que les sociétés ont les mêmes besoins de s'aider, de se secourir, de s'aimer, & n'en ayent pas conclu sur le champ qu'elles devoient observer entr'elles les mêmes régles d'ordre, d'union & de bienveillance, que les Citoyens d'une même bourgade ont entr'eux ? Que la raison est lente à profiter des lumieres de l'expérience, & à secouer le joug de l'habitude, des préjugés & des passions ! Excusons nos premieres Républiques de n'avoir connu pendant long-temps d'autre droit que celui de la force. Sans m'arrêter, Aristias, à

Digitized by Google

vous peindre les mœurs de ces Grecs farouches, avides de pillage, & dont les Capitaines étoient reçus comme des Dieux, dans leurs peuplades, quand ils y revenoient chargés de butin, & suivis des esclaves qu'ils avoient faits sur les terres de leurs voisins, il est certain qu'ils aimoient leur Patrie. Ils vouloient sans doute la rendre riche & florissante au dedans, & redoutable au dehors. Mais cet amour aveugle de la Patrie, quel bien leur procuroit-il? Il ne donna qu'une bravoure plus féroce à des hommes qui n'avoient aucune des vertus qui honorent des êtres raisonnables. Il les porta à des entreprises injustes & violentes. Ces triomphes cruels, dont le vainqueur avoit la stupidité de s'applaudir, ne lui annonçoient que la haine & la vengeance de ses voisins, & des malheurs pour l'avenir. En effet, le doux nom de paix fut ignoré pendant longtemps dans la Grèce. On ne vit de toutes parts que des peuples errans & fugitifs, qui, après avoir été chassés de leurs maisons, y revinrent égorger les conquérans; chaque jour une nou-

Digitized by Google

velle révolution faiſoit périr quelque bourgade de nos Peres.

Ce n'eſt que laſſés & vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrirent enfin les yeux. Chacune de nos Républiques, toujours incertaine de recueillir dans ſes champs les fruits que le Citoyen y avoit cultivés, & toujours à la veille d'être ſubjuguée & aſſervie, ſoupçonna que ſes haines, ſes jalouſies, ſa barbarie, pourroient bien ne lui être pas auſſi avantageuſes qu'elle le croyoit, & comprit qu'il n'y a point d'état qui n'ait beſoin de l'amitié de ſes voiſins. Nous commençâmes alors à faire des traités & des alliances. A meſure que nous apprîmes à diſtinguer un voiſin d'un ennemi, la Grece ſe poliça, les ſoupçons & les haines s'éteignirent, on rechercha les devoirs que la Nature impoſe aux ſociétés. Le droit des Nations n'eſt plus inconnu; déjà on en découvre quelques Loix, & l'amour de la Patrie, dirigé par quelques principes, & uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Digitized by Google

AMPHYCTION lia par une ligue pluſieurs de nos Villes; mais ce n'étoit encore là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'eſt Lycurgue, dont on ne peut jamais aſſez admirer la ſageſſe & les lumieres, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un Etat, qui veut ſe mettre à l'abri des inſultes de ſes voiſins, de ſuivre à leur égard les loix de cette alliance éternelle, que la Nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la Patrie, juſqu'alors injuſte, féroce & ambitieux, fût épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa République bienfaiſante ne ſe ſervant plus de ſes forces que pour protéger la foibleſſe, & défendre les droits de la juſtice, mérita en peu de temps l'eſtime, l'amitié & le reſpect de toute la Grece, à qui ces ſentimens donnerent un goût nouveau pour la vertu.

LES ennemis de Sparte ceſſerent de la haïr, & rechercherent ſon alliance. Ses Alliés, dont la reconnoiſſance n'étoit altérée par aucune crainte, ni même par aucun ſoupçon, devinrent les appuis

Digitized by Google

& les garans de ſon repos & de ſa ſûreté. Les Spartiates, en faiſant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs. Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, &c. nous ne regardions tous comme notre Patrie, que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt réunis par une bienveillance générale, la Grece devint notre Patrie commune; & nos Villes, qui n'avoient ſenti que leur foibleſſe & des allarmes au milieu de leurs diviſions, formerent une République floriſſante, & capable de triompher de toutes les forces de l'Aſie.

O mon cher Ariſtias, pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos Villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La Nature avare n'a-t-elle départi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts, pour être tous heureux.

S'IL eſt ſage à un ſimple Citoyen pourſuivit Phocion, de ſe concilier l'eſtime & l'amitié de ſes

Digitized by Google

compatriotes, n'eſt-il pas plus néceſſaire encore à un Etat d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſes voiſins ? Le Citoyen peut, à la rigueur, ſe paſſer d'amis, & ne pas craindre des ennemis, puiſqu'il eſt ſous la protection des Loix, & que le Magiſtrat eſt toujours à portée d'aller à ſon ſecours. En eſt-il de même d'une République ? Tout ce que les paſſions produiſent chaque jour d'abſurdités, d'injuſtices & de violences entre les différens Peuples, ne prouve-t-il pas combien le droit des Nations eſt une ſauve-garde peu ſûre pour chaque ſociété en particulier ? L'Hiſtoire n'eſt pleine que de révolutions auſſi ſubites que bizarres. Le peuple le plus ſage, & le mieux gouverné, a encore des momens de langueur, de foibleſſe, de diſtraction & d'erreur ; la Ville la plus mépriſable, & qu'on redoute le moins, peut produire par hazard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, & ſe rendre redoutable ; la Politique, en un mot, ne peut jamais prévoir tous les caprices de la fortune, ni tous les dangers dont elle eſt menacée. Quelque puiſſant que ſoit un Etat, cette idée des écueils dont il eſt entouré, ne

Digitized by Google

doit-elle pas l'effrayer, & lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une proſpérité conſtante, ni même ſe ſoutenir long-temps, s'il ne travaille par ſa juſtice, ſa modération & ſa bienfaiſance, à ſe faire des alliés fidéles & zélés?

Vous voudriez, Ariſtias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un Citoyen aime ſa Patrie, quand il flatte & careſſe ſes vices, & ne cherche qu'à la rendre incommode, ſuſpecte & odieuſe à ſes voiſins? Si votre ami vous conſultoit ſur les moyens de mériter de la conſidération dans Athénes, & de gagner les ſuffrages du peuple dans les élections; lui conſeilleriez-vous de paroître un homme ſans foi, d'oublier ſes engagemens, d'uſer en toute occaſion de ſon droit avec rigueur, d'être inſolent & dédaigneux, & de tendre des piéges à toutes les perſonnes avec leſquelles il traite? Pourquoi donc nos ſublimes Politiques conſeillent-ils à la République d'avoir à l'égard des Etrangers la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami? Se fait-on des

Digitized by Google

amis par des injuſtices & des injures ? Les Républiques n'ont-elles pas la même maniere de voir, de ſentir & de juger que les Citoyens ?

SANS doute, Phocion, lui dit Ariſtias, ce ſeroit un blaſphême de penſer que les Dieux ayent mis la raiſon humaine en contradiction avec elle-même, qu'elle pût conſeiller, ſous le nom de Politique, ce qu'elle défendroit ſous celui de Morale. Sans doute que le faux amour de la Patrie a perdu bien des Etats, en ne conſultant pas l'amour de l'humanité. Cependant, continua-t-il, en laiſſant voir la crainte qu'il avoit de ſe tromper, ſeroit-ce trahir ma Patrie, ſi entourée de voiſins ambitieux, inquiets & ſans foi, je lui conſeillois de ſe ſervir pour ſa défenſe des mêmes armes dont elle eſt attaquée ? La modération, la juſtice & la bienfaiſance, ſeront les dupes de l'ambition & de la fraude. D'ailleurs, ſi je ſuis né dans une République qui ne poſſede qu'un médiocre territoire, & qui ne peut armer que peu de bras pour ſa défenſe, ne ſerois-je pas imprudent de vouloir la retenir dans ſa premiere médiocrité, tandis que ſes voiſins ne travaillent qu'à augmenter leurs poſſeſ-

Digitized by Google

sions & leur fortune ? Je dois redouter ces forces accumulées ; & il me semble que ce n'est qu'en s'aggrandissant elle-même, que ma Patrie peut prévenir les dangers que je prévois.

NON, mon cher Aristias, lui répliqua vivement Phocion, si mon ennemi m'attaque avec de mauvaises armes, je me garderai bien de quitter les miennes. Quand, après la guerre Médique, nos Orateurs crurent que c'étoit trahir l'honneur & la fortune d'Athénes, que d'abandonner encore à Lacédémone le commandement des armées, & qu'il falloit contraindre nos alliés à être nos esclaves, puisque la mer étoit couverte de nos vaisseaux; supposons que les Spartiates, au lieu de se servir, à notre exemple, de la ruse & de la force, n'eussent employé, pour conserver l'empire de la Grece, que les mêmes vertus par lesquelles ils l'avoient autrefois acquis. Croirez-vous, mon cher Aristias, que cette Politique leur eût été moins avantageuse que la nôtre qu'ils adopterent? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaise foi de Sparte, & à redouter son ambition, elle nous auroit aisément réduits, en nous

Digitized by Google

débauchant des alliés, que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'eſt parce que cette République avoit abandonné ſes armes pour ſe défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains & ſans régle, tantôt ſe jetterent dans ſes intérêts, & tantôt embraſſerent notre défenſe. De-là des diſgraces égales & des ſuccès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle & capricieuſe dont il falloit ſe plaindre, c'eſt à nos vices ſeuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'aſcendant de ſon gouvernement ſur le nôtre; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoibliſſement, ſi les haſards, qui ſe déclarerent pour elle, s'étoient déclarés pour nous.

APRÈS nous avoir humiliés, elle éprouva un ſort pareil au nôtre. Quelle en fut la cauſe? Cette même Politique injuſte & frauduleuſe, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous aſſervir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'eſprit de diſcorde & d'ambition, que nos querelles avoient fait naître, & recouvré ſans peine leur premier empire. En

Digitized by Google

oppoſant la fraude à la fraude, l'injuſtice à l'injuſtice, la force à la force, ils multiplierent leurs ennemis, & n'eurent plus de régle, ni de principe pour ſe conduire. Si l'ambition & l'injuſtice pouvoient ſe cacher ſous le voile de la vertu, & me dérober leurs manœuvres, je les craindrois; mais les Dieux ne le permettent pas: elles ſe trahiſſent toujours elles-mêmes; & dès que je les apperçois, leur art devient inutile. Si mon ennemi eſt foible, qu'ai-je à craindre? S'il eſt puiſſant, en renonçant à ma modération, dois-je être aſſez mal habile pour lui fournir un prétexte de m'aſſervir? Qu'ai-je à craindre de cette politique artificieuſe qui ne veut que tromper, ſi je ſçais attendre patiemment qu'elle ait épuiſé ſes ruſes & ſes fraudes, & la réduire à me donner des ſignes certains de ſa bonne foi, avant que de traiter avec elle?

SI votre voiſin acquiert une Ville ou une Province, acquérez une nouvelle vertu, & vous ſerez plus puiſſant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illyrie, ni la Péonie, ſi nous n'étions pas corrompus? Seroit-il moins redou-

Digitized by Google

doutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontieres de la Macédoine ? Pourquoi, mon cher Ariſtias, nous effrayer de l'aggrandiſſement d'un de nos voiſins ? S'il aſſervit un peuple aſſez lâche pour ne pas défendre avec vigueur ſon indépendance, quel ſera le fruit de cette brillante conquête ? Des poltrons ſeront-ils plus braves pour ſervir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conſerver leur liberté ? Il ſubjuguera, direz-vous, une Nation courageuſe. Mais plus il aura de peine à la vaincre, plus il ſe défiera de ſon obéiſſance & de ſa fidélité. Pour ne pas craindre ces vaincus indociles, il faudra les humilier, les rendre timides, & ſe priver, en un mot, des forces qu'on avoit eſpéré de joindre à celles qu'on poſſédoit déjà. Cyrus, dit-on, laſſé des révoltes fréquentes des Lydiens, leur ordonna de porter des manteaux, & de chauffer des brodequins ; il leur donna des fêtes, & les amollit par l'uſage des voluptés. La ſublime politique ! Eh ! grands Dieux ! que Cyrus ne laiſſoit-il les Lydiens en repos. Pourquoi acheter à grands frais, par la guerre, des ſujets tou-

Digitized by Google

jours inutiles, & ſouvent dangereux; tandis que ſans peine, ſans inquiétude, ſans verſer des torrens de ſang, la bonne foi, la juſtice & la bienfaiſance, vous acquéreront des alliés & des amis toujours prêts à ſe ſacrifier à vos intérêts?

QUE la politique bienfaiſante de Lycurgue nous ſerve de modéle. Si nous aimons notre Patrie, cherchons à lui faire des alliés, & non pas des ſujets. Je crois, mon cher Ariſtias, vous l'avoir dit, il y a quelques jours, l'ordre que l'Auteur de la nature a établi dans les choſes humaines, ne permettra jamais que la fraude, l'injuſtice & la violence, qui ne ſont entourées que d'ennemis ou d'eſclaves, ſervent de fondement ſolide à la puiſſance d'un Etat. Rappellez-vous ce que nous avons dit. Citez-moi un peuple qui ne ſe ſoit pas affoibli, & enfin ruiné par ſes conquêtes. Quelle eſt la Nation que les dépouilles & l'abbaiſſement des vaincus n'ayent pas corrompue? Babyloniens, Aſſyriens, Medes, Perſes, ſucceſſivement vaincus les uns par les autres, qu'eſt-il réſulté de tant d'ambition, de tant de guerres, de tant de travaux, de tant de victoires? Une Monarchie

Digitized by Google

maîtreſſe de l'Aſie, & qui n'a pû avec des millions de Soldats aſſervir, ni Athenes, ni Lacédémone, deux petites villes qui n'avoient que de la vertu.

Les grandes puiſſances qui, en nous effrayant, excitent notre jalouſie, ſont deſtinées à ſuccomber ſous leur propre poids. C'eſt que la vigilance & les lumieres des hommes ſont trop bornées, leurs paſſions trop fortes, & leurs vertus trop fragiles, pour qu'une grande Province puiſſe être ſagement (3) gouvernée. Plus la machine du Gouvernement eſt étendue, moins les mouvemens en ſeront prompts, rapides, exacts & réguliers. Il eſt d'autant plus difficile de réprimer dans un grand Empire les paſſions qui portent à la révolte, ou qui aviliſſent l'ame, que les Magiſtrats y ſont expoſés de leur côté à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foibleſſe humaine. Il me ſemble que dans nos villes de la Grece, je pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la Magiſtrature; mais je comprends que ſi je gouvernois une Satrapie de Perſe, il faudroit me contenter de dé-

Digitized by Google

ſirer le bien, ſans pouvoir le faire. Tous les reſſorts du Gouvernement doivent ſe détendre dans un grand Etat ; toutes les loix y ſont néceſſairement mépriſées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force & action dans une petite République, un grand Empire paroît frappé de paralyſie ; & voilà pourquoi une poignée de Perſes a autrefois conquis l'Aſie ſur les Medes. Voilà la cauſe des diſgraces de Xercès ; voilà pourquoi nos Peres ont fait trembler ſes ſucceſſeurs juſques dans leur Capitale.

MON cher Ariſtias, pourſuivit Phocion, j'ai tâché de ramener à des principes fixes & certains, cette ſcience qu'on nomme Politique, & dont les Sophiſtes nous avoient donné une idée bien fauſſe. Ils la regardent comme l'eſclave ou l'inſtrument de nos paſſions ; de-là l'incertitude & l'inſtabilité de ſes maximes ; de-là ſes erreurs, & les révolutions qui en ſont le fruit. Pour moi, je fais de la politique le miniſtre de notre raiſon, & j'en vois réſulter le bonheur des ſociétés.

JE n'aurois rien à ajoûter aux principes généraux que je vous ai développés, ſi tous les

Digitized by Google

hommes étoient capables de connoître & d'aimer la vérité. Mais c'eſt une eſpérance à laquelle il ſeroit inſenſé de ſe livrer. Quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit, & on ne verra éternellement qu'erreurs & que vices. Ce n'eſt pas le bonheur auquel la Nature nous deſtine, que les hommes veulent connoître ; ils voudroient qu'on leur apprît à être heureux ſelon leurs goûts & leurs préjugés. Puiſque la raiſon, depuis la naiſſance du monde, réclame inutilement ſes droits contre les paſſions, attendons-nous, Ariſtias, qu'elle ne ſera pas plus heureuſe dans la ſuite, & que la jalouſie, la haine & l'ambition, qui ont déja perdu tant de Peuples, de Républiques & d'Empires, exerceront encore leur aveugle fureur ſur les Nations.

Au milieu de cet eſprit de brigandage dont la terre eſt infectée, & que rien ne peut extirper; au milieu des dangers dont tous les peuples ſont menacés, il ne ſuffit donc point à une République de n'avoir rien à craindre de ſes propres paſſions. Il faut qu'elle ſe défie de celles des étran-

Digitized by Google

gers, & soit en état de les contenir & de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération & la bienfaisance qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vû, à concilier l'estime & l'affection des étrangers, & par conséquent à servir de rempart contre leurs passions. Mais ce rempart, Aristias, n'est pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les passions s'égarer dans leur yvresse, jusqu'à mépriser & haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'est-à-dire, que la Politique vous fait une loi de ne cultiver la paix, qu'en étant toujours prêt à faire heureusement la guerre.

Je sçais qu'un peuple tempérant qui aime le travail & la gloire, & craint les Dieux, aura nécessairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues, & de la fermeté dans les revers. Dans chaque occasion il prendra sans effort la vertu qui lui sera la plus utile. Sans doute que toutes ses forces se réuniront dans le danger, & qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Aristias, que les qualités d'emprunt, si je puis parler ainsi, avec

Digitized by Google

lesqu'elles on n'est pas familiarisé par un usage journalier, n'ont presque aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une République l'image de la guerre, si les esprits ne sont pas accoutumés avec l'idée des périls, si les Citoyens ne sont préparés par leur éducation à être soldats, craignez que la vûe du danger & leur inexpérience ne les consternent. La crainte est une passion des plus naturelles au cœur humain, & des plus dangereuses. Empêchez que l'ame n'y soit ouverte; quand la crainte engourdit les sens & trouble la raison, il n'est plus temps d'y remédier.

Que notre République soit donc militaire, que tout Citoyen soit destiné à défendre sa Patrie; que chaque jour il soit exercé à manier ses armes, que dans la ville il contracte l'habitude de la discipline nécessaire dans un camp. Non-seulement vous formerez par cette politique des soldats invincibles; mais vous donnerez encore une nouvelle force aux loix & aux vertus (4) civiles. Vous empêcherez que les douceurs & les occupations de la paix n'amolliſſent & ne corrompent insensible-

Digitized by Google

ment les mœurs ; car ſi les vertus civiles, la tempérance, l'amour du travail & de la gloire, préparent aux vertus militaires, celles-ci leur ſervent à leur tour d'appui.

DEPUIS que notre Gouvernement, pour favoriſer la pareſſe & la lâcheté, a permis de ſéparer les fonctions civiles des militaires, nous n'avons ni Citoyens, ni ſoldats. Des hommes qui croyoient n'avoir plus beſoin de courage, ne tarderent pas à ne s'occuper que de plaiſirs ou d'intrigues. Leur caractere ne conſerva ni force, ni nobleſſe, & leur voix eſt cependant comptée dans le Sénat & la Place publique. De-là ſont nés tous ces décrets qui nous couvriront d'un opprobre éternel, & une certaine molleſſe dans l'eſprit national, qui ne permet aucun retour vers le bien. Nos armées ne furent compoſées que de la lie de la République. Nos ſoldats comparerent leur ſort avec celui des Citoyens riches, oiſifs & voluptueux, qui vivoient dans leurs maiſons. Ils porterent les armes avec dégoût ; la guerre leur parut le dernier des métiers, & ils ne la font depuis que dans l'eſpérance de piller, & de

Digitized by Google

jouir un jour du fruit de leurs rapines. Comment ſeroit-il poſſible de former une pareille milice à cette diſcipline auſtere & réguliere, ſans laquelle le courage même ſeroit inutile ? Comment parviendriez-vous à donner à ces ſoldats avares & mercénaires les ſentimens de généroſité que doivent avoir les défenſeurs de la Patrie ?

QUE nos riches Citoyens ſont inſenſés de confier à d'autres qu'à eux-mêmes la garde de la République, & de ne pas prévoir qu'ils s'expoſent à perdre cette liberté, ces richeſſes, cette oiſiveté, ces plaiſirs dont ils ſont ſi jaloux. Chaque jour notre aviliſſement augmente avec notre corruption. Ou nous ſerons enfin vaincus par nos ennemis, ou nous nous détruirons de nos propres mains. Il ne faut pas ſe flatter qu'il régne pendant long-temps un certain accord entre les riches qui ne contribuent qu'avec chagrin aux frais de la guerre, & les pauvres qui la font en murmurant aux dépens de leur ſang. Ils ſe mépriſent déja ſecrettement ; & dès que la méſintelligence aura éclaté entr'eux, leur haine ſera irré-

Digitized by Google

conciliable. Si ceux-ci triomphent, ils opprimeront leur Patrie, & lui donneront un tyran pour ſe faire un protecteur qui les enrichiſſe & les venge. Si les autres, par un haſard difficile à prévoir, acquiérent l'Empire ſans ſe diviſer, ils régneront en tremblant; & pour ſe délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercénaire, toujours redoutable à des Citoyens oiſifs, & cependant incapable de ſervir de rempart à la République (5) contre des ennemis courageux & diſciplinés.

ON nous parle ſouvent de Carthage, dont les Citoyens ne ſont occupés que de leur commerce & de leurs richeſſes, tandis que des ſoldats achetés à prix d'argent, lui ont acquis, & lui conſervent l'Empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me raſſure pas. Si cette République, mon cher Ariſtias, m'étaloit ſes richeſſes, ſon pouvoir, ſes armées, ſes vaiſſeaux, comme Créſus fit voir autrefois à Solon les richeſſes de ſon tréſor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus heureux; je répondrois aux Carthaginois: j'ai vû une petite République qui ne couvre point

Digitized by Google

la mer de ſes vaiſſeaux, qui aime ſa pauvreté, qui n'a point de ſujets, dont tous les Citoyens ſont ſoldats, & je crois ſon bonheur mieux affermi que le vôtre. S'ils s'indignoient de ma liberté, pourquoi, leur dirois-je, voulez-vous que j'eſtime une proſpérité que mille accidens doivent déranger, & qui ne tient qu'à des circonſtances qui ne peuvent ſubſiſter? Solon vouloit attendre que Créſus fût mort pour juger de ſon bonheur. Sans me laiſſer éblouir par la puiſſance des Carthaginois, j'attendrai de même, pour juger de leur proſpérité, de voir comment ils réſiſteront aux entrepriſes de leurs propres armées, ſi elles ont aſſez de courage pour ſe mutiner (6) & ſe révolter. J'attendrai qu'ils ayent affaire à un ennemi brave, pauvre, & exercé à la guerre. Si, comme Créſus, ils trouvent un Cyrus, s'ils deviennent les eſclaves d'un de leurs Généraux, convenez, Ariſtias, que les Politiques, qui admirent aujourd'hui la ſageſſe & la proſpérité des Carthaginois, ſeront obligés de changer de langage.

Si cette République a acquis de grandes Provinces, apparemment que les vaincus étoient en-

Digitized by Google

core moins braves & moins disciplinés que ses mercénaires. Si elle domine sur ses voisins, sans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ses vices. Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats, ait la supériorité. Mais n'en concluez pas, Aristias, qu'il se gouverne sagement; il est perdu, si un de ses voisins se corrige de quelqu'un de ses défauts. Misérable République qui ne réussit, & ne se soutient que par l'imbécillité & la corruption de ses voisins & de ses ennemis! Ce défaut de Carthage a été le défaut de presque tous les Etats. Au lieu de ne consulter que les besoins essentiels de la société, & de ne chercher que ce qui doit la rendre heureuse dans toutes les circonstances & dans tous les temps; l'imprudente Politique se laisse séduire par des succès passagers. Elle ne s'est presque jamais fait que de fausses régles, & de-là ces révolutions dont tant de Peuples ont été, & seront encore les victimes. Oui, Aristias, je prédis d'avance la chûte des Carthaginois, je la vois; car il y aura éternellement sur la terre quelque peuple toujours prêt à

Digitized by Google

faire la guerre aux Nations qui ſont riches; & juſqu'à préſent les richeſſes qui corrompent les mœurs, ont toujours été le butin du courage & de la diſcipline.

QUE nous ſommes loin, s'écria Ariſtias, des vrais principes de la Politique ! L'Hiſtoire de la Grece, & ce qu'on nous raconte des révolutions arrivées dans les Etats qui partageoient autrefois l'Aſie, ne prouvent que trop, Phocion, la vérité de votre doctrine, & le malheur de notre ſituation préſente. Accoutumé à entendre dire perpétuellement à nos Politiques que l'argent (7) eſt le nerf de la guerre, j'ai, je l'avoue, quelque peine à comprendre qu'elle puiſſe ſe faire ſans occaſionner de grandes dépenſes. De grace, ajouta-t-il, diſſipez tous mes doutes; apprenez-moi pourquoi je me trompe, quand il me ſemble que c'eſt notre pauvreté qui nous met dans l'impuiſſance d'avoir une flotte, & de ſoudoyer une armée.

MON cher Ariſtias, lui répondit Phocion, ces belles maximes inventées par l'avarice, & que nos Athéniens répétent aujourd'hui par habitude, vous

Digitized by Google

ne les auriez pas entendues, quand nos Peres vainquirent les Perſes à Marathon & à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire & du travail, le courage & la diſcipline, comme le nerf de la guerre & de la paix, ils mépriſoient l'argent, & il leur fut inutile. Ils étoient pauvres, & ils eurent une flotte nombreuſe pour combattre Xercès; ils la conſtruiſirent de la charpente de leurs maiſons; ils ne payoient point leurs ſoldats Citoyens, & ils eurent une nombreuſe armée de héros.

NON, Ariſtias, ce n'eſt point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte & une armée. N'en accuſez au contraire que nos richeſſes, qui, en s'augmentant ont inſpiré à une partie des Citoyens cette avarice baſſe & ſordide qui n'oſe jouir, & livré le reſte à la volupté, qui ne ſacrifiera jamais ſon luxe & ſes plaiſirs aux beſoins de la République. Les reſſources de la vertu ſont infinies; plus on les employe, plus elles ſe multiplient. Quelqu'immenſes que ſoient les richeſſes, elles s'epuiſent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames; l'amour de l'argent ne produit rien que de

Digitized by Google

bas, parce qu'il ne frappe que des ames baſſes. Si l'argent eſt auſſi puiſſant que le diſent les Athéniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Ariſtide, un Themiſtocle, des Magiſtrats, des Citoyens & des Héros?

QUAND Athenes, ſous la Régence de Périclès, ſe fut enrichie des dépouilles des vaincus, & des tributs levés ſur nos alliés, il y eut un inſtant où la République parut avoir acquis un nouveau dégré de puiſſance & de force. Nos nouvelles richeſſes n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennes mœurs, nous les employâmes généreuſement à conſtruire des vaiſſeaux, & acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, & nous parûmes les arbitres de la Grece. Nos Magiſtrats, trompés par cette apparence de proſpérité, crurent ſans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, & que notre pauvreté ſeule ſoutenoit, ſeroient encore les économes & les diſpenſatrices de nos richeſſes. Ils penſerent donc que la République ne pourroit jamais être trop riche; erreur groſſiere. L'or & l'argent, en nous rendant avares, éteigni-

Digitized by Google

rent bientôt le ſentiment de l'honneur & de la généroſité, & nous livrerent à tous les vices, en nous faiſant aimer le luxe. L'argent devint alors le nerf de la guerre & de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la Patrie les ſervices qu'elle recevoit autrefois ſans ſalaire. A quoi nous ſervirent alors nos richeſſes dangereuſes? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs ſe dépravoient. Nous avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par nos beſoins, qu'enrichis par nos rapines & nos injuſtices, la République fut pauvre, & éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ſes Citoyens avoient tous les vices de la richeſſe.

FAITES rougir de leur abſurdité ces Politiques inſenſés, qui, pour rendre quelque vigueur à la République expirante, voudroient y attirer tout l'or (8) & tout l'argent du monde entier. Les aveugles! ils entreprennent de raſſaſier à force d'argent des paſſions inſatiables! Nos peres avec dix talens étoient riches, avec deux mille nous ſommes pauvres;

Digitized by Google

pauvres ; donnez-nous en encore deux mille, & nous nous croirons encore plus pauvres que nous ne le ſommes aujourd'hui. Nous en ſommes déja venus au point de confondre le luxe & le faſte des riches avec la proſpérité de la République. Leur fortune domeſtique qu'il faut ménager, leurs plaiſirs qu'il ne faut pas troubler, voilà les objets ridicules que la politique, déſormais impuiſſante, eſt obligée de regarder comme les vrais beſoins de l'Etat. Augmentez la corruption avec nos richeſſes, & nos maux deviendront encore plus accablans.

La Nature, mon cher Ariſtias, n'a point fait les hommes pour poſſéder des tréſors. Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres ? Ne naiſſons-nous pas tous avec les mêmes beſoins : Elle répand ſes bienfaits avec une libérale économie ; uſons-en avec la même ſageſſe. La loi qui permet qu'il ſe forme de grandes fortunes dans une République, condamne une foule de miſérables à languir dans l'indigence, & la Cité n'eſt plus qu'un repaire de tyrans & d'eſclaves jaloux & ennemis les uns des autres. Eſſayer d'y faire germer les vertus qui ſont

Digitized by Google

le bonheur & la force de la société, c'est le comble de la folie. Voilà cependant ce que tentent nos Politiques avides d'or & d'argent ; ils jettent des semences d'avarice, de volupté, de mollesse, d'injustice, de fraude, de haine, &c. & ils s'attendent à en voir naître la justice, la tempérance, le courage, la générosité & la concorde.

ON vous a dit, Aristias ; & on le répète sans cesse dans Athenes, que l'argent est nécessaire pour faire une longue guerre, ou la porter loin de son territoire ; & voilà encore ce qui prouve combien les richesses sont dangereuses. Pourquoi désirer aux hommes qu'ils puissent étendre & perpétuer le fléau le plus redoutable de l'humanité ? Tant que la Grece a été pauvre, les guerres de nos Républiques ont été courtes. Nous nous sommes enrichis, & nos guerres ont été assez longues pour allumer des haines éternelles, & rompre tous les liens de cette alliance qui faisoit notre sûreté au dedans & au dehors. Si Lycurgue avoit raison de dire aux Spartiates : *Voulez-vous être toujours libres & respectés : soyez toujours pauvres, & ne tentez jamais de faire des conquêtes ;* je vous

Digitized by Google

demanderois de quelle utilité peuvent être ces entrepriſes qu'on fait loin de ſon territoire.

ON a des alliés, me direz-vous, que l'injuſtice opprime, & il faut voler à leur ſecours. Sans doute il faut remplir ſes engagemens; mais que vos mœurs & vos beſoins ſoient ſimples, & partout la terre vous fournira une ſubſiſtance abondante. Quels tréſors avoient les Scythes, quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Aſſyrie? Un arc, des fléches, des javelots, un grand courage, voilà tout ce qu'ils poſſédoient. Qu'on eſtime votre courage & votre diſcipline, & les alliés, dont vous prenez la défenſe, ne vous laiſſeront manquer de rien.

MAIS du moins, dit Ariſtias, tandis que les Citoyens tempérans & laborieux aimeroient la gloire & la pauvreté, la République ne pourroit-elle pas avoir un tréſor, qu'elle n'ouvriroit que dans une extrême néceſſité? Non, mon cher Ariſtias, répartit Phocion; & ſi vous êtes prudent, vous n'expoſerez point la vertu de vos Citoyens à

Digitized by Google

cette tentation. Pourquoi garder parmi vous cette boëte de Pandore? Il ne s'agit pas de se faire illusion, & d'associer dans la théorie des choses insociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces trésors publics. C'est une chimere que d'en vouloir former un dans un Etat dont les mœurs sont dépravées; quelque séveres que soient les loix qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le secret de le piller impunément. Dans une République vertueuse, des Magistrats sensés ne penseront jamais que sa vertu ne lui suffise pas. S'ils imaginent un trésor public, c'est une marque que la vertu s'altere; & leur imprudence, au lieu d'affermir l'Etat, en sappe les fondemens. Soyez sûr que les Citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté, quand l'Etat amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une régle générale; suivant que la Politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la République, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

)o(

Digitized by Google

CINQUIE'ME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit uſer, en réformant une République dont les mœurs ſont corrompues. De l'uſage qu'on peut faire des paſſions. Différentes maladies des Etats.

QUELS momens heureux nous avons paſſés dans la maiſon de Phocion ! Au retour de notre promenade ſur les bords du Céphiſe célébré par nos Poëtes, nous prîmes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretînmes avec gayeté. Les feſtins du grand Roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés ſans art par la femme de Phocion. Il plaiſanta agréablement ſur le luxe de ſa table, qu'il comparoit au brouet noir des Spartiates. Quand Ariſtias, dit-il, ſera un peu plus apprivoiſé avec la philoſophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui, il faut encore le ménager; il pourroit trou-

Digitized by Google

ver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eut fait une eſpéce de libation aux Dieux tutélaires d'Athenes, & à ſes Dieux domeſtiques, nous paſsâmes dans ſon jardin. Je vois votre impatience, dit-il à Ariſtias, aſſeyons-nous un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athenes; & puiſque vous le voulez, nous reprendrons notre morale & notre politique.

MON cher Ariſtias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remédes qu'on peut appliquer aux maux préſens de notre République, & vous inſtruire des reſſources que notre ſituation même nous préſente encore pour en ſortir; & cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aye voulu vous faire un étalage orgueilleux de philoſophie. Si je ne me trompe, il vous eſt aiſé de ſentir que ſans le ſecours de ces premieres vérités, qui doivent ſervir de régle immuable à l'homme d'Etat dans chacune de ſes opérations, jamais je n'aurois pû vous rien dire qui eût ſatisfait votre raiſon. Je

Digitized by Google

me ſerois égaré, & je vous aurois égaré à ma ſuite. Nous n'aurions corrigé une ſottiſe que par une autre ſottiſe; nous aurions imaginé des reſſources, des expédiens; & la vraie ſcience de la politique eſt de n'en avoir pas beſoin. Je vous aurois propoſé au haſard des palliatifs ſouvent inutiles, & même capables d'irriter le mal que nous aurions voulu ſoulager.

SI j'ai réuſſi à vous convaincre de cette grande vérité, que la Providence a établi une telle liaiſon entre la morale & la politique, que le bonheur des Etats eſt attaché à la pratique des vertus, & que leur ruine commence toujours par quelque vice; il vous ſera déſormais facile de ne tomber dans aucune des fautes que pluſieurs grands hommes ont commiſes. Vous avez une pierre de touche pour juger de la bonté de vos opérations. Vous vous garderez bien d'imiter Thémiſtocle, qui, pour rendre Athenes maîtreſſe de la Grece & de la Mer, propoſa de brûler la flotte des Grecs qui hivernoit dans le port de Pégaſes. Ariſtide jugea que rien n'étoit plus utile aux Athéniens que

Digitized by Google

ce projet, mais que rien en même temps n'étoit plus injuste. Vous, Aristias, vous serez actuellement plus sage que le juste Aristide même ; & n'admettant aucune distinction entre l'utile & le juste, le nuisible & l'injuste, vous jugerez que rien ne pouvoit être plus pernicieux aux Athéniens que l'entreprise injuste de Thémistocle. C'étoit acheter un avantage passager, en nous rendant pour toujours odieux à la Grece entiere. Qui auroit osé compter sur nous après une pareille perfidie? Qui n'auroit pas détesté notre alliance, & mépriſé nos sermens ? Les Grecs réunis auroient conjuré notre perte, &, pour se venger, ils n'auroient pas craint d'implorer le secours de la Perse même, & de lui demander des vaisseaux.

Le décret qu'on propose au peuple, est-il propre à lui faire aimer quelque vertu, ou à le détacher de quelque vice? Favorisez cette loi de toutes vos forces, vous êtes sûr de servir utilement votre Patrie. Vous condamnerez Agésilas, qui voyant qu'un grand nombre de Citoyens avoit fui à la bataille de Leuctre, & que la République avoit besoin de soldats, fut d'avis de laisser pour

Digitized by Google

cette fois sans exécution la loi qui notoit d'infamie (1) les poltrons. Qu'espéroit-il d'une armée de fuyards? La lâcheté avoit fait tout le mal; il falloit donc être plus attaché que jamais à la rigueur des anciennes loix qui avoient rendu jusqu'alors les Spartiates invincibles. Favoriser les fuyards, c'étoit ne pas réparer la défaite de Leuctre, & préparer cependant de nouvelles disgraces à Lacédémone.

Après les réflexions que nous avons faites jusqu'à présent, vous pouvez sans peine, mon cher Aristias, vous faire une régle pour juger de l'importance des loix. Celles qui sont les plus propres à tempérer nos passions, & régler les mœurs publiques, sont aussi les plus nécessaires, & doivent être les plus sacrées. Dans aucun temps, dans aucune circonstance, sous aucun prétexte, il n'est permis de les négliger. Je serois bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures, & affecter de nouvelles graces, que je ne le serois de quelque commotion dans la Place publique, ou de l'ambition d'un Magistrat qui vou-

Digitized by Google

droit s'élever au-deſſus de ſes Collégues. Quand les loix des mœurs ſubſiſtent, toutes les autres ſont en ſûreté; mais leur décadence entraîne néceſſairement la ruine du Gouvernement.

QUOIQUE tout vice ſoit pernicieux, comme toute vertu eſt utile, il faut, lorſqu'on médite la réforme d'une République corrompue, ne pas s'abandonner à un zéle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui ſe prêtent un ſecours mutuel, & que la politique doit principalement cultiver dans une République qui les poſſede encore; il y a auſſi des vices féconds, & qui ſervent, pour ainſi dire, de matrice & de foyer à la corruption; & c'eſt à les proſcrire que la politique doit d'abord travailler dans une République corrompue.

A leur tête eſt ce vice dont je ne ſçais pas le nom, monſtre à deux corps, compoſé d'avarice & de prodigalité, qui ne ſe laſſe jamais, ni d'acquérir, ni de diſſiper, & dont les beſoins toujours renaiſſants, & toujours inſatiables, ne ſe refuſent à aucune injuſtice. S'il eſt foible, & ne ſe mon-

Digitized by Google

tre encore qu'avec quelque retenue, réuniſſez toutes vos forces, & oſez l'attaquer avec courage. Pourſuivez-le juſques dans ſes derniers retranchemens ; s'il ne ſuccombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle erreur à quelques Républiques de proſcrire le luxe dans le public, & de le tolérer dans le ſein des familles, d'inviter à la modeſtie des mœurs par des loix ſomptuaires, & de les altérer par la pompe des fêtes publiques !

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des Citoyens, régne avec autant d'effronterie que d'empire, vous ne feriez que l'irriter, & lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Ruſez alors avec lui, tendez-lui des piéges, agiſſez avec la prudence d'un Général, qui n'oſant livrer bataille à une armée dont il ſent la ſupériorité, l'obſerve, la gêne dans ſes opérations, lui coupe les vivres, & tâche en un mot de la fatiguer & de la ruiner ſans rien haſarder. Ce vice monſtrueux dont je vous parle, en produit mille autres qui ſont autant d'alliés, d'auxiliaires, &, pour ainſi dire, de gardes qui veillent à ſa ſûreté. C'eſt ſur eux que doit tomber votre principal ef-

Digitized by Google

ſort. Epiez les circonſtances favorables à votre entrepriſe. Tantôt vous noterez d'une flétriſſure la molleſſe ou la prodigalité, tantôt vous avilirez le luxe, & peut-être parviendrez-vous un jour à faire des réglemens qui, donnant des bornes à l'induſtrie & à l'avarice, feront diſparoître dans la fortune des Citoyens cette diſproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En ſuivant, mon cher Ariſtias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous verriez tomber les vices les plus pernicieux à la ſociété; car rien n'eſt plus oppoſé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la pareſſe; l'amour de la gloire & la crainte des Dieux anéantiront cet inſtinct bas & groſſier, qui empêche tout Citoyen vicieux de chercher ſon bonheur particulier dans le bonheur public.

Mais, il faut l'avouer, il y a des temps où, par ſageſſe même, il faut renoncer à cette méthode. C'eſt la vertu dont un peuple eſt le moins

Digitized by Google

éloigné, & non pas la vertu par elle-même la plus importante ou la plus avantageuse à la société, que la politique doit alors encourager. Par exemple, Aristias, nous avons aujourd'hui une loi qui applique à des représentations de Comédie les fonds destinés autrefois à la guerre, & il est défendu, sous peine de mort, d'en demander la révocation. Il n'y a de louanges à Athènes que pour des décorateurs de théâtre, des comédiens & des joueurs de flûte; des femmes désœuvrées & frivoles ont communiqué leur désœuvrement & leur frivolité à nos jeunes gens; nos Magistrats & leurs Courtisanes font un trafic public du pouvoir de la Magistrature; ils voyent d'un œil indifférent, & peut-être avec joie, les maux de la Patrie, dont ils profitent; le peuple jaloux, & fatigué de son oisiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'Etat; il regarderoit un Magistrat honnête homme & éclairé comme un tyran; & ne se croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, en faveur de l'ineptie qui ne se fait pas craindre. Nous ressem-

Digitized by Google

blons tous à cet Athénien qui donna sa voix pour condamner Aristide à l'Ostracisme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeller le juste Aristide. Croyez-vous que dans de pareilles circonstances, il fallût révéler aux Athéniens les vérités que j'ai mises sous vos yeux? Les gens mêmes qui gémissent de nos désordres, & désirent encore le bien parmi nous, seroient effrayés de l'espace immense qu'ils auroient à franchir, & tomberoient dans le découragement. Les mauvais Citoyens, à la vûe de la sagesse qu'on leur proposeroit, croiroient qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit d'après tous les Sages de l'antiquité, me feroit passer pour un (2) insensé auprès des uns, & pour un perturbateur du repos public auprès des autres; & quelle espérance, mon cher Aristias, aurois-je alors de réussir? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonspection, & cette circonspection elle-même semble être un nouveau châtiment dont l'Auteur de la nature punit nos vices, & par lequel il nous avertit d'être en garde contre

Digitized by Google

une corruption à laquelle il eſt ſi difficile de remédier.

POUR détruire des préjugés, il faut quelquefois pouſſer la condeſcendance juſqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriſer un autre. Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors uſer ; graces à notre corruption, nous n'avons rien à craindre d'un zéle immodéré pour la vertu. Puiſque toute vertu eſt utile, puiſqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une ſeconde, eſſayez à différentes repriſes, & ſans vous laſſer, les diſpoſitions de vos Citoyens. Après un premier ſuccès, n'en perdez pas le fruit, en négligeant d'en avoir un ſecond. Tâchez de réveiller dans les cœurs quelque étincelle de l'amour de la gloire ; c'eſt la ſeule de toutes les vertus qui, par le ſecours de la vanité, peut encore ſe montrer au milieu d'une extrême corruption. Tous vos efforts ſeront-ils vains ? Il reſte une derniere reſſource à la politique ; c'eſt de ſe ſervir des paſſions mêmes pour affoiblir peu à peu, & ruiner leur Empire.

Digitized by Google

A ces mots, mon cher Cléophane, notre nouvel innitié aux secrets de la sageſſe, ne put s'empêcher de ſoûrire en me regardant. Les paſſions, dit-il, ſont donc quelquefois utiles ? Oui, mon cher Ariſtias, lui répartit Phocion, comme ces poiſons que la Médecine convertit quelquefois en remédes. N'importe, reprit Ariſtias; & de tous les moyens de corriger un peuple vicieux, je ſoupçonne que le plus déſagréable n'eſt pas celui d'employer nos paſſions. Je liſois hier, continua-t-il, la *République* de Platon; il ne dédaigne pas de regarder les plaiſirs de l'amour comme un reſſort (3) dont la Politique doit ſe ſervir pour animer le courage, & le porter aux actions héroïques. Puiſqu'il peut être l'aiguillon & le prix de la valeur; vous voulez ſans doute, Phocion, que dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aiſée la pratique de toutes les vertus les plus néceſſaires à la ſociété.

POINT du tout, répondit Phocion en ſoûriant, & de votre empreſſement à vouloir deviner ma penſée, je conclus; mon cher Ariſtias, que vous

vous n'êtes plus le maître de votre cœur. Quelle autorité, poursuivit Phocion, venez-vous de me citer ? Platon, l'élève, l'ami de Socrate, le confident de ses pensées ! oserois-je ne pas me soumettre à son sentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même dans son école, que l'homme le plus sage paye toujours quelque tribut à l'humanité, & que notre raison ne doit se soumettre qu'à la vérité ?

Je le vois, mon cher Aristias, vous voudriez que la plus belle femme fût la récompense de l'homme le plus brave, le plus juste & le plus prudent. Mais faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une passion déja trop impérieuse, trop ennemie de l'ordre, & qu'on ne sçauroit trop réprimer. Le premier soin de tous les législateurs n'a-t-il pas été de donner des régles à l'amour ? Et de-là sont nées chez tous les peuples les loix saintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fussent communes dans sa République, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs & d'honnêteté dans cette espéce de

Digitized by Google

débauche ? Son objet même n'eſt-il pas de dégager le cœur de toute affection particuliere, pour l'attacher plus étroitement à l'Etat ? Sans doute que nos peres n'y entendoient rien de ne pas connoître le grand mérite de la proſtitution. Ils étoient bien groſſiers & bien aveugles. Puiſque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laiſſé de faire d'aſſez belles choſes à Marathon, à Salamine, à Platée, j'ai regret que Thémiſtocle & Pauſanias n'ayent pas fait publier à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenſes inſipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des Grecs auroit le privilége d'enlever à ſon gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à propoſer cet admirable expédient ? Nos ſoldats préparés par des idées de galanterie, & de débauche à être laborieux, infatigables, diſciplinés, obéiſſans, triompheroient bien aiſément des ſoldats de Philippe, qui a la ſottiſe de vouloir qu'il y ait des mœurs dans ſon camp.

POUR nos Aréopagites & nos Sénateurs, il eſt évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit ſur la pudeur des fem-

Digitized by Google

mes, ce seroit un moyen infaillible de les rappeller à cette intégrité majestueuse qui doit former le caractère des Magistrats. Sans doute que le temps qu'ils employent aujourd'hui à corrompre & séduire de jeunes beautés, seroit désormais consacré au service de la République, & qu'une sage émulation. . . . . Mais parlons sérieusement, mon cher Aristias; est-il possible qu'on connoisse assez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur, & énerve l'esprit & le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence & de la magnanimité? Ne sçait-on pas combien les plaisirs qui tiennent à nos sens, sont inconstans, combien ils rassasient & lassent? Il y a un âge où ils sont inconnus, & un autre où ils seroient laborieux; & dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour est une yvresse qui trouble presque continuellement la raison.

C'est par les passions qui tiennent immédiatement à nos sens, que nous sommes rabaissés à la condition des animaux; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, & on ne les rend honnêtes qu'en les soumettant aux

Digitized by Google

loix de la raiſon. J'excuſe la jeuneſſe qui s'égare, chaque âge a malheureuſement ſes infirmités; mais je veux qu'au lieu de s'applaudir au milieu de ſes erreurs, & de vouloir les annoblir, elle ait le courage de les déſapprouver. Je veux que la raiſon conſerve ſa liberté, & que mettant de l'honnêteté juſques dans les choſes deshonnêtes, elle rougiſſe des beſoins des ſens.

JE n'ignore pas que l'eſpérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choſes. Je ſçais que les Scythes conquirent autrefois l'Aſſyrie pour avoir des palais ſomptueux, des liqueurs délicieuſes & des femmes parfumées; & je ne ſuis pas étonné que ces paſſions brutales ayent donné à un peuple encore ſauvage de la valeur & de l'audace. Mais les mêmes eſpérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déja amolli par les plaiſirs? Remarquez d'ailleurs, Ariſtias, que dès le moment où ces paſſions commencerent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent auſſi mols, auſſi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, & que ces paſſions ne leur donnerent aucune des vertus qui font le

Digitized by Google

Citoyen. L'amour des voluptés en fit, si vous voulez, des héros ; la jouissance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conserver leurs conquêtes. Chassés ou égorgés par leurs esclaves, leur Empire dura à peine cinq Olympiades.

Le bien passager que ces passions peuvent produire, est trop douteux & trop court; le mal qui les suit est trop certain & trop durable, pour que la Politique doive jamais en faire usage. Je ne vous citerai que l'exemple de Cyrus. Ce Prince régnoit sur un peuple tempérant, sobre, actif, laborieux. Les vices qui depuis long-temps avoient inondé l'Asie, sembloient avoir respecté la petite Province, qui portoit alors le nom de Perse. Cyrus ne connut point son bonheur. Trompé par une malheureuse ambition, ou ne sçachant peut-être pas que ce n'est ni l'étendue des Domaines, ni le nombre des Provinces, qui font la grandeur du Prince & la sûreté de sa Nation, il voulut avoir la gloire d'être le fondateur d'une puissante Monarchie. Il présenta à ses Sujets

Digitized by Google

les richeſſes, l'abondance & les voluptés des Royaumes voiſins, comme le prix de leur courage & de leurs conquêtes. Tout fut vaincu; mais à peine Cyrus eut-il ſoumis l'Aſie, que la récompenſe qu'il avoit accordée à la valeur de ſes ſoldats, l'éteignit. Il vit les Perſes, autrefois vertueux & pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer & languir dans la molleſſe. *Si nous ne ſongeons*, leur dit-il alors, *qu'à accumuler richeſſes ſur richeſſes, ſi nous nous livrons témérairement aux voluptés, & penſons que l'oiſiveté & la pareſſe doivent être le prix de nos travaux, & peuvent nous rendre heureux, nous ne tarderons pas à perdre ce que nous avons acquis.* L'avis de Cyrus étoit ſans doute très-ſage, mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de ſon ambition, & des moyens imprudens qu'il avoit employés pour la ſatisfaire. Ses Sujets, corrompus d'abord par l'eſpérance, & enſuite par la jouiſſance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeller à leur ancienne vertu; & au lieu de ce titre de fondateur d'une Monarchie puiſſante & floriſſante qu'il

Digitized by Google

croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perſes, & ne laiſſoit à ſes ſucceſſeurs qu'un Empire bien moins ſolidement affermi que celui qu'il avoit reçû de ſes peres.

Ce ſont les paſſions de l'ame dont la Politique peut ſe ſervir, parce qu'elles naiſſent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne ſe laſſent point, & qu'on peut en quelque ſorte leur donner la teinture de la vertu. Telles ſont l'envie, la jalouſie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces paſſions ſont hideuſes par leur nature; elles préparent l'ame à être injuſte, & abandonnées à elles-mêmes, elles ſe portent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois entre les mains de la Politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïſme; mais pour voir opérer ces miracles, il faut que les Citoyens ne ſoient pas entiérement corrompus par l'avarice, la pareſſe, la volupté & les autres vices qui aviliſſent l'ame. Craignez, mon cher Ariſtias, de hâter la ruine de la République, en vous ſervant de ces paſſions, ſi vous ne trouvez aupara-

Digitized by Google

vant l'art de leur inſpirer une ſorte de pudeur, & de les aſſocier à quelque vertu qui les tempere & les dirige.

Un Médecin habile n'applique pas le même reméde à tous les maux. Le Pilote d'un vaiſſeau déploye ou reſſerre tour à tour ſes voiles. Tantôt il fuit la côte, tantôt il s'en approche. Là il jette l'ancre, ici il marche la ſonde à la main, ailleurs il s'abandonne aux vents. De même l'homme d'Etat conforme toujours ſa conduite à la différence des ſituations où il ſe trouve. Il ſonde les playes de ſa République ; plus attentif à la malignité des ſimptômes de chaque maladie, qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il déſeſpere quelquefois du ſalut de la Patrie, quand les Citoyens ſont encore dans la plus parfaite ſécurité.

Les maladies, qui au premier coup d'œil paroiſſent les plus effrayantes, ne ſont pas toujours les plus dangereuſes. Quand on voit un Etat diviſé par des partis, des cabales, des factions, l'imagination en eſt ordinairement allarmée ; on

Digitized by Google

croit qu'il touche au moment de sa ruine ; on croit que les Citoyens vont prendre les armes & s'égorger, ou que leur ville va devenir la proye de quelque ennemi étranger. Mais ne craignez rien, si les Citoyens ont des mœurs ; s'ils aiment la tempérance, le travail & la gloire, s'ils craignent les Dieux, soyez sûr que la Justice leur est encore chere, que leurs passions seront prudentes, & que la République est encore assise sur de solides fondemens. Des hommes qui ne sont pas abandonnés à des vices grossiers, ne se porteront point aux dernieres extrémités. Leur ville ne leur servira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroissent furieux. Ils sont ennemis, mais Citoyens, & ils se réuniront pour agir de concert, si un Etranger ose les attaquer ; soyez même convaincu qu'ils se lasseront à la fin de leurs désordres, & y chercheront eux-mêmes un remede.

Tel a été le sort de nos peres, vertueux comme par instinct, avant que d'avoir sçu établir parmi eux des Loix propres à contenir les Citoyens dans les bornes de la subordination, &

Digitized by Google

affermir l'autorité des Magiſtrats ſans qu'ils en puſſent abuſer; les habitans de la ville, de la côte & de la montagne paroiſſoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puiſſance (4) ſouveraine, & jamais cependant la Place publique ne fut ſouillée de leur ſang. Nos peres ſe laſſerent à la fin de cette ſituation, & tant les haines étoient alors honnêtes & généreuſes, chaque parti ſacrifia ſes eſpérances & ſon reſſentiment au bien public. On convint de demander des Loix à Solon, & on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un remède efficace aux maux de la République! Si notre Législateur, d'un caractere trop foible & dont les lumieres étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous ſerions aujourd'hui heureux; & la Grece, dont nous n'aurions pas troublé la paix & l'union, ſeroit floriſſante.

EN voyant paſſer nos peres ſous le joug de Piſiſtrate, on auroit eu tort de déſeſpérer de la République. Des mœurs auſteres & mâles devoient ſervir de reſſource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les eſprits étoient capables de

Digitized by Google

ſupporter un plus grand reméde. Le courage vertueux des Atheniens s'indigna de la ſervitude. La République, dont toutes les parties étoient ſaines, en faiſant un effort pour chaſſer le Tyran, rompit aiſément les chaînes, & reparut plus libre que jamais. L'amour de la Patrie prit une nouvelle force, & nos peres firent des prodiges de valeur & de magnanimité.

Je ne me laſſerai point de vous le redire, mon cher Ariſtias, la Politique juge des maladies par les mœurs, comme la Médecine par le poulx. Quoique Piſiſtrate fût un Tyran tel que le donnent les Dieux dans leur colere, c'eſt-à-dire qu'il craignît de ſe rendre odieux par des violences, qu'il déguiſât avec adreſſe le joug qu'il vouloit impoſer, qu'il agît avec une feinte douceur, & ſe cachât ſous le maſque de la juſtice & du bien public, il ne put ni tromper ni laſſer la fermeté & le courage de notre République. Quoique les trente Tyrans auxquels Lyſander nous condamna d'obéir, fuſſent au contraire des monſtres odieux, quoiqu'aucun droit ne fût ſacré pour eux, quoiqu'ils répandiſſent des torrens de ſang, quoiqu'en un mot,

Digitized by Google

leurs excès abominables dûſſent porter nos peres au déſeſpoir, & leur inſpirer quelque vertu: Athenes opprimée & malheureuſe ne ſçut que pleurer & trembler. C'eſt qu'alors, Ariſtias, nous n'avions plus de mœurs; c'eſt que Périclès nous avoit amollis par l'oiſiveté, la pareſſe & l'uſage des plaiſirs; c'eſt que chaque Citoyen, accablé dans ſa maiſon d'une foule de beſoins inutiles, n'avoit plus de Patrie.

Il fallut que Traſibule exilé, proſcrit, fugitif, vint briſer nos chaines; mais n'ayant pas conjuré contre nos vices comme contre nos Tyrans, nous fumes incapables de profiter de la révolution que ſon courage avoit produite. Que nous ſervoit de reprendre notre ancien Gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché & rompu tous les reſſorts? O Traſibule, que ta gloire ſeroit grande, ſi par un ſecond bienfait tu avois mis ta Patrie à portée de profiter du premier! Il falloit armer ton bras contre nos vices, & nous arracher à nos voluptés, pour nous rendre dignes d'être libres.

Digitized by Google

Le dernier terme des maux d'une République, c'eſt, pourſuivit Phocion, quand les Citoyens ſont familiariſés avec la honte, & que couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une vaine chimere. Une philoſophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros & même un ſimple honnête homme? Comptez, mon cher Ariſtias, que tout eſt perdu. La République ne ſera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui ſuppoſent une ſorte de force & d'élévation dans l'ame; craignez ce calme perfide. La vérité n'eſt plus dans les cœurs, le menſonge eſt dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'eſt pas ſeulement la regle des actions des Citoyens, il eſt même l'ame de leurs penſées. Vous verrez les Magiſtrats ſe tendre mutuellement des piéges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier ſon Concurrent par des calomnies, vouloir perdre ſes Rivaux, mais ne pas ſe donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot les vices les plus bas ont jetté les eſprits dans une létargie mortelle, qui ne laiſſe aucune eſpérance de ſalut.

Digitized by Google

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous préſentoient un tableau de notre ſituation préſente, nous tombâmes, Ariſtias & moi, dans une profonde conſternation ; nous crûmes entendre prononcer un arrêt de mort contre notre Patrie. Je frémiſſois en me voyant dans un abîme ſans iſſue, & d'où je ne pouvois me faire entendre ni des Dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit faite de nos vices, avoit interrompu ſon diſcours ; & laiſſant tomber ſes regards à ſes pieds, après les avoir élevés au ciel, paroiſſoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon eſprit. Nous ſommes perdus, me diſois-je ! O Athenes, ma chere Patrie, tu cours toi-même à ta ruine ! Quelle main aſſez puiſſante te retiendra ſur le penchant du précipice qui eſt ouvert ſous tes pas ? Minerve, viens à notre ſecours. Non, c'en eſt fait, les Dieux ſont ſourds ; nous avons laſſé leur patience.

O Phocion, Phocion, s'écria Ariſtias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal ? Les Dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athenes ?

Digitized by Google

Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos peres, une ville qui poſſede encore Phocion, ſeroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne nourrir dans ſon ſein que des eſclaves faits pour obéir à des Etrangers? Nos vices ſont grands; ils ſont énormes; mais la clémence des Dieux n'eſt-elle pas infinie? Nous puniroient-ils juſqu'à vouloir que Philippe.... Non, Phocion, non les Dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices & d'erreurs que je n'en avois il y a ſix jours? Pourquoi ne feroient-ils pas, comme moi, un retour ſur eux-mêmes? Après avoir rappellé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des Dieux, Phocion, au nom de notre chere Patrie, rappellez-y encore l'eſpérance.

ARISTIAS, répondit triſtement Phocion, ce ſeroit vous flatter, ce ſeroit vous donner cette ſécurité aveugle qui n'eſt déja que trop commune dans Athenes, & dont les Dieux frappent les Républiques qu'ils veulent perdre ſans retour. Quand un Tyran s'éleveroit parmi nous, & voudroit, en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eût d'or, dans

Digitized by Google

ent, de luxe & de voluptés que pour lui; nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaisirs, ne reprendroient pas assez de vigueur pour sortir de leur léthargie. Il n'est plus temps d'espérer, si un Lycurgue (5) ne nous fait une sainte violence, & ne nous arrache par force à nos vices.

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous eussiez été témoin des sentimens que le discours de Phocion faisoit naître dans le cœur d'Aristias. Je voyois avec plaisir que ses yeux s'enflammoient; tour à tour il les élevoit au ciel & les portoit sur Phocion. Ses pensées se présentoient en désordre à son esprit, & il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je.... ? O Lycurgue... Je tenterois... J'oserois.... Le salut de la Patrie n'est pas encore desespéré.... Vous, Phocion, ajouta-t-il en lui baisant avec tendresse les mains, par pitié pour vos malheureux Concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne feriez-vous pas aujourd'hui dans Athenes, le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone ?

Ce

Digitized by Google

Ce Législateur, à qui la Grece a dû six siécles de prospérité, l'honorerions nous aujourd'hui comme le plus sage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la justice & des bonnes mœurs? Conjurez, à son exemple, le salut d'Athenes. La vertu n'est pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez, que faut-il faire? L'amitié de Nicoclès vous secondera; je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente Citoyens capables de vous seconder; mais je ne vous ébranle pas. Votre respect pour des Loix qui n'existent plus, vous retient-il? Craignez-vous d'usurper un droit? . . .

Non non, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, je le sçais, on n'est point un tyran, quand on n'usurpe une autorité courte & passagere que pour rétablir & affermir la liberté publique. Quand la Loi regne, tout Citoyen doit obéir; mais quand par sa ruine la Société est dissoute, tout Citoyen devient Magistrat; il est revêtu de tout le pouvoir que lui donne la justice, & le salut de la République doit être sa suprême

Digitized by Google

Loi. Trasibule mérita une gloire immortelle pour nous avoir affranchis du joug de trente Tyrans. N'en doutez pas, on lui feroit supérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent passions bien plus cruelles que Critias.

MAIS vous ne connoissez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une République est affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Aristias, que des circonstances, en quelque sorte étrangeres à cette République, peuvent rendre sa situation beaucoup plus déplorable; elle peut avoir à craindre à la fois ses vices & ceux de ses voisins. Ce qui redouble en effet mes allarmes pour notre Patrie, c'est que je vois toutes les villes de la Grece méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux & redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affaires, & nous accabler. Craignons de servir son ambition, en voulant sauver notre République. Une révolution telle que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone, ne peut s'exécuter sans causer une extrême

Digitized by Google

agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos Citoyens corrompus ? Enhardis par la protection de nos voisins jaloux & inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, & porter leurs plaintes dans toute la Grece & la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des Citoyens, & de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis & les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, & il ne manqueroit pas de favoriser le parti de l'injustice & des mauvaises mœurs, pour se rendre nécessaire, & jetter les fondemens de sa domination sur Athenes.

Foibles & corrompus au dedans, menacés au dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre situation; elle est telle qu'un remede trop actif causeroit nécessairement notre perte. Il faut d'autres temps, d'autres circonstances pour nous corriger, & je prie les Dieux de les amener; ils les ameneront, Aristias. Cette puissance Macédonienne qui nous effraye, ne porte que sur une base fragile. En attendant que la Macédoine rentre

Digitized by Google

dans l'obscurité d'où Philippe l'a retirée, ne songeons qu'à notre conservation, Contentons-nous de ne pas périr. Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modestie & de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Demosthene! S'il nous retiroit par malheur de notre assoupissement, s'il nous portoit, dans un moment d'yvresse ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous serions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque sentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès de colere, & que nous ne sommes pas même assez heureux pour conserver long-temps cette passion? Tout ce qui demande du courage, de la prudence & quelque tenue, seroit téméraire pour nous.

C'EST le propre des passions de se montrer & d'agir quelquefois avec une espece d'enthousiasme. Les poltrons, les avares, &c. ont des momens de courage & de prodigalité; mais il faut s'en défier. Plus une passion sort avec violence de son caractere, plus elle est prête à y rentrer. Pour compter sur nos passions, il faut qu'éteintes & rallumées à

Digitized by Google

plusieurs repriſes, elles ayent laiſſé à notre ame le temps de contracter des habitudes. Des habitudes nouvelles ſont fragiles, des épreuves médiocres & ſouvent répétées les fortifient; mais de trop grands obſtacles les détruiſent. Je conclus de-là que dans ce moment nous ne pouvons même tirer aucun ſecours de nos paſſions. La fortune, dit-on, peut nous être favorable; mais il n'appartient qu'à une République vertueuſe d'eſpérer des haſards heureux, & de ſçavoir profiter des faveurs de la fortune. Je le dis ſans ceſſe aux Athéniens, vous n'êtes plus ce peuple qui triompha autrefois des forces de l'Aſie. Je m'oppoſe ſans ceſſe à la politique téméraire de Demoſthene; je conſeille la paix, parce que la guerre cauſeroit notre ruine. Connoiſſons nos forces, ou plutôt notre foibleſſe; & puiſque nous ne ſommes pas les plus forts, ayons du moins la prudence d'être amis de ceux qui le ſont.

PHOCION ſe tut après avoir prononcé ces dernieres paroles d'un ton plus bas que le reſte de ſon diſcours; il s'arrêta un moment, en attachant ſes regards ſur Athenes, dont nous approchions,

Digitized by Google

& ſes yeux ſe remplirent de larmes. Mon cher Cléophane, que les pleurs d'un grand homme ſont éloquens! Vous êtes jeune, Ariſtias, reprit Phocion, & veuillent les Dieux que vous ne ſoyez pas témoin des malheurs qui menacent notre Patrie. Quel que ſoit l'avenir, armez-vous d'une ſage conſtance, n'abandonnez jamais la République; ſervez-là dès aujourd'hui, en donnant l'exemple des bonnes mœurs à une jeuneſſe effrenée, qui devroit faire l'eſpérance de la Patrie, & qui en fait le déſeſpoir. Si un jour vos conſeils ſont écoutés, ſi vous prenez un jour en main le gouvernail de ce vaiſſeau qui fait eau de toute part, ne ſongez à vous éloigner du port, ne vous expoſez en pleine mer, qu'après vous être radoubé. Si les Dieux ramenent des circonſtances plus heureuſes; ſi nous n'avons plus à craindre que nous-mêmes; ſi nous nous laſſons enfin de nos vices; ſi le ciel permet qu'un jour vous puiſſiez être le Lycurgue d'Athenes, rappellez-vous, mon cher Ariſtias, les conſeils que vous donne mon amitié.

AYEZ toujours devant les yeux que ſans les mœurs, les loix ſont inutiles; on n'y obéira pas.

Digitized by Google

N'oubliez jamais que ce ſont les vertus domeſtiques qui font les mœurs publiques. Soyez perſuadé que la vertu ſeule peut rendre un Etat conſtamment heureux & floriſſant. L'ambition, l'injuſtice, l'intrigue, l'artifice, les richeſſes, la force, la violence peuvent procurer quelque ſuccès; mais il eſt paſſager, & les ſuites en ſont toujours funeſtes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Ariſtias, que la Politique eſt une ſcience ſûre & facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obſtacles renaître ſans ceſſe les uns des autres. Quand la Politique eſt occupée au dedans à combattre, tantôt un vice & tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le Citoyen ou le gouverne par la crainte; n'eſt-il pas impoſſible qu'elle puiſſe ſuffire aux beſoins de la Société? Si au dehors elle eſt obligée de juſtifier une premiere violence par une ſeconde, de cacher une fourberie par une nouvelle fraude, de réparer un menſonge par un menſonge, un Dieu pourroit à peine débrouiller le cahos dans lequel elle ſe trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien; tentez tout pour corriger la

Digitized by Google

République de ſes vices ; ne perdez pas un inſtant, le péril eſt preſſant, ſi quelqu'un de vos ennemis a déja commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grece ; j'ai été plus inquiet que jamais ſur le ſort d'Athenes, quand j'ai vû que l'ambition habile de Philippe accoutumoit les Macédoniens à la ſobriété, au travail, à la patience & à la diſcipline.

LA République eſt-elle parvenue à aimer ſes devoirs ? Tâchez de les lui faire aimer encore davantage. Ne vous repoſez point, car les paſſions que vous avez à combattre ne ſe repoſent jamais. On n'eſt jamais aſſez vertueux, parce qu'on n'eſt jamais trop heureux. Qui s'arrête dans le chemin de la vertu, a déja reculé ſans s'en appercevoir. N'attendez pas qu'il ſe ſoit formé une maladie dans l'Etat, pour y apporter un remede, peut-être qu'en naiſſant elle ſeroit déja incurable. Tâchez de la prévenir, quelque ſymptôme l'annonce toujours. Soyez ſûr que nos plus grands ennemis nous les portons en nous-mêmes, ce ſont nos paſſions. Si vous n'en connoiſſez pas la marche ſourde & tortueuſe, vous ſerez ſurpris comme un

Digitized by Google

Général qui néglige de s'instruire des mouvemens de son ennemi. Si vous n'étudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, mon cher Aristias, & vous croirez entendre la voix de la raison. Si vous ne devez l'alliance de vos voisins qu'à des intrigues, cette alliance sera fragile & toujours douteuse. Ne comptez sur vos Alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, & qu'ils se confieront à votre justice & à votre courage. Aimez & faites, en un mot, le bien de tous les hommes, si vous aimez votre Patrie, & voulez la servir utilement.

Voil'a, Aristias, ce que j'avois à vous dire sur les principes fondamentaux de la Politique; elle exige sans doute plusieurs autres connoissances dans l'homme d'Etat, & vous devez vous hâter de les acquérir. On ne sçauroit trop connoître les loix & les mœurs de son Pays, de ses Alliés, & en général de tous les Peuples dont on peut espérer ou craindre quelque chose. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux; n'espérez pas cependant que votre expérience seule vous

Digitized by Google

puiſſe donner toutes les lumieres dont vous aurez beſoin. Si vous ne ſçavez que ce que vous aurez vû, vous ſentirez à chaque inſtant le poids de votre ignorance, à moins qu'une préſomption extrême ne vous trompe. C'eſt en étudiant dans l'Hiſtoire les cauſes des événemens heureux & malheureux, que vous acquerrez des connoiſſances ſûres. Le paſſé eſt une image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus & les vices d'un Peuple; & comme Jupiter, qui, ſelon les Poëtes, a peſé dans ſes balances d'or la deſtinée des Républiques & des Empires, vous ſçaurez les biens & les maux auquels il doit s'attendre.

Vous ne ſerez point un bon Citoyen, mon cher Ariſtias, ſi dès à préſent vous ne vous préparez à être un jour un excellent Magiſtrat. N'aſpirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoiſſances néceſſaires pour le bien remplir. Il n'eſt plus temps d'apprendre quand il faut exécuter; & ſi on exécute ſans être inſtruit, on n'a d'autre guide que la routine, qui ſe laiſſe entraîner au cours des événemens. Voulez-vous remplir votre Magiſtrature avec gloire?

Digitized by Google

Tâchez de connoître les devoirs de vos Collégues & de tous les Magiſtrats qui partagent avec vous l'adminiſtration de la République. Qui ne connoît qu'une branche du Gouvernement, l'adminiſtrera mal. N'ayez avec eux qu'un même intérêt, & n'exigez jamais, par orgueil, qu'ils ſacrifient les Parties dont ils ſont chargés à celle qui vous eſt confiée. Enfin, mon cher Ariſtias, conſervez précieuſement votre réputation. Il ne ſuffit pas que le Magiſtrat ſoit homme de bien, il faut même que ſa vertu ne puiſſe être ſoupçonnée. Si le Peuple vous croit juſte, ſoyez ſûr que les Loix, dont vous ſerez le Miniſtre, auront une force infinie entre vos mains, & qu'il vous ſera aiſé de travailler au bonheur public.

FIN.

Digitized by Google

REMARQUES
SUR
LES ENTRETIENS
DE PHOCION.

PREMIER ENTRETIEN.

(1) AVANT la guerre du Péloponeſe, les villes de la Grece, libres & indépendantes, mais unies par des alliances & des ſermens, à peu près comme le ſont aujourd'hui les Cantons Suiſſes, formoient une République fédérative. Malgré les différends qui s'élevoient quelquefois entre les Alliés, les Grecs croyoient que la Nation entiere n'avoit & ne pouvoit avoir qu'un même intérêt, & ils ne regardoient pas comme de véritables guerres les hoſtilités qu'ils faiſoient les uns contre les autres. C'eſt ce qui faiſoit dire à Platon: *Aio equidem Græcos omnes inter ſe propinquos eſſe genere atque cognatos, à Barbaris autem diverſos atque extraneos.... Quoties igitur Græcia adverſus Barbaros, vel contra Græcos Barbari ipſi pugnabunt, bellum gerere aſſeremus, & hoſtes*

Digitized by Google

esse natura, & has inimicitias bellum vocabimus. Quando verò Græci adversus Græcos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem laborare in hoc Græciam, & seditionibus agitari, & seditiones has inimicitias appellabimus. Plat. in Rep. L. 5. La guerre du Péloponese, entreprise par les vûes d'ambition, & soutenue pendant près de trente ans avec la plus grande opiniâtreté par les Atheniens, les Spartiates, & leurs Alliés, rompit tout lien entre les Grecs. On ne prit plus les armes pour se venger simplement d'une injure & exiger une réparation, mais pour détruire son ennemi, asservir ses voisins, & dominer sur la Grece entiere. Si Platon appelloit encore ces guerres cruelles des *séditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, & les inviter à penser encore comme leurs peres avoient pensé.

(2) APRES que les Perses, vaincus sur mer & sur terre, eurent abandonné le projet d'asservir la Grece, les Atheniens porterent la guerre en Asie, pour affranchir du joug de Xercès les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples, accoutumés à la paix, ne faisoient la guerre qu'à regret. Athenes les en exempta, se contentant d'en exiger un tribut annuel de soixante talens, pour subvenir aux frais de son armée. Pausanias, L. 8. C. 52, en fait un reproche amer à Aristide. Il l'ac-

Digitized by Google

cuſe d'avoir ouvert la porte à la cupidité, & accoutumé les Grecs à faire un trafic mercénaire de leurs alliances & de leurs forces. Périclès, en ſuccédant à Cimon dans le Gouvernement d'Athenes, porta ce tribut à ſix cents talens, & tout fut perdu. Les Grecs d'Aſie voyoient qu'il étoit inutile de faire la guerre à la Perſe humiliée ; ils murmurerent & ſe plaignirent de la continuation d'un impôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire la guerre pour les contraindre à le payer. Le talent peſoit ſoixante livres de douze onces, qui, ſelon notre maniere de compter, font quatre-vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent Grec valoit quatre mille cinq cents de nos livres numéraires. Le talent d'or peſoit de même ſoixante livres ou quatre-vingt-dix de nos marcs.

(3) IL eſt vraiſemblable que les Atheniens auroient abuſé de leurs avantages avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étoient accoutumés à la modération, & ils en donnerent pluſieurs marques dans le cours même de la guerre du Péloponeſe ; les autres au contraire avoient toujours eu de l'ambition. Dès leur naiſſance ils avoient cru avoir une ſorte de droit ſur les pays qui produiſent du blé, des oliviers & des vignes, & ils ſe flattoient de s'en rendre un jour les maîtres. Dans la négociation qui préceda la guerre du

Digitized by Google

Péloponeſe, Athenes ne cacha point ſes vrais ſentimens. Thucydide, L. 1. C. 4, fait dire à ſes Ambaſſadeurs: *C'eſt de tout temps que les plus forts ſont les maîtres; nous ne ſommes pas les auteurs de ce réglement, il eſt fondé dans la Nature.* Etrange politique, & qu'il eſt encore plus étrange d'oſer avouer. La maniere dont Athenes traita ſes Alliés, fait juger comment elle en auroit uſé avec la Grece entiere, ſi elle eût fait ſubir aux Spartiates le ſort qu'elle éprouva elle-même. Son Empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut régner par la force. Les Atheniens auroient vû éclater contr'eux des révoltes continuelles, & leur Gouvernement, foible & tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

(4) CE qu'Ariſtias dit ici à la louange de ſa Patrie, reſſemble aſſez à ce qu'on trouve dans l'éloge funebre que Périclès prononça aux funérailles de ceux qui avoient été tués dans la premiere campagne de la guerre du Péloponeſe. *Voyez Thucydide*, L. 2. C. 7. Un pareil Diſcours eſt bien digne de l'Orateur qui le faiſoit, c'eſt-à-dire, d'un Magiſtrat qui pour ſe rendre plus puiſſant avoit corrompu les mœurs de ſa Republique. Ariſtide, Themiſtocle & Cimon n'auroient point parlé ainſi. Les qualités que Périclès loue dans les Atheniens, ſont autant de vices, mais déguiſés avec art

Digitized by Google

ſous les ornemens trompeurs de l'éloquence: Quand les Atheniens, toujours vains & avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices & d'en tirer vanité, plutôt que de ſe corriger.

(5) CETTE Loi étoit de Solon, & déplaiſoit fort aux jeunes gens d'Athenes, qui tout pleins d'orgueil après avoir fréquenté les écoles des Sophiſtes, ne doutoient point que la République ne fût très-bien gouvernée, ſi on leur avoit permis de monter dans la Tribune aux Harangues, & de ſe mettre à la tête des affaires. Cette Loi n'étoit plus obſervée réguliérement du temps de Phocion; car, ſelon la remarque de M. l'Abbé d'Olivet ſur la premiere *Philippique*, Démoſthene n'étoit que dans ſa trentieme année quand il prononça cette Harangue. Peut-être cet Orateur étoit ſeul excepté de la regle générale à cauſe de ſes grands talens; mais il eſt plus vraiſemblable que c'étoit un abus, ſuite du diſcrédit où les anciennes Loix étoient tombées.

(6) JE ne puis m'empêcher de mettre ici ſous les yeux de mes Lecteurs un morceau admirable de Ciceron dans ſa République. *Eſt quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna,*

Digitized by Google

piterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos frustrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque totâ abrogari potest. Nec verò per Senatum aut per Populum solvi hac lege possumus : neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia post hac, sed omnes gentes & omni tempore, una lex & sempiterna, & immutabilis continebit, unusque erit communis quasi magister & imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cætera supplicia quæ putantur effugerit. C'est cette raison dont parle Ciceron d'une maniere si sublime & si vraie, qui doit être le principe & la régle de toute la morale & de toute la Politique. Les *Entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Ciceron dit encore dans son Traité des Loix : *Quid est autem, non dicam in homine, sed in omni cœlo atque terrâ, ratione divinius? Quæ cum adolevit atque perfecta est, nominatur ritè sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione melius, eaque & in homine & in Deo, prima*

Digitized by Google

hominis cum Deo rationis ſocietas..... Eſt enim unum jus, quo devincta eſt hominum ſocietas, & quod lex conſtituit una. Quæ lex eſt recta ratio imperandi, atque prohibendi: quam qui ignorat, is eſt injuſtus, ſive eſt illa ſcripta uſpiam, ſive nuſquam..... Quòd ſi populorum juſſis, ſi Principum decretis, ſi ſententiis Judicum jura conſtituerentur, jus eſſet latrocinari, jus adulterare, jus teſtamenta falſa ſupponere, ſi hæc ſuffragiis, aut ſcitis multitudinis probarentur. Quæ ſi tanta potentia eſt ſtultorum ſententiis atque juſſis, ut eorum ſuffragiis rerum natura vertatur; cur non ſentiunt, ut quæ mala, perniciosaque ſunt, habeantur pro bonis ac ſalutaribus? Aut cur, cùm jus ex injuriâ lex facere poſſit, bonum eadem facere non poſſit ex malo?

(7) CRITIAS étoit un des treate tyrans que Lyſander établit à Athénes. Il fut plus cruel que ſes Collégues. Il porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enſeigner dans Athénes l'art de raiſonner.

SECOND ENTRETIEN.

(1) L'ABONDANCE d'argent que les tributs des Alliés porterent à Athénes, le luxe qui en fut la ſuite, & les rétributions que Périclès fit payer au peuple pour aſſiſter aux ſpectacles & aux jugemens de la Pla-

Digitized by Google

ce publique, voilà les principales causes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parla plus que de fêtes & de plaisirs. L'estime accordée aux arts inutiles, leur fit faire des progrès très-rapides. Les Athéniens ne se piquant plus que de goût, d'élégance & de recherche, regarderent leurs peres comme des hommes grossiers, & ne songerent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans sa *République*, liv. 8, les progrès, &, si je puis parler ainsi, la génération des vices dans une Ville qui possede des richesses superflues.

Ærarium illud cujusque auro plenum perdit Rempublicam. Nam primum quidem novos sumptus reperiunt, & ad leges deducunt, quibus neque ipsi, neque mulieres ipsorum obtemperant..... Deindè alter alterius exemplo & æmulatione perciti multi tandem tales evadunt..... Hinc igitur effusius ad pecunias cumulandas delapsi, quantò hæc pretiosiùs æstimant, tantò virtutem existimant viliorem. An non ita virtus à divitiis discrepat, quasi utraque in lance stateræ sint positæ, semper in contrariam partem declinent?..... Quando igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri despiciuntur.... Incendunturque ad ea studia omnes quæ in honore sunt, eaque frequentant: quæ verò nullo honore censentur, apud

Digitized by Google

quoſque jacere ſolent..... Itâ ex victoriæ honoriſque cupidis, quæſtus & pecuniarum avidi tantum efficiuntur; & divites quidem viros laudant & admirantur, & ad magiſtratûs evehunt, pauperes verò deſpiciunt.

(2) CE que Phocion dit ici de Platon, eſt très-conforme à la doctrine que ce Philoſophe établit dans ſon Traité des Loix, L. 4. Il ſe déclare pour le Gouvernement de Crete & de Sparte. *Veræ enim*, répond-t-il à Clinias Crétois, & à Magillus Lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'adminiſtration de leurs Républiques, ne ſçavoient dans quelle claſſe de Gouvernement les ranger: *Veræ enim, ô viri optimi, Reipublicæ vos participes eſtis; quæ autem modo nominatæ ſunt* (Ariſtocratia, Democratia & Monarchia) *non Reſpublicæ, ſed urbium habitationes quædam ſunt, in quibus pars una ſervit alteri dominanti.* Il dit encore dans le même Ouvrage, L. 8: *Nulla certe poteſtas hujusmodi, Reſpublica eſt, ſed ſeditiones appellari omnes rectiſſimè poſſunt. Nulla enim volentibus volens, ſed volens nolentibus ſemper vi aliqua dominatur.*

TOUS les Philoſophes anciens ont penſé comme Platon, & les hommes d'Etat les plus célebres ont toujours voulu établir dans leurs Villes une police mixte, qui, en affermiſſant l'empire des Loix ſur les Ma-

Digitized by Google

giſtrats, & l'empire des Magiſtrats ſur les Citoyens, réunit les avantages des trois Gouvernemens ordinaires, & n'eût aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs legers, inconſtans, & jaloux de leur indépendance juſqu'à craindre le joug des Loix, ſans leſquelles cependant il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure Démocratie. Non-ſeulement l'aſſemblée du Peuple poſſédoit dans toutes les Républiques la puiſſance législative ; mais il étoit rare qu'elle laiſſât aux Magiſtrats la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du Peuple à Athénes ne connoiſſoit point de bornes. Les Magiſtrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du Sénat étoient éludés, ſes décrets & ſes jugemens étoient caſſés, s'il n'avoit pas l'art de ſe conformer au goût du Public.

DEMANDER quel eſt le meilleur Gouvernement, de la Monarchie, de l'Ariſtocratie ou de la Démocratie ; c'eſt demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent produire les paſſions d'un Prince, d'un Sénat, ou celles de la multitude. Demander ſi un Gouvernement mixte eſt meilleur qu'un autre Gouvernement, c'eſt demander ſi les paſſions ſont auſſi ſages, auſſi juſtes, auſſi modérées que les Loix.

Digitized by Google

(3) CE que Phocion prévoyoit arriva. Lacédémone, en proie aux mêmes déſordres & aux mêmes malheurs que les autres Villes de la Gréce, éprouva mille révolutions juſqu'à l'extinction des deux branches de ſes Rois légitimes; & on peut dire qu'elle fut gouvernée tour à tour, & ſouvent à la fois, par les paſſions de ſes Rois, de ſon Sénat, des Ephores & de la multitude. Des Tyrans s'emparerent de l'autorité, & les Lacédémoniens, auſſi mépriſés au dehors, que malheureux au dedans, éprouverent enfin le même ſort que les autres Grecs qui furent ſoumis à la domination Romaine.

LA fortune des Romains eſt encore une preuve très-forte de la vérité que Phocion enſeigne ici à Ariſtias, c'eſt-à-dire du pouvoir des bonnes mœurs. En effet, elles contribuerent plus que tout le reſte à empêcher que les querelles qui s'éleverent entre les Patriciens & les Plébeyens, après l'exil des Tarquins, ne perdiſſent la République naiſſante, en la portant à des violences extrêmes. Ces querelles mêmes, ſecondées par de bonnes mœurs, établirent à Rome un Gouvernement mixte, dont les proportions étoient à peu près les mêmes que celles du Gouvernement de Lacédémone. Tant que les mœurs conſerverent leur autorité, les Romains montrerent de la juſtice & de la modération

Digitized by Google

dans leurs différends ; & le partage de la puiſſance publique entre les Conſuls, le Sénat, les Tribuns & le Peuple, ſubſiſta dans ce point d'égalité propre à rendre la République heureuſe & floriſſante. Dès que Rome fut corrompue par l'orgueil de ſes victoires, & les richeſſes des Peuples qu'elle avoit vaincus, ſes vices, plus forts que ſes Cenſeurs, leur impoſerent ſilence. Ces Magiſtrats exercerent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens ; ils tremblerent enfin, & dès-lors les paſſions ſans frein anéantirent la puiſſance publique. Les Loix ne pouvoient ſe faire reſpecter par des Magiſtrats ni par des Citoyens qui ſe croyoient tout permis pour ſatisfaire leur avarice & leur ambition ; préſage infaillible des guerres civiles, par leſquelles les Romains alloient ſe déchirer, & qui devoient les ſoumettre à des Empereurs que l'Hiſtoire nous peint comme autant de monſtres. Il n'y eut plus de vertu dans l'Empire Romain, & il devint la proie des Barbares.

PLUS on y réfléchira, plus on ſera perſuadé que la liberté ſans mœurs dégénere en licence, & que la licence produit néceſſairement la tyrannie domeſtique, ou l'aſſerviſſement à une puiſſance étrangere. Un Auteur célebre a dit que la Monarchie pouvoit ſe paſſer de vertu, & gouvernoit par l'honneur. Mais quand il

Digitized by Google

explique ce qu'il entend par l'honneur, on voit qu'il entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout.

(4) *La cause de ce long délai*, dit M. Charpentier dans la vie de Socrate, *étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau en l'Isle de Délos, pour y faire quelques sacrifices; & il étoit de la Religion de ne faire mourir personne dans la Ville, depuis que le Prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour; si bien que l'Arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain que cette cérémonie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécution pour trente jours qui s'écoulerent dans ce voyage.*

(5) Ce que Phocion dit ici des Sophistes de son temps, on peut l'appliquer à Machiavel, qui ne donnant dans son *Prince* que des leçons de tyrannie, d'injustice & de fourberie, veut cependant que son disciple emprunte le masque de plusieurs vertus, & que pour éviter d'être *haï & mépriſé*, il paroisse *clément, fidele à sa parole, integre & religieux.* Mais Machiavel n'a pas fait attention que quand on occupe une grande place, & qu'on manie des affaires publiques, on ne paroît jamais que ce qu'on est véritablement. On pénetre, on voit, on juge sans peine un hypocrite au tra-

Digitized by Google

vers du maſque dont il ſe couvre. On peut duper un homme d'eſprit une fois, mais non pas deux. Les ſots ſont en général plus ſoupçonneux que les gens d'eſprit; & quand ils ont été trompés, ils ſont encore plus intraitables. Ils regardent celui dont ils ont été les dupes, comme un fripon, & ne s'y fient pas même dans les occaſions où il n'a aucun intérêt de leur tendre un piége. Que Machiavel diſe que le Pape Alexandre VI. ne fit jamais autre choſe que tromper, & que ſes tromperies lui réuſſirent toujours; il ne perſuadera perſonne, & ne mérite pas d'être réfuté.

(6) LE moment où l'Empire des Macédoniens parut le plus puiſſant, c'eſt quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais ſi ce Prince régnoit tranquillement ſur l'Aſie ſubjuguée, les vices de l'Aſie commençoient à le ſubjuguer lui-même. Soit qu'on conſidere cette corruption naiſſante, ſoit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre pour empêcher le démembrement de ſes vaſtes Etats, on ne peut s'empêcher de penſer qu'une plus longue vie n'auroit ſervi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquiſe. Si le Lecteur ſe rappelle l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens, qui s'établirent en Aſie & en Egypte, s'amollirent, & n'eurent point d'autres mœurs que les Peuples qu'ils

Digitized by Google

avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ſes anciennes limites par la révolte des Gouverneurs de Province, quel fruit retira-t-elle du régne de deux Rois tels que Philippe & Alexandre ? Elle éprouva mille révolutions funeſtes. Tandis que le Peuple étoit malheureux, la Famille Royale périt de la maniere la plus tragique. Différens Princes uſurperent le trône, & en furent chaſſés. La famille qui réuſſit à le conſerver, ne put jamais prendre ſur la Grece même l'autorité que Philippe y avoit acquiſe, quoique les Grecs toujours diviſés conſervaſſent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis ſans nombre ; & ſes Rois, toujours yvres de la réputation que leur Royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieuſement & ſans ſuccès des entrepriſes au-deſſus de leurs forces. Affoiblis & odieux à leurs voiſins, ils furent vaincus & détruits par les Romains, que la Grece appella à ſon ſecours pour ſervir ſa haine contre la Macédoine, & la punir de ſes injuſtices & de ſon ambition.

TROISIE'ME ENTRETIEN.

(1) XENOPHON nous a conſervé l'entretien de Socrate avec Euthydeme ſur la volupté & je ne puis

Digitized by Google

réſiſter au plaiſir d'en tranſcrire ici un morceau admirable. Je me ſers de la traduction de M. Charpentier.

AVEZ-vous ſongé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de voluptés, ne ſçauroit en faire goûter aucune comme il faut, & qu'il n'y a que la tempérance & la ſobriété qui donnent le vrai ſentiment des plaiſirs? Car c'eſt le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la ſoif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui ſont néanmoins les véritables diſpoſitions pour boire & pour manger délicieuſement, & pour trouver un plaiſir exquis dans les embraſſemens amoureux ou dans les approches du ſommeil. Cela eſt cauſe que l'intempérant ſent moins de douceur dans ces actions qui ſont néceſſaires & qui ſe font très-ſouvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le beſoin, eſt la ſeule auſſi qui dans ces rencontres nous fait ſentir une extrême volupté.

C'EST cette vertu auſſi, dit Socrate, qui met les hommes en état de ſe perfectionner l'eſprit & le corps, & de ſe rendre capables de gouverner heureuſement leur famille, de ſervir utilement leurs amis & leur Patrie, & de ſurmonter leurs ennemis; ce qui eſt non-ſeulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très agréable par le contentement qui l'accompagne, & c'eſt à quoi les dé-

Digitized by Google

bauchés n'ont point de part : car quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux dont l'esprit est tout employé à la recherche des voluptés présentes ?

QUELLE différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable & un homme voluptueux, qui ne considere point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglement ce qui est le plus agréable ? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quelles sont les meilleures choses, & après en avoir fait un discernement exact par l'expérience & le raisonnement, d'embrasser les bonnes, & de s'éloigner des mauvaises ; c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux & très-habiles.

(2) ANTIPATER disoit que de deux amis qu'il avoit à Athénes, Phocion & Démadès, il n'avoit jamais pû ni obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit Orateur, & avoit du crédit dans la Place publique. C'est lui qui trouvant un jour Phocion à table, & voyant son extrême frugalité, lui dit : *Je m'étonne, Phocion, que te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la République.*

(3) *NEC putes, ô Glauco, magis me de viris quam de mulieribus fuisse loquutum, quæcumque videlicet na-*

Digitized by Google

tura aptæ ad hæc officia sunt. In Rep. L. 7. Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *Traité des Loix*, L. 7. *Aio stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres ac viri omni conatu consensuque dent operam ..... Præceptum vero nostrum non cessabit asserere quod oporteat Doctrinæ cæterorumque, quam maxime mulieres cum viris participes fieri.*

(4) RIEN ne prouve peut-être mieux qu'un Etat agit sans principes & sans système, que le grand nombre de Loix dont il accable les Citoyens. Un Législateur habile va à la racine des abus qu'il veut arrêter, la coupe, & l'ordre est rétabli par une seule Loi. L'Histoire ancienne & l'Histoire moderne en fournissent plusieurs exemples. Un Législateur ignorant veut détruire les effets d'un vice, mais il en laisse subsister la cause. L'Etat ne se corrige pas; il arrive même que les efforts inutiles du Législateur le rendent incorrigible, parce que les esprits s'accoutument enfin à mépriser les Loix. Quand une Loi est tombée dans l'oubli, & qu'on la renouvelle, il semble que ce ne soit que par caprice, & on ne prend presque jamais les mesures nécessaires pour empêcher qu'elle n'éprouve une seconde disgrace. Un Etat qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne consulte pas la nature des choses, doit né-

Digitized by Google

ceſſairement beaucoup multiplier ſes Loix, parce qu'il n'agit que relativement aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve, & que ces circonſtances changent & varient continuellement. C'eſt un grand malheur quand les Loix ſont en ſi grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en inſtruire, & qu'elles ſont pour la plûpart ignorées de ceux mêmes qui font une étude du Droit publie & de la Juriſprudence d'une Nation. La coutume & la routine uſurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux Loix, & c'eſt le propre de la coutume & de la routine de n'avoir rien de fixe, & en ſe prêtant aux événemens, d'ouvrir la porte aux injuſtices les plus criantes.

MULTIPLIER les Magiſtrats, n'eſt pas une choſe plus ſalutaire que de multiplier les Loix. Moins ils ſont nombreux, plus on eſt porté naturellement à les reſpecter, & plus ils ſont eux-mêmes attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux Magiſtrats dans une République dont les Loix & les mœurs ſe corrompent, ce n'eſt ſouvent qu'y introduire de nouveaux abus, & donner des protecteurs à la corruption. En général il eſt inutile, comme le dit Phocion dans ſon ſecond Entretien, de prétendre avoir de bons Magiſtrats, ſi on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux Citoyens.

Digitized by Google

LA politique a deux ou trois regles générales ſur ce ſujet, qu'il eſt impoſſible de négliger ſans s'expoſer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le Magiſtrat ne ſe relâche dans les fonctions de ſa Magiſtrature, il faut qu'elle ſoit courte & paſſagere. Si elle eſt à vie, il l'exercera avec négligence ; il la regardera comme un bien qui lui eſt propre, & travaillera bien plutôt à en augmenter les droits & les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La Société a différens beſoins, diſtingués par leur nature, & ſéparés les uns des autres ; il faut donc établir différentes Magiſtratures pour y ſubvenir. Si vous uniſſez dans une même Magiſtrature des fonctions qui doivent être ſéparées, vous devez vous attendre qu'elles ſeront négligées, ou que le Magiſtrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuſer & ſe rendre redoutable. Si vous ſéparez en différentes Magiſtratures des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les Magiſtrats ſe géneront mutuellement dans leur adminiſtration, & ne conſerveront point l'autorité qu'ils doivent avoir ſur les Citoyens. Remarquez que dans les circonſtances extraordinaires, les Magiſtrats ordinaires ne ſuffiſent pas aux beſoins de la République. Ce fut une inſtitution bien ſage chez les Romains, que de créer quelquefois des Dictateurs, ou de revêtir les Conſuls d'une puiſſance extraordinaire.

Digitized by Google

(5) IL n'y a point de peuple dans l'Antiquité qui ait été traité plus durement que les Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sageſſe de leurs premieres inſtitutions. Ariſtote dit dans ſa *Politique*, que les Rois d'Egypte ne creuſerent le lac de Mœris, ne bâtirent les Piramides, & n'exécuterent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler ſous le poids du travail des Sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, & qui ne prenoient aucun intérêt à la Patrie.

(6) C'EST ce qui a fait dire à Thucydide, L. 2. C. 11, que quoique le Gouvernement d'Athénes fût Démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la Monarchie; puiſque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, & ſembloit être le dépoſitaire de la volonté de tous les Citoyens. La République auroit ſuccombé dans les dangers auxquels elle fut expoſée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Piſiſtrate, ſi elle n'eut eu alors, par haſard, un Miltiade dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perſes à Marathon. A ce grand homme ſuccéderent un Ariſtide, un Themiſtocle, un Cimon, qui, par leurs lumieres, leurs talens & leurs grandes actions, mériterent la confiance des Athéniens, & les éleverent, malgré les caprices de la Démocratie, à penſer comme eux. Périclès, qui

Digitized by Google

qui avoit tous les talens, & à qui il ne manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouit dans sa Patrie de ce crédit qu'on pouvoit appeller Monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui après sa mort aspirerent au Gouvernement, étant tous égaux en mérite*, c'est-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *& rivaux en dignité, & tâchant de se débusquer les uns les autres pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du peuple, par leur lâcheté & leur flatterie. De-là s'ensuivit entre autres maux l'entreprise de Sicile, qui ne se perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employerent, & s'entrebattoient à Athenes pour le commandement. Ils rallentirent l'ardeur du camp par leur division, & mirent à la fin la sédition dans la ville.* Traduction de d'Ablancourt.

(7) C'EST ce qui a fait dire à Platon, dans son Traité des Loix, L. II. *Nullus cives caupo, mercatorque nec sponte nec invitus viat, nec privati cujusquam fiat minister, qui non æquo in eadem forte sibi respondeat, nisi patris ac matris, aliorumque genere majorum cæterorumque seniorum qui liberi sunt & liberi vivunt.*

Digitized by Google

CE que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les Artisans que comme des esclaves, paroîtra peut-être un sentiment outré & cruel à quelques Lecteurs; mais il faut tâcher d'entrer dans sa pensée, ce qui est facile, & on en sentira bientôt la vérité. Phocion étoit sans doute trop instruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux Artisans, & les réduire en esclavage; il vouloit seulement que des hommes, qui ne peuvent pas avoir des sentimens de Citoyens, n'eussent, comme les esclaves, aucune part à l'administration publique, & il avoit raison. Il ne comptoit pour Citoyens que les possesseurs des terres, & il est assez vraisemblable qu'on ne peut s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconvéniens.

DE tous les grands hommes qui ont gouverné la République d'Athenes, Aristide est le seul qui ait favorisé la Démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux Magistratures que les Citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cent mesures de froment, d'huile ou de vin, & par-là il affoiblit ou ruina la partie Aristocratique du Gouvernement, qui servoit de frein à la Démocratie. Il fut permis indistinctement à tout Citoyen d'aspirer & de parvenir aux Magistratures; & c'est sans doute une des

Digitized by Google

principales cauſes des fautes groſſieres que fit la République, & des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude & l'inſolence du peuple ne connurent point de bornes.

(8) JE me rappelle en effet d'avoir lû dans Platon, qu'il vouloit que les Tableaux qu'on voyoit dans les Temples des Dieux, fuſſent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux Sculpteurs, pour faire & élever un Tombeau.

(9) DU temps d'Ariſtide & de Thémiſtocle, les hommes qui gouvernoient la République étoient rivaux, & ne ſe haiſſoient pas; ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas pour ſe perdre les voies lâches & tortueuſes du menſonge & de l'intrigue: c'étoit une noble émulation qui les portoit à ſe ſurpaſſer les uns les autres. L'amour de la gloire & de la Patrie épuroit l'envie & la jalouſie. Ariſtide & Thémiſtocle avoient toujours été d'un avis oppoſé; mais quand Xercès menaça la Grece, toute rivalité ceſſa entr'eux, & ils ne ſongerent qu'au bien de la Patrie. Périclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athenes, fit rappeller Cimon de ſon exil, quand il crut ſes ſervices indiſpenſablement néceſſaires à la République, &

Digitized by Google

ils agirent de concert; *tant*, dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles & honnêtes, & le courroux facile à appaiſer!* Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainſi. Les Orateurs vendus a Philippe, au Roi de Perſe ou à quelque cabale de citoyens puiſſans, étoient des hommes ſur qui la vérité, l'amour de la Patrie & le devoir n'avoient aucun droit.

(10) PHOCION rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans ſon adminiſtration. Il fit porter un décret par lequel l'Etat donnoit une rétribution aux Citoyens pour aſſiſter aux Spectacles & aux Jugemens de la Place publique; il favoriſa les progrès des arts inutiles, & introduiſit un luxe extrême dans Athenes: conduite qui en la rendant très-agréable à la multitude, le mit à portée de gouverner arbitrairement. Il fit la guerre aux Alliés de la République, pour les forcer de payer des tributs, & flatter en même temps l'ambition des Atheniens, que l'oiſiveté de la paix auroit rendus inquiets & trop difficiles à gouverner. Enfin Périclès, qui pouvoit empêcher une rupture entre ſa Patrie & Lacédémone, alluma la guerre du Péloponeſe pour affermir ſon autorité dans un moment critique, & ne pas rendre ſes comptes. Après des reproches ſi bien mérités, on eſt étonné que Thucydide, L. 2. C. 11, diſe que Périclès

Digitized by Google

avoit acquis ſon autorité par des voies légitimes, & que ſon crédit venoit de ſon bon ſens & de ſa dignité. J'aime mieux le jugement de Pauſanias, lorſqu'il dit, L. 8. C. 52, qu'on ne doit regarder ceux qui ont fait la guerre du Péloponeſe, que comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grece à leur propre ambition & à leur intérêt particulier.

QUATRIEME ENTRETIEN.

(1) PLUTARQUE rapporte qu'Alexandre voulut faire un préſent de cent talens à Phocion, & que les Envoyés de ce Prince trouverent ce grand homme qui tiroit de l'eau au puits pour ſe laver les pieds, & ſa femme qui pétriſſoit le pain.

(2) LES Grecs en général regardoient l'amour de la Patrie comme la premiere vertu du Citoyen, & il ſemble que dans preſque toutes les Républiques, les Légiſlateurs ont été plus occupés à l'inſpirer, à l'étendre, à lui donner des forces, qu'à connoître les bornes que la raiſon lui aſſigne, ou plutôt la maniere dont la raiſon doit le diriger & le gouverner. La Doctrine que Phocion expoſe à Ariſtias, doit paroître très-ſage; c'eſt la ſeule avantageuſe aux hommes, &

Digitized by Google

je ne crois pas qu'aucun de ſes Lecteurs ſe refuſe à l'évidence de ſes raiſonnemens. Auſſi ne prétends-je rien y ajouter ; mais j'eſpere qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque les cauſes qui ont empêché les Sociétés de connoître leurs devoirs réciproques : connoiſſance qui leur eſt abſolument néceſſaire, & ſans laquelle l'amour de la Patrie n'eſt qu'un emportement aveugle & injuſte, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité eſt affligée.

SI les hommes ont été long temps à ſentir la néceſſité de s'unir en ſociété, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque Particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à ſon indépendance naturelle, & ſe ſoumettre à des Loix & des Magiſtrats ; il étoit naturel que les Sociétés fuſſent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entr'elles. Des Citoyens farouches & accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne doivent former encore pendant pluſieurs ſiécles que des ſociétés ſauvages. Ces premieres ſociétés ou aſſociations de brigands, conſerverent contre leurs voiſins la férocité que les Citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres ; ne pouvant s'inſpirer mutuellement aucune confiance, elles ſe regarderent com-

Digitized by Google

me ennemies; & une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur Politique.

SI nous abuſons ſouvent de notre courage & de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philoſophie; ſi malgré les idées que nous avons enfin de la juſtice & du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que juſtes; ſi des victoires chatouillent agréablement notre orgueil; ſi nous trouvons communement Alexandre plus grand qu'Ariſtide; la force, le courage, la violence ne durent-ils pas être regardés dans des ſociétés encore ſauvages, comme les vertus les plus eſſentielles? Combien l'eſtime attachée à ces qualités, ne dût-elle pas faire naître de paſſions & de préjugés propres à empêcher les premiers efforts de la raiſon? Plus les Soldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes & de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courſes étoient étendues, plus l'admiration fut excitée; plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des Soldats qui les avoient faits. Les vaincus en ſuccombant n'oſoient ſe plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, & qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux-ci s'enyvroient de leur pro-

Digitized by Google

ſpérité, les autres s'humilioient pour les fléchir, & cependant ne déſeſpéroient pas de ſe venger. La modération paſſant pour foibleſſe, auroit été mépriſée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à ſes ennemis vaincus, plus on crut impoſer à ſes voiſins, & donner de preuves de ſon courage & de ſon habileté. Une fauſſe gloire éblouit & trompa tous les eſprits; & dans ce ſilence de la raiſon, qui ne ſçavoit pas encore qu'elle eût des droits à réclamer, le préjugé perſuada que tout étoit permis au plus fort.

DE-là ce droit des gens féroce & cruel des anciens les plus célébres, même par leur ſageſſe, leur généroſité & la politeſſe de leurs mœurs; on croyoit qu'une declaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une Nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne, & les priſonniers mêmes qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en poſant les armes, ne conſervoient la vie qu'en devenant eſclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie; on ſçait quel fut le ſort des Hilotes & des Meſſéniens vaincus. Ils parvinrent, ainſi que le remarque Phocion, à regarder la Grece entiere comme leur Patrie commune, mais s'ils obſervoient entr'eux pluſieurs regles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup

Digitized by Google

qu'ils les pratiquaſſent à l'égard des Etrangers. Ils les traitoient de barbares; ils les mépriſoient; ils penſoient ne leur rien devoir, & croyoient que la Nature, en les faiſant moins braves & moins éclairés qu'eux, les deſtinoit à être eſclaves.

LES Romains, qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi & un voiſin, commencerent par être des brigands. Ils volerent des femmes, & vécurent de butin, mais ils acquirent aſſez promptement des mœurs, & montrerent beaucoup de modération à l'égard des Etrangers depuis l'exil des Tarquins, juſqu'au temps qu'ils ſuccomberent ſous le poids d'une trop grande fortune, & qu'abuſant enfin des avantages de la victoire, ils ſapperent les fondemens de la République. Ils ne firent point de guerre injuſte; jamais ils ne commencerent les hoſtilités, qu'après avoir rempli pluſieurs formalités qui annonçoient leur amour pour la juſtice. Ils reſpecterent avec plus de religion que les autres peuples, les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, & montrerent même de l'eſtime à ceux qui ſçurent s'en rendre dignes.

ON ſe rappelle toujours avec plaiſir que les Privernates, ayant ſoutenu pluſieurs guerres opiniâtres

Digitized by Google

contre la République Romaine, eſſuyerent une perte ſi conſidérable, qu'obligés de fuir & de ſe cacher dans leur ville même, ils y furent aſſiégés par le Conſul Plautius. Prêts à ſuccomber, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Rome pour y négocier la paix; & le Sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter; *celui*, répondirent-ils, *que méritent des hommes qui ſe croyant dignes d'être libres, ont tout tenté pour conſerver la liberté qu'ils ont reçue de leurs peres.* Mais, reprit le Conſul, ſi Rome vous fait grace, peut-elle ſe promettre que déſormais vous obſerverez religieuſement la paix? *Oui*, répliquerent les Ambaſſadeurs, *ſi les conditions en ſont juſtes, humaines, & ne nous font pas rougir; mais ſi cette paix eſt honteuſe, n'eſpérez pas que la néceſſité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la faſſe obſerver demain.* Quelques Sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponſe; mais le Sénat, ce Corps où les lumieres & le courage dominoient, approuva les Ambaſſadeurs Privernates, &, conformément à ſes principes, jugea que des ennemis que leurs diſgraces n'avoient pas abbatus, méritoient l'honneur d'être faits Citoyens Romains.

QUELQUE magnanimité, quelque ſageſſe qu'euſſent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter

Digitized by Google

la saine philosophie, qui n'est point distinguée de la saine politique. Bienfaisans & humains en Conquérans qui étoient bien aise d'avoir des ennemis à combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces & d'étendre leur Empire, on croit voir leur ambition à travers leur modération ; ou plutôt on croiroit que leur vertu n'est qu'un art pour éblouir leurs Alliés, tromper leurs ennemis, & rendre leurs succès plus faciles.

CEUT été un prodige que les peuples eussent pratiqué un droit des gens plus humain, avant que la Doctrine de Phocion sur l'amour de la Patrie fût connue ; & elle ne pouvoit point l'être, avant que des Philosophes eussent découvert les erreurs de nos passions, & démontré, en comparant les faits, que la Politique, loin de travailler à la prospérité d'un Etat, en hâte la décadence & la ruine, si elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu supérieure, qui doit régler & diriger l'amour de la Patrie. Les Gouvernemens Monarchiques & les Aristocraties, qui ne connoissent presque jamais ce que se doivent les Membres d'une même Société, sont encore moins disposés à connoître leurs devoirs à l'égard des Etrangers. Dans les Démocraties, la multitude qui est souveraine, est inconstante, orgueilleuse, emportée, vindicative : que de passions doivent lui cacher la vérité & ses vrais

Digitized by Google

intérêts ! Dans les autres Républiques, telles que Sparte & Rome, où le partage de la puiſſance publique & la liberté, ſoumiſe aux Loix, donnent aux Citoyens mille vertus; l'amour de la Patrie lui-même leur inſpire communément une certaine vanité & une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les Etrangers.

LES Grecs reſterent dans leur ignorance juſqu'au temps de Socrate, qui le premier des Philoſophes appliquant la philoſophie à l'étude des mœurs, ſe crut Citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles vérités; mais la Grece, qui deux ſiécles auparavant auroit pû les adopter, n'étoit plus capable de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoient plus même l'amour de la Patrie. La guerre du Péloponeſe armoit toutes les villes de la Grece les unes contre les autres. Déchirées par leurs diſſentions domeſtiques, elles n'avoient plus d'autre régle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs Magiſtrats & des Citoyens intriguans qui les gouvernoient. Socrate eut quelques Diſciples qui par prudence ne prirent aucune part à l'adminiſtration des affaires publiques. Les troubles de la Grece augmenterent encore après que l'imprudente Lacédémone, ſe laiſſant condui-

Digitized by Google

re par Lyſander, eût renoncé ouvertement à ſes vertus pour ſe livrer à l'ambition. Quels temps pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les regnes de Philippe, d'Alexandre & de leurs ambitieux ſucceſſeurs! La vérité fut étouffée en naiſſant, ou du moins ne ſortit point des Ecoles que quelques Philoſophes tenoient à Athénes.

LA philoſophie de Socrate & de Platon paſſa de la Grece à Rome; mais il ſemble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conſervé leurs anciennes mœurs, ſans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération & leur amour de la juſtice & de la pauvreté; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des Nations dont la vertu de leurs peres les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Ciceron plein du génie de Socrate & de Platon, enſeignoit que tous les hommes ſont freres; qu'ils doivent s'aimer, ſe ſécourir, ſe faire du bien; qu'il ne faut regarder la terre entiere que comme une grande Cité dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts oppoſés; il ſe plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la Patrie ni aucune autre vertu dans Rome, & que la République ſoit anéantie. Nous ſommes tombés, dit-il, dans un abîme immen-

Digitized by Google

ſe de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons ſur les Etrangers, nous ont enhardis par dégrés à être injuſtes & cruels envers les Citoyens. L'avarice, l'inſolence & l'eſprit de tyrannie, après avoir fait taire les Loix, ont commis tant de concuſſions, de rapines & de brigandages ſur nos Alliés, que nous ſubſiſtons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne ſçavent pas profiter de notre foibleſſe, que par aucune ſorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

LA philoſophie de Ciceron ne devoit pas avoir un meilleur ſort à Rome, que celle de Socrate dans la Grece. Tout le monde ſçait que les guerres civiles que produiſit la licence des Citoyens, firent place à la tyrannie des Empereurs. Les ſucceſſeurs d'Auguſte, ſemblables à ce Critias dont il eſt parlé dans les Entretiens de Phocion, auroient voulu ôter aux hommes juſqu'à la faculté de penſer. Toute lumiere fut donc éteinte dans l'étendue de la domination Romaine; & au-delà de ſes limites, il n'y avoit que des Nations ſauvages, pareilles à ces Sociétés naiſſantes dont j'ai parlé au commencement de cette Remarque.

AU milieu des Délateurs, des proſcriptions, de la ſervitude la plus humiliante & de la tyrannie la

Digitized by Google

plus sanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il se devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ses Concitoyens & à sa Patrie, auroit-il soupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les Etrangers? Les maux de l'Empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin & Marc Aurele ne purent que les suspendre pendant quelques momens, & non pas y remédier. La puissance publique étant entre les mains des Soldats, toujours prêts à sacrifier les Empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même espérer d'être longtemps gouverné par les mêmes vices & les mêmes passions.

Le monde sembla rentrer dans sa premiere barbarie, en passant sous la domination des Goths, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, &c. qui après avoir long-temps vexé, déchiré & pillé les Provinces Romaines, les partagerent entr'eux. Ils conserverent dans leurs conquêtes les mœurs, les Loix & le Gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens pour des hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage & de butin. Le Christianisme qu'ils embrasserent, & qui devoit les instruire de tous les devoirs de l'humanité, les laissa dans eur premiere ignorance, parce qu'ils se contenterent

Digitized by Google

d'en croire les Dogmes, ſans en adopter la Morale. Elle étoit en effet trop ſublime pour des Sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjets & bas des vaincus.

JAMAIS les hommes ne furent témoins de révolutions plus ſubites & plus extraordinaires que celles qu'ils éprouverent ſous le Gouvernement des Peuples du Nord & de la Scythie. Chaque jour il ſe formoit une nouvelle Monarchie; chaque jour il en périſſoit une à peine formée. Quand enfin les barbares, affoiblis par leurs guerres, commencerent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs, né chez les François, ſe répandit promptement dans toute l'Europe; c'eſt-à-dire qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des eſclaves qui les ſervoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile; on ne conſervoit aucune idée, ni des conventions expreſſes ou préſumées qui ont formé la Société, ni de l'objet qu'elle doit ſe propoſer. La force décidoit ſeule du droit entre des Suſerains & des Vaſſaux qui ne formoient qu'un ſeul Royaume, en formant cent Principautés différentes. On n'avoit pour ſe conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des paſſions & la bizarrerie des événemens ne permettoient pas de prendre

Digitized by Google

prendre une certaine consistance. Veut-on enfin se faire une idée de la Morale de ces siécles barbares? Qu'on se rappelle que la piété même prit une teinture du brigandage que le gouvernement des fiefs avoit accrédité. Les Croisades furent regardées comme un acte de Religion propre à honorer Dieu.

L'EUROPE, lasse de ses malheurs & fatiguée de ses dissentions, commença, si je puis parler ainsi, à vouloir mettre quelque méthode dans le désordre. On fit des loix absurdes & injustes, & c'étoit beaucoup que de sçavoir qu'il falloit avoir des Loix. On soupçonna que la Société avoit besoin d'une puissance législative; mais on fut encore long-temps à refuser de lui obéir. Il falloit créer une Jurisprudence, & les personnes assez instruites pour sçavoir lire, n'avoient pour modeles que les Jurisconsultes de l'Empire, dont les ouvrages, sans principes & sans ordre, sont autant de preuves de la misérable servitude où les loix étoient tombées. Les rescripts toujours arbitraires des Empereurs, les sentences souvent opposées des Magistrats; voilà la base de leurs connoissances; & comme le remarque un homme habile en cette matiere, aucun de ces Jurisconsultes n'avoit même songé à traiter du droit de la nature & des gens.

Digitized by Google

J'ABREGE l'hiſtoire honteuſe de notre barbarie. L'Europe ne prit enfin une face nouvelle, que quand l'autorité & la ſubordination s'établirent dans les Etats, & que les Lettres réfugiées à Conſtantinople, paſſerent en Italie après la ruine de l'Empire d'Orient. On commença à lire les Anciens, & par des progrès aſſez rapides, on ſe mit à portée de cultiver les ſciences, qui, en éclairant l'eſprit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les loix & la morale; mais ſi l'intérieur des Etats étoit déja plus policé, on ſçait l'indigne politique qu'ils pratiquerent les uns à l'égard des autres. La lecture de Platon & de Ciceron devoit mettre nos peres ſur le chemin de la vérité; mais les préjugés étoient trop anciens & trop répandus pour être diſſipés en un moment. Loin de rougir de la perfidie, on ſe faiſoit un honneur d'être ſans foi. L'ambition aveugle ſe croyoit tout permis. On raiſonnoit déja, & on croyoit encore que le droit des gens, fondé ſur des conventions arbitraires, n'étoit pas diſtingué de l'uſage reçu & pratiqué entre les Peuples civiliſés, & qu'en obéiſſant à cet uſage, on ne ſe rendoit jamais criminel. A la honte de la raiſon humaine, on raiſonna d'après les faits pour juger de ce qui eſt permis ou défendu, & on ne s'aviſa que tard de ſoumettre ces faits à l'examen de la raiſon.

Digitized by Google

LES principes du droit naturel ſont ſimples, clairs & évidens; & il y a long-temps que la philoſophie, qui à de certains égards a fait de ſi grands progrès, devroit ne nous rien laiſſer à déſirer ſur la nature des devoirs réciproques des Sociétés. Quelques Auteurs, qui ont traité cette matiere, bien loin de chercher la vérité, n'ont voulu que la déguiſer. Les uns n'ont oſé croire que la Politique des Puiſſances de l'Europe fût injuſte; les autres n'ont oſé le dire. Des Ecrits faits pour nous inſtruire, n'ont ſervi qu'à perpétuer notre ignorance & nos préjugés. Pendant qu'on ignore les loix par leſquelles la Nature lie tous les hommes; pendant qu'on ne cherche qu'à établir un droit des Nations favorable à l'ambition, à l'avarice & à la force, peut-on être diſpoſé à penſer, avec Socrate, Platon, Phocion & Ciceron, que l'amour de la Patrie, ſubordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour ſon guide, ou s'expoſe à produire de grands malheurs?

(3) NOUS *ne voyons*, dit Ariſtote, Polit. L. 7. C. 4, *aucune Ville bien policée qui renferme un très-grand nombre de Citoyens; & notre raiſon nous fait voir aiſément les cauſes de ce que l'expérience met tous les jours ſous nos yeux. La bonne police n'eſt que l'ordre,*

Digitized by Google

& comment une grande multitude en ſeroit-elle ſuſceptible? Puiſque dans ce nombre il y a toujours beaucoup de Citoyens tentés de déſobéir à la Loi, & que leur grand nombre facilite l'impunité. Il n'y a que Dieu ſeul, dont la toute-puiſſance gouverne l'Univers, qui puiſſe maintenir le bon ordre dans une grande Cité.

QUANTA autem multitudo ſufficiens ſit, non aliter recte dicitur quam agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus ſit, ut tot moderatis hominibus ſufficiat, neque majori opus. Tot vero eſſe debent (cives) ut injuriantes vicinos poſſint depellere, & iiſdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille & quadraginta ſint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quique pro finibus depugnent. Plat. de leg. L. 5.

LA Doctrine des Anciens ſur cette matiere eſt uniforme. Ils faiſoient peu de cas de ce que nous appellons les grandes puiſſances. Aujourd'hui de grandes Provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois pluſieurs Républiques de la Grece. Il n'étoit pas rare de trouver dans un Territoire d'une médiocre étendue trente ou quarante mille Citoyens; & les Maîtres de ce Territoire, graces à la forme de leur gouvernement & de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes. Com-

Digitized by Google

bien de Royaumes considérables ne sont pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des Citoyens à une seule fonction, leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, & leurs fortunes domestiques moins disproportionnées entr'elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie & le courage, sans multiplier les bras. En est-il de même chez les Peuples modernes? Non sans doute, & c'est ce qui les rend si foibles. Si je voulois suivre cette idée, & faire voir par quelles raisons un Etat, qui a aujourd'hui dix millions de Sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes; & pourquoi cette armée doit être une armée de mercenaires, il me faudroit faire un livre fort étendu.

(4) OMNES *quoque choreæ ita ut bene geratur bellum, celebandæ sunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejusdem rei causa comparanda. Ob eandem causam consuescere debemus à cibo & potu abstinere, frigus æstivumque & cubilis duritiam pati, & imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* Plat. de leg. L. 12. On voit combien les exercices que Platon prescrit aux Citoyens, & les habitudes qu'il veut leur faire contracter, sont propres à

Digitized by Google

faire aimer la tempérance & le travail. Qui veut former d'excellens Soldats, fait néceſſairement d'excellens Citoyens. Lycurgue avoit preſcrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le paſſage de Platon, qu'on vient de lire, & les Spartiates obéiſſoient fidellement à ces inſtitutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délaſſement. Qu'on voye tout ce que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, faiſoient pour ſe préparer des armées invincibles. Ces Peuples ne ſe contentoient pas que leurs Soldats fuſſent meilleurs que ceux de leurs voiſins ou de leurs ennemis; ils vouloient les rendre auſſi bons qu'ils doivent & qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne ſeroit pas impoſſible de prouver que tout Etat où chaque Citoyen n'eſt pas deſtiné à défendre ſa Patrie comme Soldat, ne peut jamais avoir une excellente diſcipline militaire. M. le Maréchal de Saxe le penſoit: voyez ſes *Rêveries*, ouvrage d'un grand Capitaine, qui avoit médité ſur la guerre en philoſophe. S'il y a dans un Etat des hommes bornés aux ſeules fonctions civiles, ils amolliront néceſſairement les mœurs publiques, & la molleſſe des mœurs relâchera certainement les reſſorts du Gouvernement militaire.

(5) QUOIQU'ATHENES n'ait éprouvé ni l'un ni l'autre inconvénient que Phocion redoutoit, ſa

Digitized by Google

crainte n'en étoit pas moins bien fondée. Les Athéniens n'y échapperent, que parce qu'ils tomberent peu de temps après ſous la puiſſance de Philippe, à qui ils avoient imprudemment déclaré la guerre. Il eſt certain que ce ſont des différends pareils à ceux dont parle Phocion entre les Citoyens riches & les Citoyens pauvres, qui ont toujours contribué à ruiner la liberté dans les Républiques, ou qui les ont aſſujetties à leurs ennemis. Tout Etat où le Citoyen ne veut pas prendre la peine d'être Soldat, doit enfin être gouverné par des Soldats, ou par ceux qui ont l'art de ſe rendre les Maîtres des armées.

(6) ON ſçait en effet que les armées de Carthage ſe révolterent pluſieurs fois. Des mercénaires ſont avares, & on les ſatisfaiſoit avec de l'argent; s'ils euſſent eu un Chef ambitieux, ils auroient détruit la République. Ce que Phocion ajoute ſur la ruine des Carthaginois eſt une vraie prédiction, & on pourroit, à ſon exemple, tirer l'horoſcope des Etats commerçans. Aujourd'hui toutes les Puiſſances de l'Europe ſont devenues commerçantes, & c'eſt parce que ce vice de leur politique eſt général, qu'aucune d'elles n'en ſent les inconvéniens relativement à ſes ennemis; elles combattent à armes égales; mais s'il ſe

Digitized by Google

formoit une République Romaine, quel seroit le sort des Etats commerçans ?

(7) C'EST ce qu'on ne cessoit de répéter à Athénes depuis la Régence de Périclès. Thucydide, L. I. C. 9, lui fait dire dans une Harangue : *l'argent entretient mieux la guerre que les hommes, qui ne sont capables que de quelques légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès est vraie, c'est une preuve certaine que la République n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, & que les mœurs sont corrompues. Une pareille République ne doit faire la guerre que contre des ennemis aussi vicieux qu'elle, si elle ne veut pas courir à sa ruine.

(8) ME permettra-t-on de placer ici quelques réflexions sur le commerce que les Nations modernes regardent comme le nerf de l'Etat ? Si je me trompe, je souhaite que quelqu'Ecrivain, éclairé sur cette matiere à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

PHOCION vient de dire, en parlant de l'Empire que les Carthaginois avoient acquis : *Entre des Peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des Soldats, ait la supériorité.* Je dirai de même : Je ne suis pas étonné qu'entre les

Digitized by Google

Peuples de l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce, qui produit de l'argent, mette en état d'avoir & d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces Soldats, qui ne peuvent être que des mercénaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capables d'avoir le courage & la discipline des Anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercénaires supportassent les travaux & affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience & le même courage que ces Citoyens de la Grece & de Rome, qui naissoient Soldats, & qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer en second lieu qu'un Etat qui à des armées mercénaires, doit être riche; d'où je conclus qu'il ne peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, & que ces mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sçais bien que le luxe n'amollit pas les Soldats & les Officiers subalternes, mais il amollit les Chefs, & relâche nécessairement la vigueur de la discipline & du commandement, & les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Digitized by Google

SI mes réflexions ſont vraies, peut-on croire que les Peuples qui ont pourvu à leur ſûreté d'une autre maniere que les Grecs & les Romains, ſe conduiſent avec prudence ? On me répondra que tous les Etats gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en réſulte aucun inconvénient pour chaque Puiſſance en particulier ; & que par conſéquent l'eſſentiel eſt d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir des armées ſupérieures à celles de ſes ennemis. Il me ſemble que c'eſt ne pas bien raiſonner ; car les fautes de mes voiſins ne juſtifient pas les miennes. J'avois toujours ouï dire que la politique eſt la ſcience de faire le plus grand bien de la Société, & non pas de copier les erreurs des autres ; & qu'en s'occupant du moment préſent, elle doit embraſſer l'avenir, & ſe mettre en état de ne le pas craindre. Il peut ſe former dans mon voiſinage une République Romaine, c'eſt-à-dire une puiſſance qui ſe comporte par les bons principes ; & comment mes Soldats mercénaires, & foiblement diſciplinés, mettront-ils alors ma Patrie à l'abri de toute inſulte ? Les Carthaginois penſoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur ſituation reſpective avec leurs voiſins ; ils ſe ſont trompés, pourquoi ne me tromperois-je pas en penſant comme eux ?

Digitized by Google

CE sont nos passions, & non pas notre raison, ainsi que le dit Phocion, qui nous ont persuadés que l'argent est le nerf d'un Etat. Les trésors les plus immenses s'épuisent; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames sont mercénaires & avares; & elles le sont toujours, quand l'Etat a pris le parti de payer en argent les services qu'on lui rend: comment est-il donc prudent de compter sur les richesses? Plus au contraire on dépense en vertus, si je puis parler ainsi, plus la masse des vertus augmente par l'exemple & l'émulation. La vertu est donc le seul nerf des Etats; il n'est donc sage que de compter sur elle. Les personnes qui ne parlent que d'étendre le commerce & d'enrichir l'Etat, ont-elles pesé, comme Phocion, les avantages & les inconvéniens attachés aux richesses? Ont-elles trouvé, après un calcul bien exact, que les avantages étoient plus considérables que les inconvéniens? En ce cas je les invite à nous faire part de leurs découvertes. Qu'elles réfutent Platon, Aristote, Ciceron, tous les Politiques de l'Antiquité; qu'elles ayent le front de nous dire que Tyr, Carthage, &c. étoient des Républiques plus sagement gouvernées que Lacédémone & Rome; que ces deux dernieres villes devinrent plus heureuses & plus puissantes à mesure qu'elles devinrent

Digitized by Google

plus riches, & que les Romains par leur conſtitution devoient être vaincus par les Carthaginois.

ON ſe ſert d'un argument aſſez biſarre pour prouver les avantages du Commerce, c'eſt de faire une peinture détaillée de tous les maux qu'éprouve un Etat qui voit tomber ſon commerce, & qui a perdu une partie conſidérable de ſes richeſſes. Je conviens en effet que cette ſituation eſt facheuſe. L'Etat qui n'avoit point d'autre reſſort que l'argent pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique; il eſt déchiré par des paſſions qu'il ne peut ſatisfaire, & rien n'eſt plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richeſſe dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richeſſes & le commerce font le bonheur, la force & la ſûreté d'un Etat, démontrent préciſément le contraire; s'il eſt vrai, comme on le verra dans un moment, que les richeſſes & le commerce doivent décheoir, dès qu'ils ſont parvenus à un certain degré. Si cet Etat ouvrant les yeux ſur ſa ſituation paſſée & préſente, parvenoit à ſe convaincre de l'inutilité & de l'abus des richeſſes & du commerce; s'il réformoit ſes mœurs; ſi par le ſecours de quelques nouvelles loix, il mettoit à la place de ſes anciennes richeſſes la tempérance, l'amour de la gloire, le déſintéreſſement; je

Digitized by Google

demande ſi ſa nouvelle modération ne lui ſeroit pas plus utile que ſon ancienne cupidité. En banniſſant l'avarice & le luxe, il ſe trouveroit riche dans ſa pauvreté, & il ſeroit mieux défendu par le courage de ſes Citoyens, qu'il ne l'avoit été par les richeſſes de ſon commerce.

POUR prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la penſée d'un Ecrivain moderne, qui a porté le génie le plus profond & le plus lumineux dans l'étude du commerce. Lorſqu'un Etat, dit M. Cantillon, eſt parvenu à acquérir de grandes richeſſes, ſoit qu'elles ſoient le fruit de ſes mines, de ſon commerce, ou des contributions qu'il exige des Etrangers, il ne manque jamais de tomber promptement dans la pauvreté. L'Hiſtoire ancienne & moderne eſt pleine de ces révolutions, & voici de quelle maniere M. Cantillon en développe l'ordre & la marche.

LES perſonnes, dit-il, que ces ſommes d'or & d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenſes à proportion de leurs gains; ils conſument plus de denrées & de marchandiſes; les Agriculteurs & les Artiſans, par conſéquent plus employés, verront augmenter leur fortune, & voudront en jouir. Cette augmentation de conſommation augmente le prix

Digitized by Google

des denrées & des marchandiſes, & dès-lors les ouvriers ne peuvent plus ſe contenter de leurs anciens ſalaires. Tous les objets de conſommation devenant par-là encore plus chers, il y aura un profit conſidérable à tirer de l'Etranger, qui travaille à meilleur marché, les choſes dont on a beſoin. C'eſt alors que l'Etat commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple ſent d'autant plus vivement ſa miſere, qu'il s'étoit déja accoutumé à plus d'abondance. La terre eſt moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins ſes denrées, & il faut que les artiſans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les Etrangers, tandis que le luxe des riches y fait paſſer continuellement des ſommes conſidérables. L'Etat appauvri, & qui ne peut plus lever les mêmes ſubſides, ne peut cependant ſe réſoudre, ni à diminuer ſes dépenſes, ni à proportionner ſes vûes & ſes entrepriſes à ſa fortune, & l'orgueil que lui ont inſpiré ſes richeſſes, accélere ſa chûte dans la miſere.

IL *ſembleroit*, ajoûte M. Cantillon, *que lorſqu'un Etat s'étend par le commerce, & que l'abondance de l'argent enchérit trop le prix des denrées & des manufactures, le prince ou le Magiſtrat devroit retirer de l'argent, le garder pour des cas imprévûs, & tâcher de retarder la circulation par toutes les voies, hors celles*

Digitized by Google

de la contrainte & de la mauvaiſe foi, afin de prévenir la trop grande cherté, & d'empêcher les inconvéniens du luxe. Mais comment ſeroit-il poſſible que des Princes ou des Magiſtrats, accoutumés à regarder les richeſſes comme la ſource du bonheur & de la force, fuſſent effrayés de l'abondance d'argent qui ſe répand dans un Royaume ou une République? M. Cantillon le remarque: *Outre qu'il n'eſt pas aiſé*, dit-il, *de s'appercevoir du temps propre à une pareille opération, ni de ſçavoir quand l'argent eſt devenu plus abondant qu'il ne doit l'être pour le bien & la conſervation des avantages de l'Etat, les Princes & les Chefs des Républiques, qui ne s'embarraſſent guére de ces ſortes de connoiſſances, ne s'attachent qu'à ſe ſervir de la facilité qu'ils trouvent, par l'abondance des revenus de l'Etat, d'étendre leur puiſſance, & à inſulter d'autres Etats ſur les prétextes les plus frivoles.* Pourquoi demander des miracles? Pourquoi voudroit-on que dans un pays où de de trop grandes richeſſes rendent le Citoyen avare, prodigue, voluptueux, pareſſeux, &c. les Chefs de la Nation reſtaſſent incorruptibles? Bien loin d'arrêter les progrès du luxe, ils en donneront eux-mêmes l'exemple; ils regarderont l'économie comme un vice politique; ils ſe feront de faux principes ſur la circulation de l'argent, & croiront de bonne foi que les ex-

Digitized by Google

travagantes dépenſes des riches ſont néceſſaires à la ſubſiſtance des pauvres.

SI par haſard le Gouvernement retiroit l'argent, en retardoit la circulation par quelque voie ſage & honnête, & formoit un tréſor ; n'eſt il pas évident, ſuivant la penſée de Phocion, que ce ſeroit récéler & nourrir un ſerpent dans ſon ſein ? Peut-on connoître le cœur humain, & ſe perſuader que ce tréſor ne ſera pas un écueil contre lequel échoueront les ſucceſſeurs du Prince ou du Magiſtrat qui l'aura formé ? Eſt-il vraiſemblable qu'ils réſiſtent aux charmes de la prodigalité ? Réſiſteront-ils à l'avidité des flatteurs qui les entourent ? Les paſſions emprunteront le langage de la raiſon. Elles repréſenteront ſous les traits d'une avarice baſſe & ridicule, cette prudence éclairée qui auroit arraché à la circulation une abondance d'argent qui alloit la ruiner. *A quoi ſert*, diront-elles, *un argent mort & enterré qui ne circule pas ? Autant vaut-il le laiſſer dans les mines du Pérou, que de le condamner à ne pas ſortir de vos coffres. Il n'eſt point de cas imprévûs pour une Nation riche ; les richeſſes produiſent les richeſſes ; laiſſez paſſer dans les mains de votre peuple un argent qu'il vous rendra avec uſure, quand vous en aurez beſoin.* Les portes du tréſor ſeront infail-

Digitized by Google

faillibleme nt ouvertes, & ce torrent d'argent débordé produira des maux d'autant plus funeſtes, que les fortunes & le luxe augmenteront plus ſubitement. Les beſoins multipliés à l'excès hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent ; & après avoir eu tous les vices du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

POUR *réparer*, dit M. Cantillon, *les malheurs cauſés par l'abondance de l'argent, & relever l'Etat, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement & conſtamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation les ouvrages & les manufactures qu'on eſt toujours en état d'envoyer chez les Etrangers à un meilleur marché, lorſqu'on eſt tombé en décadence, & dans une rareté d'eſpéces. Les Négocians commencent à faire les premieres fortunes, & elles ſe répandront inſenſiblement ſur les autres Citoyens. Mais lorſque l'argent deviendra une ſeconde fois trop abondant dans l'Etat, la grande conſommation & le luxe s'y mettront, & il tombera une ſeconde fois en décadence. Voilà à peu près le cercle que pourra faire un Etat conſidérable qui a du fond & des habitans induſtrieux, & un habile Miniſtre eſt toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.*

Digitized by Google

JE prie le Lecteur de méditer profondément ce paſſage de M. Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'eſt qu'une Politique fauſſe & erronée, qui regardera comme le principe du bonheur de l'Etat, un moyen qui ne procure des richeſſes que pour amener à leur ſuite la pauvreté ? La vraie Politique veut une félicité plus durable. Il eſt donc vrai qu'un Etat, qui regarde les richeſſes comme le nerf de la guerre & de la paix, eſt deſtiné à paſſer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, & de la pauvreté au luxe. Voilà, ſelon M. Cantillon, ce qu'il ſe peut propoſer de plus avantageux ; voilà le chef-d'œuvre de la Politique la plus habile. Si M. Cantillon, au lieu de ne conſidérer que les effets des richeſſes & du commerce, eût obſervé, & perſonne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la ſociété, il eſt vraiſemblable qu'il auroit penſé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une République, dont de trop grandes richeſſes ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conſeilleroit de profiter de cette décadence pour réprimer le luxe & l'avarice, donner des mœurs, faire eſtimer la pauvreté, ou du moins apprendre à ſe paſſer des richeſſes ſuperflues. Cette Politique ne ſeroit-elle pas ſupérieure à celle de ce Miniſtre, qui

Digitized by Google

ne ſongeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richeſſes & de pauvreté dont parle M. Cantillon ?

IL n'eſt pas facile à un Miniſtre de faire recommencer ce cercle dans un Etat dont la fortune eſt en décadence. Il faudroit que le Gouvernement vint au ſecours des Citoyens, & diminuât les droits pour favoriſer le commerce ; mais le Gouvernement ne le fera point. L'abondance paſſée l'a accoutumé à beaucoup de beſoins, & ces beſoins écraſeront la République. Je veux que, par impoſſible, elle ait des Magiſtrats toujours aſſez attentifs, aſſez habiles & aſſez bien intentionnés pour faire recommencer ce cercle dont parle M. Cantillon. Qu'en réſultera-t-il ? L'Etat ſera dans un danger extrême, ſi dans le moment de pauvreté qui ſuivra des richeſſes trop abondantes, un de ſes ennemis forme le projet de l'envahir. La Politique de ce Miniſtre habile, qui fait recommencer le cercle, ne ſert donc qu'à préparer une infortune à la République, & la mettre dans le cas d'être envahie & ſubjuguée par un de ſes ennemis. Eſt-ce ainſi qu'on doit faire fleurir un Etat, & affermir ſa proſpérité ?

Digitized by Google

CINQUIEME ET DERNIER ENTRETIEN.

(1) UN Spartiate, qui avoit fui devant l'ennemi, étoit exclus des assemblées publiques & particulieres; c'étoit un deshonneur de s'allier avec lui par le mariage; il devoit raser une partie de sa barbe. Tout Citoyen qui le rencontroit, pouvoit le frapper, sans qu'il lui fût permis de se défendre. Les Romains, après la bataille de Cannes, furent plus sages qu'Agesilas après celle de Leuctre; ils refuserent de racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus.* Voyez dans Horace l'admirable discours de Regulus au Sénat Romain. Les Soldats de Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furens plus braves que jamais; & les Spartiates, en voyant que la poltronnerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage pour réparer leur défaite & leur réputation.

(2) SI Phocion craignoit de passer pour un insensé, en révélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias; je devrois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de traduire son Ouvrage; il est ce-

Digitized by Google

pendant utile de connoître le terme où l'on doit aſpirer, quoiqu'on n'eſpere pas de pouvoir y arriver. Que ſçait-on? Après s'être délivré avec peine d'un premier vice, peut-être ſeroit-on en état de renoncer ſans effort à un ſecond.

(3) QUI *autem egregie ſe ſe gerens excelluerit, primo quidem in ipſa expeditione ab iis qui una militant adoleſcentibus ac pueris, ſigillatim à quolibet coronandus, nonne tibi videtur? Mihi vero. Quid? Nonne & dexteras jungere illi debebunt? Et hoc. At hoc præterea tibi forſan non videtur? Quid? Ut obſcula à quolibet accipere debeat ac dare. Imovero maxime omnium. Atqui & legi huic addendum exiſtimo, ut quoad in ea expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcunque oſculari ipſo deſideraverit, ut ſi quis alicujus amore captus fuerit vel maris vel fœminæ, acrior ſit ad victoriam conſequendam.* Plat in Rep. L. 5.

(4) LES Habitans de la Montagne vouloient qu'on établit à Athénes une pure Démocratie, ceux de la Plaine demandoient une Ariſtocratie rigoureuſe, tandis que les Citoyens établis ſur la Côte, ſouhaitoient, avec plus de ſageſſe que les autres, qu'on fît un mélange de ces deux Gouvernemens. Alors les Atheniens étoient

Digitized by Google

pauvres ; ils n'avoient aucun luxe, & ne connoiſſoient que les Arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le ſacrifice que chaque parti fit de ſes intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour Arbitre, pour Juge & pour Légiſlateur.

SI on ſe rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne ſera pas étonné du peu de cas que Phocion ſemble faire du Légiſlateur de ſa Patrie. Plutarque nous a conſervé quelques morceaux des Poëſies de Solon, où les plaiſirs & la volupté ſont célébrés d'une maniere peu convenable à un Sage. Il avoit fait, à ce qu'on croit, le commerce dans ſa jeuneſſe, & dans ſa vieilleſſe il fut adonné à l'oiſiveté & aux plaiſirs de la table & de la muſique. Gagné par les carreſſes de Piſiſtrate, il abandonna les intérêts de ſa Patrie, & finit par être le flatteur, l'ami & le conſeil de l'oppreſſeur de la liberté publique. Comme Légiſlateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athénes. Sous prétexte que les Athéniens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures loix que celles qu'il portoit, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des loix ſoient bien peu ſages, quand leur auteur leur ſurvit. Solon ne contenta ni les riches ni les pauvres, en voulant contenter tout le monde. Il donna trop peu d'autorité aux loix & aux Magiſtrats, ce qui laiſſa ſubſiſter les anciens préjugés & les ancien-

Digitized by Google

nes diviſions, & empêcha que le Gouvernement ne s'affermit.

PLUSIEURS Lois de Solon ſont ſages, ſi on les conſidere ſéparément; mais elles ne partent jamais du même principe pour aller au même but. Quelquefois même elles ſe contrarient ou ſont obſcures. Il eſt certain que s'il eût eu les lumieres, le génie & la fermeté de Lycurgue, il auroit pû profiter de la confiance que les Atheniens avoient en lui, pour les rendre heureux, & former un Gouvernement à peu près pareil à celui de Lacédémone.

(5) LYCURGUE ne fut pas choiſi par les Spartiates pour leur donner des Loix, comme Solon le fut par les Atheniens. Il médita ſon projet de réforme avec trente Citoyens, qui lui promirent de le ſeconder. Vingt-huit lui furent fidéles; il leur ordonna de ſe rendre armés ſur la Place publique; il y publia ſes Loix, & intimida ceux qui profitoient des déſordres publics. Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

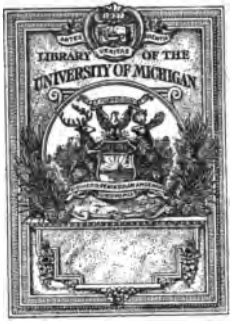
Fin des Remarques.

Digitized by Google

Digitized by Google

Des droits et des devoirs du Citoyen. Par l'Abbé de Mably. 1789 364. S. 8vo.

Digitized by Google



FROM THE LIBRARY OF
Professor Karl Heinrich Rau
OF THE UNIVERSITY OF HEIDELBERG
PRESENTED TO THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
BY
Mr. Philo Parsons
OF DETROIT
1871

Digitized by Google

Digitized by Google